This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Lr 18.400
11543
1742
464

BOSTON

ŒUVRES

DE

JACQUES DELILLE.

PUBLII

VIRGILII MARONIS

ÆNEIS.

L'ÉNÉIDE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

AVEC DES REMARQUES

SUR LES PRINCIPALES BEAUTÉS DU TEXTE.

PUBLII

VIRGILII MARONIS

ÆNEIS.

TOMUS SECUNDUS.

PARISIIS,

APUD GIGUET ET MICHAUD, TYPOGRAPHOS,

VIA VULGÒ DICTA Bons-Enfans, N°. VI.

1804. — (ANNO XII.)

Autour de tous mes maux a-t-il plaint mes alarmes?
A-je pu de ses yeux arracher quelques larmes?

J. M. M.... del. Bovinet . Sc.

L'ÉNÉIDE,

TRADUITE

PAR JACQUES DELILLE.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1804 — (AN XII.)

L 20-18.400

1744
46-4

BOUND SEP 9 1912

L'ÉNÉIDE,

EN VERS FRANÇAIS.

ÆNEIS.

LIBER TERTIUS.

Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem
Immeritam visum superis, ceciditque superbum
Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja,
Diversa exsilia et desertas quærere terras
Auguriis agimur divûm; classemque sub ipsâ
Antandro et Phrygiæ molimur montibus Idæ,
Incerti quò fata ferant, ubi sistere detur;
Contrahimusque viros. Vix prima inceperat æstas,
Et pater Anchises dare fatis vela jubebat;
Littora quum patriæ lacrymans portusque relinquo,
Et campos ubi Troja fuit: feror exsul in altum
Cum sociis, natoque, Penatibus, et magnis dîs.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE TROISIÈME.

Quand Troie eut succombé, quand le fer et les feux
Eurent détruit ces murs, condamnés par les dieux,
Et que, de ses grandeurs étonné de descendre,
Le superbe Ilion fut caché sous la cendre,
Innocens et proscrits, pour fixer nos destins,
Il nous fallut chercher des rivages lointains.
Soumis aux lois du sort, aux oracles fidèle,
Sous les hauteurs d'Antandre et du mont de Cybèle,
J'équipe des vaisseaux, incertain sur quel bord
Vont nous guider les dieux, va nous jeter le sort.
L'été s'ouvroit à peine : à l'orageux Neptune
Mon père me pressoit de livrer ma fortune.
D'un peuple infortuné j'assemble les débris ;
Les yeux en pleurs, je pars ; je fuis ces bords chéris,
Ces antiques remparts dont Vulcain fit sa proie,
Et les toits paternels, et les champs où fut Troie ;

Terra procul vastis colitur Mavortia campis,
Thraces arant, acri quondam regnata Lycurgo;
Hospitium antiquum Trojæ, sociique Penates,
Dum fortuna fuit. Feror huc, et littore curvo
Mœnia prima loco, fatis ingressus iniquis:
Æneadasque meo nomen de nomine fingo.
Sacra Dionææ matri divisque ferebam
Auspicibus cœptorum operum; superoque nitentem
Cœlicolûm regi mactabam in littore taurum.
Forte fuit juxtà tumulus, quo cornea summo
Virgulta, et densis hastilibus horrida myrtus.
Accessi; viridemque ab humo convellere silvam
Conatus, ramis tegerem ut frondentibus aras,
Horrendum et dictu video mirabile monstrum:
Nam quæ prima solo ruptis radicibus arbos
Vellitur, huic atro liquuntur sanguine guttæ,
Et terram tabo maculant. Mihi frigidus horror

Et, sur l'onde exilé, j'emmène en d'autres lieux,
Et mon père, et mon fils, et mon peuple, et mes dieux.
Bien loin de ma patrie est une vaste terre,
Que consacra Lycurgue au grand dieu de la guerre :
Dans des temps plus heureux, les dieux hospitaliers
Unissoient les Troyens à ces peuples guerriers.
Hélas ! j'y fus suivi par mon destin funeste !
Des malheureux Troyens j'y rassemble le reste :
Sur la rive des mers, un nouvel Ilion,
Élevé par mes mains, avoit reçu mon nom.
A la belle Vénus, aux dieux dont les auspices
Sont aux nobles projets funestes ou propices,
J'offre mon humble hommage, et le sacré couteau
Immole à Jupiter un superbe taureau.
J'apperçois une tombe, où, de leur chevelure,
Le cornouiller, le myrte étalent la verdure :
Mes mains les destinoient aux autels de mes dieux,
Lorsqu'un soudain prodige est offert à mes yeux.
Du premier arbrisseau que mon effort détache,
Un suc affreux jaillit sous la main qui l'arrache,
Et rougit, en tombant, le sol ensanglanté.
Un froid soudain saisit mon cœur épouvanté;

Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.
Rursus et alterius lentum convellere vimen
Insequor, et causas penitùs tentare latentes;
Ater et alterius sequitur de cortice sanguis.
Multa movens animo, Nymphas venerabar agrestes
Gradivumque patrem, Geticis qui præsidet arvis,
Ritè secundarent visus, omenque levarent.
Tertia sed postquam majore hastilia nisu
Aggredior, genibusque adversæ obluctor arenæ,
Eloquar, an sileam? gemitus lacrymabilis imo
Auditur tumulo, et vox reddita fertur ad aures:
Quid miserum, Ænea, laceras? jam parce sepulto;
Parce pias scelerare manus. Non me tibi Troja
Externum tulit, aut cruor hic ne stipite manat.
Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.
Nam Polydorus ego: hîc confixum ferrea texit
Telorum seges, et jaculis increvit acutis.
Tum verò ancipiti mentem formidine pressus

Je tressaille d'horreur; mais ma main téméraire
De ce prodige affreux veut sonder le mystère :
Je tente d'arracher un second arbrisseau,
Un nouveau sang jaillit d'un arbuste nouveau.
Tremblant, j'offre mes vœux aux nymphes des bocages,
Au fier dieu des combats; et mes pieux hommages
Sollicitent des dieux un présage plus doux;
Et déjà sur la tombe appuyant mes genoux,
Luttant contre la terre, et redoublant de force,
D'un troisième arbrisseau ma main pressoit l'écorce,
Quand du fond du tombeau (j'en tremble encor d'effroi)
Une voix lamentable arrive jusqu'à *moi* :
« Fils d'Anchise, pourquoi, souillant des mains si pures,
» Viens-tu troubler mon ombre, et rouvrir mes blessures?
» Hélas! respecte au moins l'asile du trépas :
» D'un insensible bois ce sang ne coule pas.
» Cette contrée a vu terminer ma misère;
» Mais celle où tu naquis ne m'est point étrangère :
» Épargne donc ma cendre, ô généreux Troyen!
» Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
» Ah! fuis ces lieux cruels, fuis cette terre avare;
» J'y péris immolé par un tyran barbare.

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.
Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno
Infelix Priamus furtim mandârat alendum.
Threïcio regi, quum jam diffideret armis
Dardaniæ, cingique urbem obsidione videret.
Ille, ut opes fractæ Teucrûm, et fortuna recessit,
Res Agamemnonias victriciaque arma secutus,
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, et auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames? Postquam pavor ossa reliquit,
Delectos populi ad proceres, primùmque parentem
Monstra deûm refero, et quæ sit sententia posco.
Omnibus idem animus sceleratâ excedere terrâ,
Linqui pollutum hospitium, et dare classibus austros.
Ergo instauramus Polydoro funus, et ingens
Aggeritur tumulo tellus; stant Manibus aræ,
Cæruleis mœstæ vittis atràque cupresso;
Et circùm Iliades crinem de more solutæ.

» Polydore est mon nom ; ces arbustes sanglans
» Furent autant de traits qui percèrent mes flancs.
» La terre me reçut ; et, dans mon sein plongée,
» Leur moisson homicide en arbres s'est changée. »
A ces mots, ma voix meurt, mes sens sont oppressés,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front sont dressés.
Le malheureux Priam, dans ses tendres alarmes,
Pour ce malheureux fils craignant le sort des armes,
L'avoit au roi de Thrace, infidèle allié,
Avec de grands trésors en secret envoyé,
Pour conserver ses jours et former sa jeunesse.
Le lâche, tant qu'Hector humilia la Grèce,
Respecta cet enfant, ses malheurs et son nom ;
Mais, dès que le destin servit Agamemnon,
L'intérêt dans son cœur faisant taire la gloire,
Oublia l'amitié pour suivre la victoire.
Le cruel (que ne peut l'ardente soif de l'or !)
Égorge Polydore, et saisit son trésor,
Et la terre cacha sa victime sanglante.
A peine j'eus calmé ma première épouvante,
Sur ces signes affreux du céleste courroux
Je consulte les dieux, et mon père avant tous.

Inferimus tepido spumantia cymbia lacte,
Sanguinis et sacri pateras; animamque sepulcro
Condimus, et magnâ supremùm voce ciemus.

Inde, ubi prima fides pelago, placataque venti
Dant maria, et lenè crepitans vocat Auster in altum,
Deducunt socii naves, et littora complent.
Provehimur portu; terræque, urbesque recedunt.
Sacra mari colitur medio gratissima tellus
Nereidum matri et Neptuno Ægæo;
Quam pius arcitenens, oras et littora circum
Errantem, Gyaro celsâ Myconoque revinxit,
Immotamque coli dedit, et contemnere ventos.
Huc feror; hæc fessos tuto placidissima portu

Tous veulent fuir ces lieux et ce bord sacrilège,
Où l'hospitalité n'a plus de privilège.
Mais Polydore attend les suprêmes honneurs :
On relève sa tombe, on l'arrose de pleurs ;
Les autels sont parés de festons funéraires ;
Le cyprès joint son deuil au deuil de ces mystères ;
Des femmes d'Ilion les cheveux sont épars ;
Le lait, le sang sacré coulent de toutes parts ;
Nous renfermons son ame en son asile sombre,
Et d'un dernier adieu nous saluons son ombre.
Dès qu'on put se fier à l'humide élément,
Sitôt que de l'Auster l'heureux frémissement
Promit à notre course une mer sans naufrage,
Nos vaisseaux reposés s'élancent du rivage.
On part, on vole au gré d'un vent rapide et doux,
Et la ville et le port sont déjà loin de nous.
Une île est dans les mers qu'un golfe étroit sépare
Des hauteurs de Mycone et des rocs de Gyare,
Délices de Thétis, chère au dieu du trident :
Long-temps elle flotta sur l'abîme grondant ;
Enfin, du dieu du jour la main reconnoissante
Fixa de son berceau la destinée errante ;

Accipit. Egressi veneramur Apollinis urbem.
Rex Anius, rex idem hominum Phœbique sacerdos,
Vittis et sacrâ redimitus tempora lauro,
Occurrit: veterem Anchisen agnoscit amicum.
Jungimus hospitio dextras, et tecta subimus.
Templa dei saxo venerabar structa vetusto:
Da propriam, Thymbræe, domum: da mœnia fessis,
Et genus, et mansuram urbem: serva altera Trojæ
Pergama, reliquias Danaûm atque immitis Achilli.
Quem sequimur? quòve ire jubes? ubi ponere sedes?
Da, pater, augurium, atque animis illabere nostris.
Vix ea fatus eram, tremere omnia visa repentè,
Liminaque, laurusque dei, totusque moveri
Mons circùm, et mugire adytis cortina reclusis.
Submissi petimus terram, et vox fertur ad aures:
Dardanidæ duri, quæ vos a stirpe parentum
Prima tulit tellus, eadem vos ubere læto
Accipiet reduces: antiquam exquirite matrem:

Et l'heureuse Délos, dans un profond repos,
Défia le caprice et des vents et des flots.
Là, nos vaisseaux lassés trouvent un sûr asile :
Nous entrons; d'Apollon nous saluons la ville.
Anius vient à nous, le front ceint à la fois
Du laurier prophétique et du bandeau des rois.
Il voit, il reconnoît, il embrasse mon père,
Tend à son vieil ami sa main hospitalière,
Et, resserrant les nœuds d'une antique union,
Reçoit dans son palais les restes d'Ilion.
Je visite du dieu le temple tutélaire,
Et je m'écrie : « O toi! que dans Thymbre on révère,
» A ce malheureux peuple, errant, persécuté,
» Donne un asile sûr, une postérité!
» Où faut-il transporter, nous, nos dieux et Pergame?
» Viens, parle, éclaire-nous, et descends dans notre ame! »
Je dis : et tout-à-coup je sens de l'Immortel
S'agiter le laurier, et le temple, et l'autel.
Le mont tremble; chacun vers la terre s'incline,
Et ces mots sont sortis de l'enceinte divine :
« Troyens! c'est au berceau de vos premiers parens
» Que je promets un terme à vos destins errans.

Hîc domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.
Hæc Phœbus: mixtoque ingens exorta tumultu
Lætitia; et cuncti, quæ sint ea mœnia, quærunt;
Quò Phœbus vocet errantes, jubeatque reverti.
Tum genitor, veterum volvens monumenta virorum,
Audite, o proceres, ait, et spes discite vestras.
Creta Jovis magni medio jacet insula ponto;
Mons Idæus ubi, et gentis cunabula nostræ.
Centum urbes habitant magnas, uberrima regna:
Maximus unde pater, si ritè audita recordor,
Teucrus Rhœteas primùm est advectus ad oras,
Optavitque locum regno. Nondum Ilium et arces
Pergameæ steterant; habitabant vallibus imis.
Hinc mater cultrix Cybelæ, Corybantiaque æra,
dæumque nemus; hinc fida silentia sacris,
Et juncti currum dominæ subiere leones.
Ergo agite, et divûm ducunt quà jussa sequamur.

» Allez, et recherchez la terre paternelle;
» Là naîtra de vainqueurs une race éternelle;
» Là régneront Énée et ses derniers neveux,
» Et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront d'eux. »
Ainsi parle Apollon; on tressaille, on s'écrie :
» Quels sont ces bords? quelle est cette antique patrie,
» Où le sort nous appelle, où le ciel pour toujours
» De nos longues erreurs doit terminer le cours? »
Alors, des anciens temps gravés dans sa mémoire,
Mon père, à nos regards, développant l'histoire,
« O Troyens, nous dit-il! par des signes certains,
» Connoissez notre espoir, connoissez nos destins.
» Une île est au milieu des ondes écumeuses,
» Fière d'un sol fécond, de cent villes fameuses,
» Berceau de nos ayeux et du grand Jupiter.
» C'est de l'Ida crétois que notre ayeul Teucer,
» De Rhétée abordant l'antique promontoire,
» Y fixa ses sujets, son empire et sa gloire :
» Ilion n'étoit pas, et des tribus sans noms
» De l'Ida phrygien habitoient les vallons.
» C'est de-là que nous vient le culte de Cybèle,
» Par qui le soc apprit à vaincre un sol rebelle;

Placemus ventos, et Gnosia regna petamus.
Nec longo distant cursu; modò Jupiter adsit,
Tertia lux classem Cretæis sistet in oris.
Sic fatus, meritos aris mactavit honores:
Taurum Neptuno; taurum tibi, pulcher Apollo;
Nigram Hiemi pecudem, Zephyris felicibus albam.

Fama volat pulsum regnis cessisse paternis
Idomenea ducem, desertaque littora Cretæ;
Hoste vacare domos, sedesque adstare relictas.
Linquimus Ortygiæ portus, pelagoque volamus;
Bacchatamque jugis Naxon, viridemque Donysam,

» De ses honneurs divins le mystère secret,
» Que jamais ne dévoile un témoin indiscret ;
» Et de l'airain sacré la bruyante allégresse,
» Et ces lions soumis qui traînent la déesse ;
» Enfin du mont Ida le bois religieux.
» Là, nous attend le sort ; là, nous guident les dieux.
» Mais, appaisons d'abord les puissances de l'onde ;
» Et, si le vent nous sert, si le ciel nous seconde,
» Trois jours nous porteront sur ces bords desirés. »
Ainsi parla mon père ; et deux taureaux sacrés
Sont aux dieux protecteurs offerts en sacrifice :
L'un rend à nos destins le dieu des mers propice,
Et l'autre d'Apollon implore les faveurs ;
Ensuite deux brebis diverses de couleurs
Sont offertes aux dieux de l'orageux empire,
La noire aux Vents fougueux, la blanche au doux Zéphire.
Le bruit court qu'un grand roi, notre ennemi cruel,
Idoménée, a fui le trône paternel ;
Qu'abandonnés des Grecs, les rivages de Crète
Promettent aux Troyens une douce retraite.
Nous partons : nous voyons la riche Oléaros,
Naxos chère à Bacchus, et la blanche Paros,

Olearon, niveamque Paron, sparsasque per æquor
Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.
Nauticus exoritur vario certamine clamor.
Hortantur socii, Cretam proavosque petamus.
Prosequitur surgens a puppi ventus euntes;
Et tandem antiquis Curetum allabimur oris.
Ergo avidus muros optatæ molior urbis,
Pergameamque voco; et lætam cognomine gentem
Hortor amare focos, arcemque attollere tectis.
Jamque ferè sicco subductæ littore puppes;
Connubiis arvisque novis operata juventus;
Jura domosque dabam; subitò quum tabida membris,
Corrupto cœli tractu, miserandaque venit
Arboribusque satisque lues, et letifer annus.
Linquebant dulces animas, aut ægra trahebant
Corpora: tum steriles exurere Sirius agros:
Arebant herbæ, et victum seges ægra negabat.
Rursus ad oraclum Ortygiæ Phœbumque remensus

Donyse aux verts bosquets, tant d'îles renommées,
Qui, sur les vastes mers, en cercle sont semées.
Tout à coup un cri part : « Voilà, voilà ces lieux,
» Espoir de nos enfans, séjour de nos ayeux. »
Le vent s'élève en poupe ; on s'élance, on arrive,
Et de la Crète enfin nous atteignons la rive.
J'y fonde une cité ; je l'appelle Ilion :
L'heureuse colonie applaudit à son nom.
Je l'invite à chérir sa demeure nouvelle,
A bâtir de ses mains sa haute citadelle.
La mer rend les vaisseaux à ces tranquilles bords ;
L'hymen promet ses fruits, la terre ses trésors.
Je donne à tous des lois, des champs, des domiciles.
Mais notre sort nous suit dans ces nouveaux asiles :
Un air contagieux exhalant son poison,
Charge de ses vapeurs la brûlante saison ;
L'eau tarit, l'herbe meurt, et la stérile année
Voit sur son front noirci sa guirlande fanée.
Chaque jour a son deuil ; l'animal expirant
Perd la douce lumière, ou traîne un corps mourant :
Plus d'épis pour l'été, plus de fruits pour l'automne,
Et sur ces bords affreux la mort seule moissonne.

Hortatur pater ire mari, veniamque precari:
Quam fessis finem rebus ferat; unde laborum
Tentare auxilium jubeat; quò vertere cursus.
Nox erat, et terris animalia somnus habebat.
Effigies sacræ divûm Phrygüque Penates,
Quos mecum a Trojâ mediüsque ex ignibus urbis
Extuleram, visi ante oculos adstare jacentis
In somnis, multo manifesti lumine, quâ se
Plena per insertas fundebat luna fenestras.
Tum sic affari, et curas his demere dictis:
Quod tibi delato Ortygiam dicturus Apollo est,
Hic canit; et tua nos en ultro ad limina mittit.
Nos te, Dardaniâ incensâ, tuaque arma secuti;
Nos tumidum sub te permensi classibus æquor;
Idem venturos tollemus in astra nepotes,
Imperiumque urbi dabimus: tu mœnia magnis
Magna para, longumque fugæ ne linque laborem.
Mutandæ sedes; non hæc tibi littora suasit

Mon père ordonne alors de repasser les flots,
D'aller interroger les trépieds de Délos,
D'apprendre dans quels lieux doivent finir nos peines,
Nos travaux renaissans, nos courses incertaines.
La nuit couvroit le ciel; tout dormoit, quand mes dieux,
Ravis dans Troie en cendre, à la fureur des feux,
Aux rayons de Phébé qui brilloit toute entière,
M'apparoissent en songe, éclatans de lumière,
Consolent mes chagrins, et m'adressent ces mots:
« Épargne-toi le soin de repasser les flots,
» Apollon nous envoie; et, ce qu'eût fait entendre
» L'oracle de Délos, nous pouvons te l'apprendre.
» C'est nous qui, compagnons de périls, de travaux,
» Suivîmes ton exil, partageâmes tes maux;
» C'est nous qui, terminant ta course vagabonde,
» A ta race immortelle asservirons le monde.
» Ose donc mériter ta future splendeur:
» La Crète ne doit point renfermer ta grandeur.
» Il est des bords fameux que l'on nomme Hespérie,
» Q'autrefois ont peuplés des enfans d'Œnotrie,
» Riche et puissant empire. Italus, nous dit-on,
» Augmenta sa splendeur, et lui donna son nom.

Delius, aut Cretæ jussit considere, Apollo.
Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ;
Œnotri coluere viri: nunc fama minores
Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem:
Hæ nobis propriæ sedes; Hinc Dardanus ortus,
Jasiusque pater, genus a quo principe nostrum.
Surge age, et hæc lætus longævo dicta parenti
Haud dubitanda refer: Corytum terrasque require
Ausonias. Dictæa negat tibi Jupiter arva.
Talibus attonitus visis ac voce deorum
(Nec sopor illud erat; sed coràm agnoscere vultus,
Velatasque comas, præsentiaque ora videbar:
Tum gelidus toto manabat corpore sudor),
Corripio e stratis corpus, tendoque supinas
Ad cœlum cum voce manus, et munera libo
Intemerata focis. Perfecto lætus honore,
Anchisen facio certum, remque ordine pando.

» Là, du grand Dardanus la race a pris naissance :
» Où fut votre berceau, sera votre puissance.
» Cours détromper Anchise, et guide les Troyens
» Des rivages de Crète aux bords Ausoniens. »
Ainsi parloient mes dieux : ce n'étoit point d'un songe
L'illusion nocturne et le grossier mensonge ;
C'étoient leurs saints bandeaux, leurs regards, leurs accens,
Et tous mes sens émus me les montroient présens.
Tremblant, je me relève ; et, d'une ardeur pieuse,
Je lève au ciel ma voix, ma main religieuse ;
Aux dieux hospitaliers, je rends un juste honneur,
Et je cours à mon père annoncer mon bonheur.
Égaré, mais soumis à cette voix divine,
A sa double famille, à sa double origine,
Il impute l'erreur de l'oracle douteux
Qui lui fit méconnoître et confondre ces lieux.
« O mon fils, que poursuit l'affreux destin de Troie !
» Cassandre (et mon esprit s'en souvient avec joie)
» Cassandre, me dit-il, par des avis certains,
» M'a cent fois de ma race annoncé les destins,
» Et les champs d'Italus, et les bords d'Hespérie ;
» Mais, qui pouvoit si loin attendre une patrie !

Agnovit prolem ambiguam geminosque parentes,
Seque novo veterum deceptum errore locorum.
Tum memorat: Nate, Iliacis exercite fatis,
Sola mihi tales casus Cassandra canebat.
Nunc repeto hæc generi portendere debita nostro,
Et sæpè Hesperiam, sæpè Itala regna, vocare.
Sed quis ad Hesperiæ venturos littora Teucros
Crederet? aut quem tum vates Cassandra moveret?
Cedamus Phœbo, et moniti meliora sequamur.
Sic ait: et cuncti dicto paremus ovantes.
Hanc quoque deserimus sedem, paucisque relictis
Vela damus, vastumque cavâ trabe currimus æquor.
Postquam altum tenuere rates, nec jam amplius ullæ
Apparent terræ, cœlum undique, et undique pontus;
Tum mihi cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiememque ferens; et inhorruit unda tenebris.
Continuò venti volvunt mare, magnaque surgunt
Æquora: dispersi jactamur gurgite vasto.

» Et qui croyoit Cassandre en ces temps malheureux !
» Cédons aux lois du sort, obéissons aux dieux. »
Il dit : on applaudit, on dépose au rivage
Tous ceux que retenoit ou leur sexe ou leur âge.
Le vent gonfle la voile ; et, sur les vastes eaux,
Nous cherchons des périls et des climats nouveaux.
Le bord fuit : devant nous s'étend la mer profonde ;
Partout les cieux, partout les noirs gouffres de l'onde.
Tout à coup la tempête apportant la terreur,
Sur l'onde au loin répand sa ténébreuse horreur ;
Le vent tonne en courroux sur les mers qu'il tourmente ;
Le flot monte et retombe en montagne écumante ;
L'œil ne distingue plus ni le jour, ni la nuit ;
Le pilote éperdu, que la frayeur conduit,
Abandonne au hasard sa course vagabonde.
Le ciel mugit sur nous ; sous nos pieds la mer gronde ;
Sur nous la foudre éclate ; et, d'un ciel ténébreux,
Mille horribles éclairs sont les astres affreux.
Le jour est sans soleil, et la nuit sans étoiles ;
L'onde brise la rame, et le vent rompt les voiles ;
Et la troisième aurore a revu nos vaisseaux
Abandonnés, sans guide, à la merci des eaux.

Involvère diem nimbi, et nox humida cœlum
Abstulit: ingeminant abruptis nubibus ignes.
Excutimur cursu, et cæcis erramus in undis.
Ipse diem noctemque negat discernere cœlo,
Nec meminisse viæ mediâ Palinurus in undâ.
Tres adeo incertos cæcâ caligine soles
Erramus pelago, totidem sine sidere noctes.
Quarto terra die primùm se attollere tandem
Visa, aperire procul montes, ac volvere fumum.
Vela cadunt; remis insurgimus: haud mora, nautæ
Adnixi torquent spumas, et cærula verrunt.
Servatum ex undis Strophadum me littora primùm
Accipiunt. Strophadeș Graio stant nomine dictæ
Insulæ Ionio in magno, quas dira Celæno,
Harpyiæque colunt aliæ, Phineïa postquam
Clausa domus, mensasque metu liquere priores.
Tristius haud illis monstrum, nec sævior ulla
Pestis et ira deûm stygiis sese extulit undis.

Enfin, le jour suivant, le noir horison s'ouvre,
Des monts dans le lointain le sommet se découvre,
Et leur vapeur s'élève en tourbillons fumeux.
Alors nous nous courbons sur les flots écumeux,
Et la voile baissée a fait place à la rame :
Le jour renaît aux cieux, l'espérance en notre ame,
Et de leurs bras nerveux nos ardens matelots
Font écumer la mer et bouillonner les flots.
Les Strophades (la Grèce ainsi nomma ces îles)
Au sortir de la mer, nous offrent leurs asiles,
Et, de loin dominant les flots Ioniens,
Sur leurs tranquilles bords appellent les Troyens.
Vain espoir ! Céléno, la reine des Harpies,
Infecta ces beaux lieux de ses troupes impies :
Depuis que Calaïs à leur brutale faim
Du malheureux Phinée arracha le festin,
La terre ne vit pas de fléau plus terrible,
L'enfer ne vomit pas de monstre plus horrible.
Leurs traits sont d'une vierge, un instinct dévorant
De leur rapace essaim conduit le vol errant ;
Une horrible maigreur creuse leurs flancs avides
Qui, toujours s'emplissant, demeurant toujours vides,

Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
Ora fame.

Huc ubi delati portus intravimus; ecce
Læta boum passim campis armenta videmus,
Caprigenumque pecus, nullo custode, per herbas.
Irruimus ferro, et divos ipsumque vocamus
In partem prædamque Jovem. Tum littore curvo
Exstruimusque toros; dapibusque epulamur opimis.
At subitæ horrifico lapsu de montibus adsunt
Harpyiæ, et magnis quatiunt clangoribus alas,
Diripiuntque dapes, contactuque omnia fœdant
Immundo: tum vox tetrum dira inter odorem.
Rursum in secessu longo sub rupe cavatâ,
Arboribus clausi circùm atque horrentibus umbris,
Instruimus mensas, arisque reponimus ignem:
Rursum ex diverso cœli cæcisque latebris
Turba sonans prædam pedibus circumvolat uncis;

Surchargés d'alimens, sans en être nourris;
Dans un fluide infect en rendent les débris;
Et, de ce vil fardeau rebut de la nature,
Répandent autour d'eux l'exhalaison impure.
Nous abordons: soudain sur le rivage épars,
Des troupeaux sans berger s'offrent à nos regards.
Sur eux, le fer en main, nous fondons avec joie,
Et nos dieux sont admis à cette riche proie.
Une table, dressée au bord courbé des mers,
Se couvre de ces mets par le hasard offerts:
Soudain d'un vol bruyant, autour de notre table,
Leur troupe secouant son aile redoutable,
S'empare de nos mets dans sa vorace ardeur,
Souille tout, remplit tout de son infecte odeur,
Et mêle un cri sinistre à son toucher immonde.
Plus loin, et sous l'abri d'une roche profonde,
De la voûte des bois partout environnés,
Déjà nous reprenions nos mets abandonnés,
Déjà le feu brûloit sur l'autel de nos lares:
Alors l'avide essaim de ces oiseaux barbares,
Aux mains, aux pieds crochus, de ses réduits secrets
Sort, s'élance à grand bruit, se nourrit de nos mets,

Pollúit ore dapes. Sociis tunc arma capessant
Edico et dira bellum cum gente gerendum.
Haud secus ac jussi faciunt, tectosque per herbam
Disponunt enses, et scuta latentia condunt.
Ergo, ubi delapsæ sonitum per curva dedêre
Littora, dat signum speculâ Misenus ab altâ
Ære cavo : invadunt socii, et nova prœlia tentant,
Obscenas pelagi ferro fœdare volucres.
Sed neque vim plumis ullam nec vulnera tergo
Accipiunt, celerique fugâ sub sidera lapsæ,
Semesam prædam et vestigia fœda relinquunt.
Una in præcelsâ consedit rupe Celæno,
Infelix vates, rumpitque hanc pectore vocem :
Bellum etiam pro cæde boum stratisque juvencis,
Laomedontiadæ, bellumne inferre paratis,
Et patrio Harpyias insontes pellere regno?
Accipite ergo animis atque hæc mea figite dicta :
Quæ Phœbo pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo

Et d'excrémens impurs empoisonne le reste.
« C'en est trop : écartons cette horde funeste,
» M'écriai-je aussitôt. Aux armes, compagnons !
» Courons ! délivrons-nous de ces monstres gloutons ! »
Je dis, on obéit : nos armes détachées
Sous des gazons épais avec soin sont cachées.
Dès qu'il entend de loin fondre l'essaim fatal,
Du haut d'un roc Misène a donné le signal.
Un combat tout nouveau de tous côtés s'engage,
Sur les monstres ailés nous fondons avec rage.
Mais leur plume défend ces oiseaux de la mer :
Leur troupe, impénétrable aux atteintes du fer,
Part, et laisse, en fuyant dans sa retraite obscure,
Les mets demi-rongés, et son odeur impure.
Céléno reste seule, et ses cris menaçans
Font du haut d'un rocher entendre ces accens :
« Quoi ! vils usurpateurs de notre ancienne terre !
» Quoi ! pour un vil butin vous nous livrez la guerre !
» Apprenez donc de moi, fils de Laomédon,
» Ce qu'apprit Jupiter au divin Apollon,
» Ce qu'Apollon m'apprit, ce que je vous déclare,
» Moi, la terrible sœur des filles du Tartare :

Prædixit, vobis Furiarum ego maxima pando.
Italiam cursu petitis, ventisque vocatis
Ibitis Italiam, portusque intrare licebit:
Sed non antè datam cingetis mœnibus urbem,
Quàm vos dira fames, nostræque injuria cædis,
Ambesas subigat malis absumere mensas.
Dixit, et in silvam pennis ablata refugit.
At sociis subità gelidus formidine sanguis
Deriguit: cecidere animi; nec jam ampliùs armis,
Sed votis precibusque jubent exposcere pacem,
Sive deæ, seu sint diræ obscenæque volucres.
Et pater Anchises, passis de littore palmis,
Numina magna vocat, meritosque indicit honores:
Dî, prohibite minas; dî, talem avertite casum;
Et placidi servate pios. Tum littore funem
Deripere, excussosque jubet laxare rudentes.
Tendunt vela Noti; ferimur spumantibus undis,
Quà cursum ventusque gubernatorque vocabant.

» Oui, du vieux Latium vous atteindrez les ports;
» Mais vous ne pourrez pas vous fixer sur ses bords,
» Que, pressés par la faim, dans votre rage extrême,
» Vous n'ayez dévoré jusqu'à vos tables même. »
Elle dit; et soudain, d'un vol précipité,
De l'épaisse forêt cherche l'obscurité.
Alors tout notre sang se glace dans nos veines,
Alors nous abjurons nos espérances vaines.
Pour appaiser ce peuple, aux glaives impuissans
Nous faisons succéder les prières, l'encens,
Soit qu'on adore en lui les déités des ondes,
Soit qu'il n'offre à nos yeux que des oiseaux immondes.
Anchise lève aux cieux ses vénérables mains :
« Dieux! ô dieux! écartez ces fléaux inhumains!
» Venez à moi, dit-il, déités que j'encense!
» Secourez le malheur, secourez l'innocence! »
Il dit : au même instant, de leurs cables tendus
Les vaisseaux affranchis à la mer sont rendus.
Ils partent : l'aquilon gonfle, en sifflant, leurs voiles;
Au gré du souffle heureux qui frémit dans leurs toiles,
Ils fendent de la mer les bruyans tourbillons,
Et la proue en fuyant laisse au loin ses sillons.

Jam medio apparet fluctu nemorosa Zacynthos,
Dulichiumque, Sameque, et Neritos ardua saxis:
Effugimus scopulos Ithacæ, Laërtia regna;
Et terram altricem sævi execramur Ulyxi.
Mox et Leucatæ nimbosa cacumina montis,
Et formidatus nautis aperitur Apollo:
Hunc petimus fessi, et parvæ succedimus urbi.
Anchora de prorâ jacitur; stant littore puppes.
Ergo insperatâ tandem tellure potiti,
Lustramurque Jovi, votisque incendimus aras,
Actiaque Iliacis celebramus littora ludis;
Exercent patrias oleo labente palæstras
Nudati socii: juvat evasisse tot urbes
Argolicas, mediosque fugam tenuisse per hostes.

Déjà de ses grands bois Zacynthe environnée,
Et l'âpre Néritos de ses rocs couronnée,
Dulichium, Samos, s'élèvent sur les flots :
Ithaque enfin paroît. Soudain nos matelots
Ont redoublé d'ardeur; et, grâce au vent propice,
Nous fuyons le berceau de l'exécrable Ulysse.
De Leucate bientôt les sommets nuageux,
Et du port d'Apollon les écueils orageux,
Chers malgré leurs dangers, de loin nous apparoissent.
Ce dieu nous rend la joie, et nos forces renaissent.
De son humble cité les ports nous sont ouverts;
L'ancre se précipite et plonge au fond des mers;
De nos vaisseaux oisifs la course est suspendue :
Tout bénit d'Actium la terre inattendue.
On dresse des autels; on offre au roi des dieux
Des expiations, de l'encens et des vœux;
On s'applaudit d'avoir, comme une terre amie,
Franchi de nos vainqueurs la contrée ennemie.
Enfin de nos lutteurs l'essaim est assemblé;
Sur leurs corps demi-nus des flots d'huile ont coulé :
A ces jeux paternels nous volons avec joie,
Et notre cœur palpite au souvenir de Troie.

Interea magnum sol circumvolvitur annum,
Et glacialis hiems Aquilonibus asperat undas.
Ære cavo clypeum, magni gestamen Abantis,
Postibus adversis figo, et rem carmine signo:
ÆNEAS HAEC DE DANAIS VICTORIBUS ARMA.
Linquere tum portus jubeo, et considere transtris.
Certatim socii feriunt mare, et æquora verrunt.
Protenus aërias Phæacum abscondimus arces,
Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti accedimus urbem.
Hîc incredibilis rerum fama occupat aures,
Priamiden Helenum Graias regnare per urbes,
Conjugio Æacidæ Pyrrhi sceptrisque potitum,
Et patrio Andromachen iterum cessisse marito.
Obstupui; miroque incensum pectus amore
Compellare virum, et casus cognoscere tantos.
Progredior portu, classes et littora linquens.
Solemnes tum fortè dapes et tristia dona,

Le grand astre des cieux recommençoit son tour,
Et déjà sur les mers Borée est de retour.
Un bouclier d'Abas, devenu ma conquête,
Du temple par mes mains a décoré le faîte;
Et je grave au-dessous du monument guerrier :
Énée aux Grecs vainqueurs ravit ce bouclier.
Le signal est donné; nous quittons ces rivages;
Les rocs Phéaciens ont fui dans les nuages.
De l'Épire déjà nous côtoyons les bords;
La ville de Chaön nous reçoit dans ses ports;
Et, de loin dominant sur la plaine profonde,
Buthrote a réparé les fatigues de l'onde.
Là, d'incroyables bruits, jusqu'à nous parvenus,
Étonnent notre oreille : on nous dit qu'Hélénus,
Enfant du dernier roi de la triste Pergame,
Possède de Pyrrhus et le sceptre et la femme;
Qu'il commande à des Grecs, et qu'un dernier lien
Met la veuve d'Hector dans les bras d'un Troyen.
Un desir curieux de mon ame s'empare;
Je brûle d'admirer un destin si bizarre,
De voir, d'entretenir le successeur d'Hector.
Ce jour même, sa veuve, inconsolable encor,

Ante urbem in luco, falsi Simoëntis ad undam,
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras.
Ut me conspexit venientem, et Troïa circùm
Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
Deriguit visu in medio; calor ossa reliquit;
Labitur; et longo vix tandem tempore fatur:
Verane te facies, verus mihi nuntius affers,
Nate deâ? vivisne? aut, si lux alma recessit,
Hector ubi est? Dixit, lacrymasque effudit, et omnem
Implevit clamore locum. Vix pauca furenti
Subjicio, et raris turbatus vocibus hisco:
Vivo equidem, vitamque extrema per omnia duco.
Ne dubita; nam vera vides.
Heu! quis te casus dejectam conjuge tanto
Excipit? aut quæ digna satis fortuna revisit?
Hectoris, Andromache, Pyrrhin' connubia servas?

Hors des murs, dans un bois qui d'un épais ombrage
D'un nouveau Simoïs ornoit le doux rivage,
Figurant en gazon un triste et vain cercueil,
Offroit à son époux le tribut de son deuil.
Pour charmer ses regrets, loin des regards profanes,
A ce lugubre asile elle invitoit ses mânes,
L'appeloit auprès d'elle; et, chers à ses douleurs,
Deux autels partageoient le tribut de ses pleurs,
L'un pour Astyanax, et l'autre pour son père:
Là pleuroit tour à tour et l'épouse et la mère.
Je marche vers ces lieux; mais son œil de plus près
A peine eut reconnu mon visage, mes traits,
Distingué mes habits et mes armes troyennes,
Elle tombe: son sang s'est glacé dans ses veines.
Elle reste long-temps sans force et sans couleur;
Mais enfin, rappelant un reste de chaleur:
« Est-ce vous, me dit-elle, ou bien une vaine ombre?
» Ah! si vous habitez dans la demeure sombre,
» Où mon Hector est-il? » Elle dit; et soudain
D'un long ruisseau de pleurs elle inonde son sein,
Et remplit tout le bois de sa voix douloureuse.
Aux transports, aux accens de sa douleur affreuse,

Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est:

O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos, patriâ incensâ, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
Servitio enixæ, tulimus; qui deinde, secutus
Ledæam Hermionem Lacedæmoniosque hymenæos,
Me famulo famulamque Heleno transmisit habendam.

Je pleure, je réponds en sons entrecoupés
Par quelques mots sans suite, et sans ordre échappés :
« O comble de grandeur, ainsi que de misère!
» Non, vous ne voyez pas une ombre mensongère;
» Oui, malgré moi je vis, et pour souffrir encor.
» Mais, vous, de ce haut rang de l'épouse d'Hector,
» A quelle humble fortune êtes-vous descendue?
» Quel sort peut remplacer tant de grandeur perdue?
» Honorez-vous ici la cendre d'un époux?
» Est-ce Hector ou Pyrrhus qui dispose de vous? »
Elle baisse les yeux; et, s'exprimant à peine :
« Que je te porte envie, heureuse Polyxène!
» Ton cœur ne connut pas les douceurs de l'hymen.
» Tu péris, jeune encor, sous le fer inhumain;
» Mais du moins tu péris sous les remparts de Troie;
» Mais les arrêts du sort, qui choisissoit sa proie,
» N'ont pas nommé ton maître, et, captivant ton cœur,
» Mis la fille des rois aux bras de son vainqueur.
» Moi, d'un jeune orgueilleux, digne fils de son père,
» Souffrant l'amour superbe et la fierté sévère,
» J'ai rampé sous un maître, et, par mille revers,
» Passé de Troie en cendre à l'opprobre des fers.

Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum furiis agitatus Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.
Morte Neoptolemi regnorum reddita cessit
Pars Heleno, qui Chaonios cognomine campos,
Chaoniamque omnem Trojano a Chaone dixit;
Pergamaque, Iliacamque jugis hanc addidit arcem.
Sed tibi qui cursum venti, quæ fata dedêre?
Aut quisnam ignarum nostris deus appulit oris?
Quid puer Ascanius? superatne, et vescitur aurâ?
Quem tibi jam Troja....
Ecqua tamen puero est amissæ curâ parentis?
Ecquid in antiquam virtutem animosque viriles
Et pater Æneas et avunculus excitat Hector?

Talia fundebat lacrymans, longosque ciebat
Incassum fletus; quum sese a mœnibus heros

» Bientôt, nouveau Pâris, jusqu'à Lacédémone
» Mon dédaigneux époux court ravir Hermione;
» Et, fuyant des plaisirs par la force obtenus,
» Il m'abandonne esclave à l'esclave Hélénus.
» Mais Oreste en fureur, qu'incessamment tourmente
» Le fouet de Némésis, le regret d'une amante,
» De son rapt criminel par un crime est vengé :
» Il l'égorge aux autels de son père égorgé.
» Par cette mort funeste, Hélénus en partage
» Obtint une moitié de son riche héritage,
» Et du nom de Chaön, né du sang des Troyens,
» Appela ces vallons les champs Chaöniens :
» Pergame fut le nom que prit la citadelle.
» Mais, vous, quelle tempête ou quelle erreur nouvelle
» Vous porta de si loin sur ces bords étrangers?
» Votre Ascagne vit-il après tant de dangers?
» Pleure-t-il quelquefois la perte de sa mère?
» Apprend-il à marcher sur les pas de son père?
» Vers ses hautes vertus prend-il déjà l'essor?
» Promet-il d'être un jour digne neveu d'Hector? »
Ainsi, parmi les cris, les sanglots et les larmes,
D'un touchant entretien elle goûte les charmes,

Priamides multis Helenus comitantibus affert,
Agnoscitque suos, lætusque ad limina ducit,
Et multùm lacrymas verba inter singula fundit.
Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum,
Agnosco, Scææque amplector limina portæ.
Nec non et Teucri socià simul urbe fruuntur:
Illos porticibus rex accipiebat in amplis.
Aulai in medio libabant pocula bacchi,
Impositis auro dapibus, paterasque tenebant.
Jamque dies, alterque dies processit, et auræ
Vela vocant, tumidoque inflatur carbasus austro.
His vatem aggredior dictis, ac talia quæso:

Lorsque, de son tyran successeur couronné,
Hélénus de sa cour s'avance environné,
Nous reconnoît, nous mène à sa nouvelle Troie,
Et mêle à chaque mot une larme de joie.
J'avance, et j'apperçois dans ce séjour nouveau
De la fière Pergame un modeste tableau.
Voilà ses ports, ses murs renaissans de leur cendre;
Ce côteau, c'est l'Ida; ce ruisseau, le Scamandre.
Je vois la porte Scée et les tours d'Ilion;
Et de Troie, en pleurant, j'adore encor le nom.
Mille doux souvenirs parcourent ce rivage.
De leurs murs paternels reconnoissant l'image,
Les Troyens, de ces lieux jouissent comme moi;
Et leur concitoyen les recevoit en roi.
Au milieu de sa cour, sous de vastes portiques,
Un grand festin chargeoit des tables magnifiques:
Ils célébroient Bacchus, et, dans des coupes d'or,
Le dieu de son nectar leur versoit le trésor.
Le jour fuit, un second s'écoule dans la joie;
Mais l'Autan a soufflé, la voile se déploie,
Et son souffle sur l'onde appelle nos vaisseaux.
Je vais au roi pontife, et m'explique en ces mots:

Trojugena, interpres divûm, qui numina Phœbi,
Qui tripodas, Clarii lauros, qui sidera sentis,
Et volucrum linguas, et præpetis omina pennæ,
Fare age (namque omnem cursum mihi prospera dixit
Religio, et cuncti suaserunt numine divi
Italiam petere, et terras tentare repostas:
Sola novum, dictuque nefas, Harpyia Celæno
Prodigium canit, et tristes denuntiat iras,
Obscenamque famem), quæ prima pericula vito?
Quidve sequens tantos possim superare labores?
Hîc Helenus, cæsis primùm de more juvencis,
Exorat pacem divûm, vittasque resolvit
Sacrati capitis, meque ad tua limina, Phœbe,
Ipse manu multo suspensum numine ducit;
Atque hæc deinde canit divino ex ore sacerdos:
Nate deâ, nam te majoribus ire per altum
Auspiciis manifesta fides: sic fata deûm rex
Sortitur, volvitque vices; is vertitur ordo.

« O toi! qui fais parler d'une voix véridique
» Les lauriers de Claros, le trépied prophétique;
» Que ne trompent jamais ni le flanc des taureaux,
» Ni le ciel, ni le vol, ni le chant des oiseaux,
» Que me veulent les dieux? Tous, d'une voix commune,
» Dans les champs d'Hespérie appellent ma fortune;
» L'horrible Céléno, s'opposant à leurs vœux,
» Seule ose m'annoncer la colère des cieux,
» Et menace mes jours de la faim homicide.
» Parle; que de mon sort ta sagesse décide. »
Hélénus, méditant ces mystères profonds,
De sa tête sacrée abaisse les festons,
Présente à Jupiter un pompeux sacrifice,
Implore d'Apollon la bonté protectrice,
Me conduit dans son temple, et me dit : « Fils des dieux,
» Oui, le ciel te prépare un destin glorieux;
» Et, dans le cours changeant de sa marche éternelle,
» Le Sort accomplira cette loi solemnelle.
» Mais il faut, avant tout, t'indiquer les chemins
» Des mers à qui tu dois confier tes destins.
» Je ne m'étendrai point sur tout ce qui te touche;
» Sur de plus grands secrets Junon ferme ma bouche,

Pauca tibi e multis, quò tutior hospita lustres
Æquora, et Ausonio possis considere portu,
Expediam dictis; prohibent nam cetera Parcæ
Scire, Helenum farique vetat Saturnia Juno.
Principio, Italiam, quam tu jam rere propinquare,
Vicinosque, ignare, paras invadere portus,
Longa procul longis via dividit invia terris.
Antè et Trinacriâ lentandus remus in undâ,
Et salis Ausonii lustrandum navibus æquor,
Infernique lacus, Æææque insula Circæ,
Quàm tutâ possis urbem componere terrâ.
Signa tibi dicam: tu condita mente teneto.
Quum tibi sollicito secreti ad fluminis undam
Littoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
Triginta capitum fetus enixa, jacebit,
Alba, solo recubans, albi circum ubera nati;
Is locus urbis erit; requies ea certa laborum.
Nec tu mensarum morsus horresce futuros:

» Et la Parque, à mes yeux soulevant le rideau,
» N'écarte qu'à demi leur terrestre bandeau.
» D'abord ce Latium, cette terre fatale,
» Tu les crois séparés par un court intervalle ;
» Mais la mer devant toi s'agrandissant toujours,
» De ta longue carrière alongera le cours.
» La Sicile verra de tes nefs vagabondes
» La rame opiniâtre importuner ses ondes.
» Du redoutable Averne il faut dompter les flots,
» De la mer d'Ausonie il faut fendre les eaux,
» De l'île de Circé braver l'onde infidèle,
» Avant de reposer dans ta cité nouvelle.
» Mais, écoute et connois par quels signes certains
» S'annonceront ces lieux promis par les destins :
» Si, sur les bords des eaux, se présente à ta vue
» Une laie aux poils blancs, sur la rive étendue,
» Nourrissant trente enfans d'une égale blancheur,
» Et du fleuve voisin respirant la fraîcheur,
» Arrête-là ton cours ; là finiront tes peines.
» Ne crains ni Céléno, ni ses menaces vaines,
» Ni ces tables qu'un jour doit dévorer ta faim ;
» Le Destin t'aidera, compte sur le Destin ;

Fata viam invenient, aderitque vocatus Apollo.
Has autem terras, Italique hanc littoris oram
Proxima quæ nostri perfunditur æquoris æstu,
Effuge; cuncta malis habitantur mœnia Graiis.
Hîc et Narycii posuerunt mœnia Locri,
Et Sallentinos obsedit milite campos
Lyctius Idomeneus: hîc illa ducis Meliboei
Parva Philoctetæ subnixa Petilia muro.
Quin, ubi transmissæ steterint trans æquora classes,
Et positis aris jam vota in littore solves;
Purpureo velare comas adopertus amictu;
Ne qua inter sanctos ignes in honore deorum
Hostilis facies occurrat, et omina turbet.
Hunc socii morem sacrorum, hunc ipse teneto;
Hâc casti maneant in relligione nepotes.
Ast, ubi digressum Siculæ te admoverit oræ
Ventus, et angusti rarescent claustra Pelori,
Læva tibi tellus, et longo læva petantur

» Compte sur la faveur d'Apollon qui m'inspire;
» Mais fuis la mer perfide et la côte d'Épire :
» Des Grecs, nos ennemis, ce bord est infesté.
» Là, des fiers Locriens s'élève la cité;
» Là, commandant en paix à l'humble Pétilie,
» Philoctète est content d'un coin de l'Italie;
» Et, de Salente enfin inondant les sillons,
» Idoménée au loin répand ses bataillons.
» Ce n'est pas tout encor : lorsque sur le rivage,
» Aux dieux conservateurs tu paîras ton hommage,
» Qu'un long voile de pourpre, abaissé sur tes yeux,
» Dérobe à tes regards tout visage odieux;
» Défends qu'aucun objet d'un augure sinistre
» Ne trouble le présage, ainsi que le ministre;
» Qu'enfin les tiens, toi-même, et ta postérité,
» Gardent ce saint usage avec fidélité.
» Lorsqu'enfin de plus près tu verras la Sicile,
» Et que, des bancs étroits qui séparent cette île,
» L'embouchure à tes yeux ira s'agrandissant,
» Que sur la gauche alors ton cours, s'arrondissant,
» Laisse à droite cette île et ses gorges profondes.
» Ces continens, dit-on, séparés par les ondes,

Æquora circuitu : dextrum fuge littus, et undas.
Hæc loca, vi quondam et vastâ convulsâ ruinâ,
Tantùm ævi longinqua valet mutare vetustas!
Dissiluisse ferunt, quum protenus utraque tellus
Una foret : venit medio vi pontus, et undis
Hesperium Siculo latus abscidit; arvaque et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu.
Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis,
Obsidet, atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat undâ.
At Scyllam cæcis cohibet spelunca latebris,
Ora exsertantem, et naves in saxa trahentem.
Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus; postrema immani corpore pristis,
Delphinûm caudas utero commissa luporum.
Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem, longos et circumflectere cursus,

» Réunis autrefois, ne formoient qu'un pays;
» Mais, par les flots vainqueurs, tout-à coup envahis,
» A l'onde usurpatrice ils ont livré la terre,
» Dont le double rivage à l'envi se resserre:
» Ainsi, sans se toucher, se regardent de près,
» Et les bords d'Hespérie, et l'île de Cérès.
» Entr'eux la mer mugit, et ses ondes captives
» Tour à tour en grondant vont battre les deux rives:
» Sublime phénomène, étranges changemens,
» De l'histoire du monde éternels monumens!
» Deux monstres sont placés sur ce double rivage:
» Charybde qui dévore, en son avide rage,
» Les flots précipités dans ses antres sans fonds,
» Et soudain les vomit de leurs gouffres profonds;
» Scylla qui, dérobant ses roches dangereuses,
» Appelle au loin, du sein de ses grottes affreuses,
» Les vaisseaux que la vague y pousse en mugissant.
» Ce monstre, d'une vierge a le sein ravissant;
» Son visage est d'un homme; à la figure humaine,
» Se joint le vaste corps d'une lourde baleine;
» Ses flancs sont ceux d'un loup; et de ce monstre, enfin,
» La queue en s'alongeant se termine en dauphin.

Quàm semel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam, et cæruleis canibus resonantia saxa.
Præterea, si qua est Heleno prudentia, vati
Si qua fides, animum si veris implet Apollo,
Unum illud tibi, nate deâ, præque omnibus unum
Prædicam, et repetens iterumque iterumque monebo.
Junonis magnæ primùm prece numen adora;
Junoni cane vota libens, dominamque potentem
Supplicibus supera donis: sic denique victor
Trinacriâ fines Italos mittère relictâ.
Huc ubi delatus Cumæam accesseris urbem,
Divinosque lacus, et Averna sonantia silvis;
Insanam vatem adspicies, quæ rupe sub imâ
Fata canit, foliisque notas et nomina mandat.
Quæcumque in foliis descripsit carmina virgo,
Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit:
Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.
Verùm eadem, verso tenuis quum cardine ventus

» Il vaut mieux t'éloigner, et, rasant la Sicile,
» Prolonger tes détours et ta lenteur utile,
» Pour atteindre le but, l'éviter avec art,
» Et près de Pachinum, par un prudent écart,
» Dans ton cours prolongé décrire un arc immense,
» Que d'aller, de Carybde affrontant l'inclémence,
» Braver ses tourbillons, ses gouffres écumans,
» Et de ses chiens hideux les rauques hurlemens.
» Enfin, dans l'avenir s'il m'est permis de lire,
» Hélénus ne peut trop le dire et le redire :
» Junon fit tous tes maux et les prolonge tous.
» De la reine des dieux désarme le courroux,
» N'épargne point l'encens, les vœux, ni la prière :
» Ainsi tu fléchiras cette déesse altière,
» Et tes vaisseaux vainqueurs des bords Siciliens
» Parviendront sans obstacle aux ports Ausoniens.
» Vainqueur enfin des mers, d'autres soins te demandent ;
» Des antres Cuméens les oracles t'attendent ;
» Il faut franchir l'Averne, et, dans ses sombres bois,
» De l'antique Sibylle interroger la voix.
» Au pied de son rocher, sur des feuilles légères,
» Elle écrit nos destins en légers caractères ;

Impulit, et teneras turbavit janua frondes,
Numquam deinde cavo volitantia prendere saxo,
Nec revocare situs, aut jungere carmina curat.
Inconsulti abeunt, sedemque odere sibyllæ.
Hîc tibi ne qua moræ fuerint dispendia tanti,
Quamvis increpitent socii, et vi cursus in altum
Vela vocet, possisque sinus implere secundos,
Quin adeas vatem, precibusque oracula poscas:
Ipsa canat, vocemque volens atque ora resolvat.
Illa tibi Italiæ populos, venturaque bella,
Et quo quemque modo fugiasque ferasque laborem,
Expediet; cursusque dabit venerata secundos.
Hæc sunt quæ nostrâ liceat te voce moneri.
Vade age, et ingentem factis fer ad æthera Trojam.

» En dispose les mots; et, sitôt que sa main
» En a rangé la suite en un ordre certain,
» Elle ferme sur eux sa caverne tranquille.
» Là, l'oracle repose et demeure immobile.
» Mais si la porte, ouverte aux zéphirs indiscrets,
» De ce livre mouvant leur livre les secrets,
» Ils volent dispersés sous les roches profondes :
» Elle, au lieu d'assembler leurs feuilles vagabondes,
» De ses oracles vains, aux vents abandonnés,
» Laisse errer au hasard les mots désordonnés;
» Et qui vient consulter sa réponse inutile,
» Maudit en s'éloignant l'antre de la Sibylle.
» Évite ce malheur. En vain, de ton départ,
» Les tiens impatiens accusent le retard;
» En vain le vent t'appelle, en vain le temps te presse;
» Toi-même va trouver, consulter la prêtresse;
» Qu'elle-même te parle, et de ses rocs profonds,
» Laisse échapper pour toi ses prophétiques sons,
» Te dise tes dangers et tes guerres futures,
» Et tout ce long tissu d'illustres aventures,
» Ce qu'il faut craindre encor, ce qu'il faut surmonter,
» Et quels peuples enfin te restent à dompter.

Quæ postquam vates sic ore effatus amico est,
Dona dehinc auro gravia, sectoque elephanto,
Imperat ad naves ferri, stipatque carinis
Ingens argentum, Dodonæosque lebetas,
Loricam consertam hamis auroque trilicem,
Et conum insignis galeæ, cristasque comantes,
Arma Neoptolemi. Sunt et sua dona parenti.
Addit equos, additque duces:
Remigium supplet; socios simul instruit armis.
Interea classem velis aptare jubebat
Anchises, fieret vento mora ne qua ferenti.
Quem Phœbi interpres multo compellat honore:
Conjugio, Anchisa, Veneris dignate superbo,
Cura deûm, bis Pergameis erepte ruinis,
Ecce tibi Ausoniæ tellus; hanc arripe velis.
Et tamen hanc pelago præterlabare necesse est:

» Tel du sort à mes yeux le livre se déploie :
» Va, pars, et porte au ciel les grands destins de Troie. »
Il dit, et fait tirer de son riche trésor
Un vaste amas d'airain, d'argent, d'ivoire et d'or
Des vases de Dodone, une riche cuirasse,
Où l'or à triple maille avec art s'entrelace;
Un casque aux crins flottans, armure de Pyrrhus,
Qui du sang des Troyens ne se rougira plus.
Mon père est distingué par sa munificence;
Mon peuple aussi reçoit de sa magnificence
Des rameurs vigoureux, des armes, des guerriers,
Et ses riches haras nous cèdent leurs coursiers.
Nous écoutons des dieux le fidèle interprète.
Anchise ordonne alors que sa flotte s'apprête,
Qu'on rattache la voile, et qu'aux vents fortunés
Ses plis prêts à s'ouvrir flottent abandonnés.
Hélénus en ces mots honore sa vieillesse :
« Mortel chéri des dieux, époux d'une déesse,
» Qui deux fois échappas aux malheurs d'Ilion,
» Cette Ausonie, objet de ton ambition,
» D'ici ton œil la voit, ton espoir la possède;
» Mais, pour atteindre au lieu que le Destin te cède,

Ausoniæ pars illa procul quam pandit Apollo.
Vade, ait, o felix nati pietate! Quid ultra
Provehor, et fando surgentes demoror austros?

Nec minùs Andromache, digressu mæsta supremo,
Fert picturatas auri subtemine vestes,
Et Phrygiam Ascanio chlamydem; nec cedit honori:
Textilibusque onerat donis, ac talia fatur:
Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem,
Conjugis Hectoreæ. Cape dona extrema tuorum,
O mihi sola meî super Astyanactis imago!
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat;
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis:
Vivite felices, quibus est fortuna peracta

» Il faut raser ses bords, et, par de longs chemins,
» Voyageur patient, gagner ces bords lointains.
» Adieu, vieillard heureux, encor plus heureux père!
» Adieu : déjà l'Autan, de son souffle prospère,
» Sur une mer propice appelle vos vaisseaux.
» Adieu : mes souvenirs vous suivront sur les eaux. »
Cependant, à son tour, Andromaque pensive
Prépare ses adieux; sa tendresse attentive,
Aux présens d'Hélénus veut ajouter le sien.
Ascagne reçoit d'elle un manteau phrygien,
De superbes tissus où la navette agile
A glissé des fils d'or dans sa trame fragile,
Des travaux de ses mains plus précieux encor :
« Tenez, prenez ce don de l'épouse d'Hector,
» Cher enfant! qu'il vous prouve à jamais ma tendresse.
» C'est le dernier présent d'une triste princesse;
» De vos parens, hélas! c'est le dernier bienfait.
» Prenez, ô de mon fils doux et vivant portrait!
» Voilà son air, son port, son maintien, son langage;
» Ce sont les mêmes traits, il auroit le même âge.... »
Nous hâtons à regret ce départ douloureux;
Je leur dis en pleurant : « Adieu, vivez heureux.

Jam sua; nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies; nullum maris æquor arandum;
Arva neque Ausoniæ semper cedentia retro
Quærenda: effigiem Xanthi, Trojamque, videtis,
Quam vestræ fecere manus, melioribus, opto,
Auspiciis, et quæ fuerit minùs obvia Graiis.
Si quando Thybrim vicinaque Thybridis arva
Intrâro, gentique meæ data mœnia cernam,
Cognatas urbes olim, populosque propinquos,
Epiro, Hesperiâ, quibus idem Dardanus auctor,
Atque idem casus, unam faciemus utramque
Trojam animis: maneat nostros ea cura nepotes.

Provehimur pelago vicina Ceraunia juxta,
Unde iter Italiam, cursusque brevissimus undis.
Sol ruit interea, et montes umbrantur opaci.

» Vous ne redoutez plus la fortune inconstante ;
» Et nous, tristes jouets d'une si longue attente,
» Le sort de mer en mer nous promène à son gré.
» Vos malheurs sont finis, votre asile assuré ;
» Vous n'allez point chercher sur de lointaines rives
» Un empire inconnu, des terres fugitives :
» Le doux aspect du Xanthe adoucit vos destins ;
» Notre Ilion revit relevé par vos mains.
» Puisse un destin plus doux respecter votre ouvrage !
» Que la Grèce de Troie épargne au moins l'image !
» Si le Tibre jamais nous reçoit dans ses ports,
» Si ces murs tant promis, s'élèvent sur ses bords,
» Unis par la naissance, unis par l'infortune,
» Nos maux seront communs, notre gloire commune.
» Oui, nos peuples, heureux d'une longue union,
» Ne seront qu'un seul peuple, et qu'un seul Ilion ;
» Et des fils d'Ausonie et des enfans d'Épire,
» Même sang, même amour réuniront l'empire.
» Puisse un esprit semblable animer nos neveux ! »
A ces mots je m'éloigne, en retournant les yeux
Vers ces murs fraternels, cette terre chérie,
Et vais sur l'onde encor poursuivre une patrie.

Sternimur optatæ gremio telluris ad undam,
Sortiti remos, passimque in littore sicco
Corpora curamus: fessos sopor irrigat artus.
Necdum orbem medium nox horis acta subibat:
Haud segnis strato surgit Palinurus, et omnes
Explorat ventos, atque auribus aëra captat:
Sidera cuncta notat tacito labentia cœlo,
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones,
Armatumque auro circumspicit Oriona.
Postquam cuncta videt cœlo constare sereno,
Dat clarum e puppi signum; nos castra movemus,
Tentamusque viam, et velorum pandimus alas.
Jamque rubescebat stellis Aurora fugatis,
Quum procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam. Italiam primus conclamat Achates;
Italiam læto socii clamore salutant.

Nous côtoyons d'abord ces sommets escarpés,
Que les traits de la foudre ont si souvent frappés;
Delà, vers l'Italie un court trajet nous mène.
Le jour tombe; et la nuit, de son trône d'ébène,
Jette son crêpe obscur sur les monts, sur les flots:
Le rivage des mers nous invite au repos.
Des travaux aux rameurs le sort fait le partage;
Et les autres, couchés sur l'aride rivage,
Dorment au bruit de l'onde, et jusqu'au jour naissant
Goûtent d'un doux sommeil le charme assoupissant.
Mais les Heures déjà dans le silence et l'ombre
Au milieu de sa course ont guidé la Nuit sombre:
Palinure s'éveille, et consulte les mers;
Il écoute les vents, interroge les airs;
Des astres de la nuit il observe la course;
Cherche d'un œil savant les Hyades et l'Ourse,
Du Bouvier paresseux l'astre resplendissant,
Et l'Orion armé d'un or éblouissant.
Il voit les cieux sereins; et, du haut de la poupe,
D'un signe impérieux il avertit sa troupe.
Nous partons, nous fuyons, nous volons sur les eaux,
Et déployons aux vents les ailes des vaisseaux.

Tum pater Anchises magnum cratera coronæ
Induit, implevitque mero, divosque vocavit
Stans celsâ in puppi:
Dî, maris et terræ tempestatumque potentes,
Ferte viam vento facilem, et spirate secundi.
Crebrescunt optatæ auræ, portusque patescit
Jam propior, templumque apparet in arce Minervæ.
Vela legunt socii, et proras ad littora torquent.
Portus ab Eurroo fluctu curvatus in arcum;
Objectæ salsâ spumant aspergine cautes:
Ipse latet: gemino demittunt brachia muro

Les astres pâlissoient, l'Aurore matinale
Semoit de ses rubis la rive orientale,
Lorsqu'insensiblement un point noir et douteux
De loin paroît, s'élève, et s'agrandit aux yeux.
C'étoit le Latium. Partout la joie éclate :
« Latium ! Latium ! crie aussitôt Achate ;
» Latium, Latium, disent nos cris joyeux ! »
Tous, d'un commun transport, nous saluons ces lieux.
Anchise prend un vase orné d'une guirlande ;
Et, joignant la prière à sa liquide offrande,
Debout sur le tillac, s'écrie : « O dieu des flots !
» Vous qui leur commandez le trouble et le repos !
» Et vous, dieux du rivage ! écoutez ma prière :
» Dieux puissans ! nous touchons au bout de la carrière ;
» Encore un vent propice, encore un souffle heureux. »
Il dit. Un air plus frais favorise nos vœux.
On entrevoit le port ; et, voisin de la nue,
Le temple de Pallas se découvre à la vue.
On abaisse la voile ; on s'approche du bord,
Et le bec des vaisseaux est tourné vers le port.
Creusée à l'orient, son enceinte profonde,
Contre les vents fougueux et les assauts de l'onde,

Turriti scopuli, refugitque ab littore templum.
Quatuor hîc, primum omen, equos in gramine vidi
Tondentes campum latè, candore nivali.

Et pater Anchises: Bellum, o terra hospita, portas:
Bello armantur equi; bellum hæc armenta minantur.
Sed tamen îdem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frena jugo concordia ferre:
Spes est pacis, ait. Tum numina sancta precamur
Palladis armisonæ, quæ prima accepit ovantes;
Et capita ante aras Phrygio velamur amictu:
Præceptisque Heleni, dederat quæ maxima, ritè
Junoni Argivæ jussos adolemus honores.
Haud mora, continuò, perfectis ordine votis,

Est recourbée en arc, où le flot mugissant
Sans cesse vient briser son courroux impuissant.
A l'abri des rochers, son eau calme repose;
Des remparts naturels qu'à la vague il oppose,
Les fronts montent dans l'air comme une double tour;
Leurs bras d'un double mur en ferment le contour;
Et le temple que l'œil croyoit voir sur la plage,
Recule à notre approche, et s'enfuit du rivage.
Quatre beaux coursiers blancs, dans la prairie épars,
Sont le premier présage offert à nos regards.
Anchise alors s'écrie : « O malheureuse terre!
» Ces coursiers belliqueux nous annoncent la guerre;
» Oui, la guerre à son char attèle des coursiers :
» Mars conduit aux combats ces animaux guerriers.
» O toi que j'ai choisie, ô terre hospitalière!
» Le sang doit-il encor marquer notre carrière?
» Mais ces mêmes coursiers, domptés par notre main,
» Traînent d'accord un char, se soumettent au frein.
» J'espère encor la paix! » Il dit. Et sa prière
Paie un juste tribut à Minerve guerrière,
Qui daigna la première accueillir nos vaisseaux,
Heureux triomphateurs et des vents et des eaux;

Cornua velatarum obvertimus antennarum;
Grajugenûmque domos, suspectaque linquimus arva.
Hinc sinus Herculei, si vera est fama, Tarenti
Cernitur. Attollit se diva Lacinia contrà,
Caulonisque arces, et navifragum Scylaceum.
Tum procul e fluctu Trinacria cernitur Ætna:
Et gemitum ingentem pelagi, pulsataque saxa
Audimus longè, fractasque ad littora voces;
Exsultantque vada, atque æstu miscentur arenæ.
Et pater Anchises: Nimirum hæc illa Charybdis:
Hos Helenus scopulos, hæc saxa horrenda, canebat.
Eripite, o socii, pariterque insurgite remis.
Haud minùs ac jussi faciunt: primusque rudentem
Contorsit lævas proram Palinurus ad undas;
Lævam cuncta cohors remis ventisque petivit.
Tollimur in cœlum curvato gurgite, et îdem
Subductâ ad Manes imos desidimus undâ.
Ter scopuli clamorem inter cava saxa dedêre;

Puis, d'un voile sacré nous couvrons notre tête,
Et déjà pour Junon notre offrande s'apprête.
Le roi pontife ainsi nous l'avoit ordonné.
Ces devoirs accomplis, le signal est donné,
Et les voiles, des vents appelant les haleines,
Tournent sur les longs bras de leurs longues antennes.
Nous partons, nous fuyons d'un cours précipité
Ce rivage suspect, par les Grecs habité.
Des bords où devant nous la terre au loin recule,
Tarente offre à nos yeux les murs sacrés d'Hercule.
Junon de Lacinie et son temple fameux
Règnent à l'autre bord sur les flots écumeux.
Bientôt se dégageant des vapeurs qui les couvrent,
De Caulon à nos yeux les remparts se découvrent;
L'horrible Scylacée, effroi des matelots,
Loin de son triple écueil, nous voit fuir sur les flots.
Tout à coup de l'Etna je vois de loin la cime;
De la profonde mer j'entends gronder l'abîme;
J'entends le bruit lointain des rochers écumans,
Et de l'onde en courroux les longs mugissemens.
Avec le noir limon de ses grottes profondes
Je vois monter, tomber, et remonter les ondes.

Ter spumam elisam et rorantia vidimus astra.

Interea fessos ventus cum sole reliquit;
Ignaræque viæ, Cyclopum allabimur oris.
Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens
Ipse; sed horrificis juxtà tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,

« Les voilà, dit Anchise! oui, Troyens, les voilà,
» Ces gouffres de Carybde, et ces rocs de Scylla!
» Aux rames, mes amis! fuyons ces bords horribles,
» Qu'annonçoient d'Hélénus les oracles terribles! »
Palinure à l'instant, en ce péril nouveau,
Vers la gauche a poussé son rapide vaisseau;
Et la voile et les vents secondant son audace,
La flotte obéissante a volé sur sa trace.
A la voix de mon père, un effroi courageux
Anime tous les cœurs: de ces bords orageux
Nous fuyons à l'envi l'éternelle tempête.
Les vagues quelquefois nous portent sur leur faîte,
Nous poussent vers les cieux, et des voûtes des airs
Retombent avec nous au gouffre des enfers.
Trois fois le flot mugit sous la roche profonde;
Trois fois jusques aux cieux la mer lance son onde.
Cependant le vent tombe et meurt avec le jour.
Des Cyclopes cruels j'aborde le séjour:
Je l'ignorois. Le port creusé dans ces rivages
Garde un calme profond; mais par d'autres orages
L'épouvantable Etna trouble, en grondant, ces lieux;
Bientôt déploie en l'air des colonnes de feux;

Turbine fumantem piceo et candente favillâ;
Attollitque globos flammarum, et sidera lambit:
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.
Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hâc, ingentemque insuper Ætnam
Impositam ruptis flammam exspirare caminis;
Et, fessum quoties mutet latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam, et cœlum subtexere fumo.
Noctem illam tecti silvis immania monstra
Perferimus; nec, quæ sonitum det causa, videmus:
Nam neque erant astrorum ignes, nec lucidus æthrâ
Sidereâ polus; obscuro sed nubila cœlo;
Et lunam in nimbo nox intempesta tenebat.
Postera jamque dies primo surgebat Eoo,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram;
Quum subitò e silvis, macie confecta suprema,

Tantôt, des profondeurs de son horrible gouffre,
De flamme et de fumée, et de cendre, et de soufre,
Dans le ciel obscurci lance d'affreux torrens;
Tantôt, des rocs noircis par ses feux dévorans,
Arrachant les éclats de ses voûtes tremblantes,
Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes.
On dit que, par la foudre, à demi-consumé,
Encelade mugit dans l'abîme enflammé;
Sur lui du vaste Etna pèse l'énorme masse;
Chaque fois qu'il s'agite et veut changer de place,
L'Etna sur lui retombe, et d'affreux tremblemens
Ébranlent la Sicile et ses sommets fumans.
Toute la nuit, frappés de ce grand phénomène,
Nous nous tenons cachés dans la forêt prochaine,
Ignorant d'où provient cet effroyable bruit.
Dans le ciel ténébreux, pas un astre ne luit,
Pas un foible rayon; et, des nuages sombres
Sur le flambeau des nuits ont épaissi leurs ombres.
Cependant, le jour vient; et, du ciel moins obscur,
L'Aurore, en souriant, blanchit déjà l'azur,
Lorsque du fond des bois un spectre à forme humaine,
Maigre, pâle, et vers nous se traînant avec peine,

Ignoti nova forma viri, miserandaque cultu,
Procedit, supplexque manus ad littora tendit.
Respicimus: dira illuvies, immissaque barba,
Consertum tegumen spinis; at cetera Graius,
Ut quondam patriis ad Trojam missus in armis.
Isque ubi Dardanios habitus et Troïa vidit
Arma procul, paulùm adspectu conterritus hæsit,
Continuitque gradum; mox sese ad littora præceps
Cum fletu precibusque tulit: Per sidera testor,
Per superos, atque hoc cœli spirabile lumen,
Tollite me, Teucri; quascunque abducite terras,
Hoc sat erit. Scio me Danais e classibus unum,
Et bello Iliacos fateor petiisse Penates.
Pro quo, si sceleris tanta est injuria nostri,
Spargite me in fluctus, vastoque immergite ponto.
Si pereo, hominum manibus periisse juvabit.
Dixerat; et, genua amplexus, genibusque volutans,
Hærebat. Qui sit, fari, quo sanguine cretus,

S'avance en nous tendant ses suppliantes mains.
Nous regardons : ses maux dans ses traits sont empreints ;
Sa barbe à flots épais descend sur sa poitrine ;
Quelques sales lambeaux que rattache une épine,
Ses cheveux négligés, tout montre un malheureux :
Le reste annonce un Grec. Il approche ; et ses yeux
A peine ont reconnu nos habits et nos armes,
Il s'arrête, il écoute un instant ses alarmes ;
Mais, la crainte bientôt cédant à ses malheurs,
Avec des cris perçans et des ruisseaux de pleurs,
Il s'élance vers nous : « Par ces dieux que j'atteste,
» Par ce soleil, témoin de mon destin funeste,
» Par ce ciel, par cet air que nous respirons tous,
» O Troyens! me voici ; je m'abandonne à vous ;
» Que l'un de vos vaisseaux loin d'ici me transporte
» Dans une île, un désert, où vous voudrez, n'importe.
» Je suis Grec, j'ai, comme eux, marché contre Ilion.
» Si c'est un attentat indigne de pardon,
» Voici votre ennemi, qu'il soit votre victime ;
» Frappez, tranchez ses jours, plongez-le dans l'abîme!
» Mais ne le laissez point sur ce bord désolé :
» Mourant des mains d'un homme, il mourra consolé. »

Hortamur; quæ deinde agitet fortuna, fateri.
Ipse pater dextram Anchises, haud multa moratus,
Dat juveni; atque animum præsenti pignore firmat.
Ille hæc, depositâ tandem formidine, fatur:

Sum patriâ ex Ithacâ, comes infelicis Ulyxi,
Nomen Achemenides, Trojam genitore Adamasto
Paupere (mansissetque utinam fortuna!) profectus.
Hic me, dum trepidi crudelia limina linquunt,
Immemores socii vasto Cyclopis in antro
Deseruere. Domus sanie dapibusque cruentis
Intus opaca, ingens: ipse arduus, altaque pulsat
Sidera: (Dî, talem terris avertite pestem!)
Nec visu facilis, nec dictu affabilis ulli.
Visceribus miserorum et sanguine vescitur atro.
Vidi egomet, duo de numero quum corpora nostro,
Prensa manu magnâ, medio resupinus in antro,

Il dit, baise nos pieds, les inonde de larmes,
Se colle à nos genoux. Nous calmons ses alarmes;
Nous demandons son nom, sa race, son destin.
Mon père, le premier, étend vers lui la main,
Et d'un tendre intérêt lui présente ce gage.
Il se rassure alors, et nous tient ce langage :
« Mon père, hélas! pourquoi son fils l'a-t-il quitté?
» Né pauvre, chérissoit son humble obscurité.
» Adamaste est son nom, le mien Achéménide;
» Ithaque est mon pays. La fortune perfide
» Aux longs malheurs d'Ulysse attacha mon destin,
» Votre Ilion m'a vu les armes à la main.
» Depuis, je fus jeté sur ces terres sauvages.
» Du Cyclope inhumain, terreur de ces rivages,
» Fuyant l'antre cruel, sans s'occuper de moi,
» Les Grecs m'ont laissé seul dans ce séjour d'effroi.
» Rien n'égale l'horreur de sa caverne affreuse :
» Dans l'ombre au loin s'étend sa voûte ténébreuse;
» Toujours la mort, le deuil habitent dans son sein;
» D'horribles ossemens pavent l'antre assassin.
» Lui, (Dieux! d'un tel fléau n'affligez plus la terre!)
» Semble d'un front hautain défier le tonnerre.

Frangeret ad saxum, sanieque exspersa natarent
Limina; vidi, atro cum membra fluentia tabo
Manderet, et tepidi tremerent sub dentibus artus.
Haud impunè quidem; nec talia passus Ulyxes,
Oblitusve suî est Ithacus discrimine tanto.
Nam simul expletus dapibus, vinoque sepultus,
Cervicem inflexam posuit, jacuitque per antrum
Immensus, saniem eructans ac frusta cruento
Per somnum commixta mero; nos, magna precati
Numina, sortitique vices, unà undique circùm
Fundimur, et telo lumen terebramus acuto
Ingens, quod torvâ solum sub fronte latebat,
Argolici clypei aut Phœbeæ lampadis instar:
Et tandem læti sociorum ulciscimur umbras.

» Laisse-t-il un instant son antre ensanglanté,
» A son farouche aspect tout fuit épouvanté.
» Rien ne l'émeut : la chair, le sang des misérables
» Sont sa boisson affreuse et ses mets exécrables.
» J'ai vu, j'ai vu moi-même, oui, j'ai vu l'inhumain,
» Saisissant deux de nous de sa terrible main,
» Les briser contre un roc; j'ai vu sur les murailles
» (J'en tremble encor d'horreur!) rejaillir leurs entrailles;
» J'ai vu le monstre affreux dans son antre étendu,
» S'abreuver par torrens de leur sang répandu,
» Et briser de ses dents, de meurtre dégoûtantes,
» Leurs membres tout vivans, et leurs chairs palpitantes.
» Ulysse de sang froid ne vit point leur trépas;
» Et, dans un tel danger, il ne s'oublia pas.
» A peine ivre de vin, et gorgé de carnage,
» Sous le poids du sommeil qui seul dompte sa rage,
» Il a courbé sa tête, et tombant de langueur,
» De son corps monstrueux déployé la longueur;
» Tandis que, rejetés par ce monstre farouche,
» La chair, le vin, le sang jaillissoient de sa bouche,
» Nous invoquons les Dieux, nous l'entourons : soudain
» Chacun fond à l'envi sur le monstre inhumain.

Sed fugite, o miseri, fugite, atque ab littore funem
Rumpite.
Nam, qualis quantusque cavo Polyphemus in antro
Lanigeras claudit pecudes, atque ubera pressat,
Centum alii curva hæc habitant ad littora vulgò
Infandi Cyclopes, et altis montibus errant.
Tertia jam lunæ se cornua lumine complent,
Quum vitam in silvis, inter desertà ferarum
Lustra domosque, traho, vastosque ab rupe Cyclopas
Prospicio, sonitumque pedum vocemque tremisco.
Victum infelicem, baccas, lapidosaque corna,
Dant rami, et vulsis pascunt radicibus herbæ.
Omnia collustrans, hanc primùm ad littora classem
Conspexi venientem: huic me, quæcumque fuisset,

» Une poutre à l'instant a crevé l'œil énorme
» Qui brilloit seul au front de ce monstre difforme.
» Moins grand nous apparoît, dans son vaste contour,
» Un bouclier d'Argos ou l'œil ardent du jour.
» Nous vengeâmes du moins ces ombres malheureuses.
» Mais vous, Troyens, fuyez ces cavernes affreuses,
» Fuyez; c'est peu, qu'enflant ses sauvages pipeaux,
» Occupé d'assembler, de traire ses troupeaux,
» Dans son antre effroyable habite Polyphême,
» Cent Cyclopes affreux, presqu'autant que lui-même,
» Rodent le long des mers, fendent leurs flots profonds,
» Et sous leurs pas pesans font retentir les monts.
» La lune a, par trois fois, réparé sa lumière,
» Depuis qu'à l'ours cruel disputant sa tanière,
» Je traîne dans ces bois mon destin malheureux,
» Et que, du haut d'un roc, suivant ce peuple affreux,
» J'écoute, en frissonnant, d'une oreille tremblante,
» Et leur marche terrible, et leur voix effrayante.
» Des herbes, quelques glands, dépouilles des forêts,
» Quelques sauvages fruits, voilà mes tristes mets.
» Mes yeux des vastes mers parcouroient l'étendue;
» Vos vaisseaux, les premiers, ont consolé ma vue.

Addixi: satis est gentem effugisse nefandam.
Vos animam hanc potiùs quocumque absumite leto.

Vix ea fatus erat, summo quùm monte videmus
Ipsum inter pecudes vastâ se mole moventem
Pastorem Polyphemum, et littora nota petentem;
Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.
Trunca manu pinus regit et vestigia firmat.
Lanigeræ comitantur oves; ea sola voluptas,
Solamenque mali. De collo fistula pendet.
Postquam altos tetigit fluctus, et ad æquora venit,
Luminis effossi fluidum lavit inde cruorem,
Dentibus infrendens gemitu; graditurque per æquor
Jam medium, necdum fluctus latera ardua tinxit.
Nos procul inde fugam trepidi celerare, recepto
Supplice, sic merito; tacitique incidere funem:
Verrimus et proni certantibus æquora remis.
Sensit, et ad sonitum vocis vestigia torsit.
Verùm, ubi nulla datur dextram affectare potestas,

» Quels qu'ils fussent, Troyens, Grecs, amis, ennemis,
» J'ai couru, j'ai volé: mon sort vous est soumis;
» Mais ne me livrez pas à ce peuple effroyable. »
A peine il achevoit ce récit incroyable,
Sur la cîme du mont nous voyons se mouvoir
Un monstre immense, informe, aveugle, horrible à voir,
Qui, regagnant des mers la rive solitaire,
Cherchoit de ses troupeaux le pacage ordinaire,
Posant sa large main sur un tronc sans rameaux,
Seul plaisir qui lui reste en ses horribles maux,
Son troupeau réuni suit sa marche pesante :
Nous remarquons sa flûte à ses côtés pendante.
Il descend, il arrive au bord des flots grondans;
Là, tout sanglant encor, hideux, grinçant les dents,
Au plus profond des mers, pour laver sa blessure,
Il plonge, et l'onde à peine atteint à sa ceinture.
Tous nos Troyens tremblans soudain sont attroupés;
On presse le départ, les cables sont coupés :
On part; et l'aviron, sous mille mains rivales,
Par le vent secondé, fuit ces rives fatales;
Avec nous fuit ce Grec devenu notre ami.
Au bruit de ce départ, notre horrible ennemi

Nec potis Ionios fluctus æquare sequendo,
Clamorem immensum tollit, quo pontus et omnes
Intremuere undæ, penitùsque exterrita tellus
Italiæ, curvisque immugiit Ætna cavernis.
At genus e silvis Cyclopum et montibus altis
Excitum ruit ad portus, et littora complent.
Cernimus adstantes nequidquam lumine torvo
Ætnæos fratres, cœlo capita alta ferentes,
Concilium horrendum: quales quùm vertice celso
Aëriæ quercus aut coniferæ cyparissi
Constiterunt, silva alta Jovis, lucusve Dianæ.

Præcipites metus acer agit quòcumque rudentes
Excutere, et ventis intendere vela secundis.
Contrà jussa monent Heleni Scyllam atque Charybdim

Se tourne, et devant lui chasse les mers profondes;
Mais en vain dans leur course il veut suivre les ondes,
En vain étend vers nous ses gigantesques bras,
Le rapide vaisseau laisse bien loin ses pas.
Alors il jette un cri lugubre, épouvantable.
La mer en a tremblé : de sa voix redoutable
Les monts de l'Ausonie ont prolongé les sons;
L'Etna même en mugit en ses antres profonds.
Alors de leurs forêts, de leurs grottes sauvages,
Ses affreux compagnons accourent aux rivages.
De loin nous découvrons, d'un œil épouvanté,
De ces fils de l'Etna le conseil redouté,
Qui, d'un œil menaçant, nous poursuivent encore :
Famille impitoyable, et que la terre abhorre,
Debout, cachant dans l'air leurs fronts audacieux,
Tels du bois de Diane, ou du maître des cieux,
Les chênes, les cyprès, au-dessus des tempêtes,
Lèvent leurs bras altiers, et leurs pompeuses têtes.
De notre fuite alors, précipitant le cours,
Alors de tous les vents acceptant le secours,
Plutôt que de tomber dans ces mains implacables,
On tourmente au hasard les voiles et les cables.

Inter utramque viam leti discrimine parvo,
Ni teneant cursus: certum est dare lintea retro.
Ecce autem Boreas angustâ ab sede Pelori
Missus adest: vivo prætervehor ostia saxo
Pantagiæ, Megarosque sinus, Thapsumque jacentem.
Talia monstrabat relegens errata retrorsum
Littora Achemenides, comes infelicis Ulyxi.

Sicanio prætenta sinu jacet insula contra
Plemmyrium undosum: nomen dixere priores
Ortygiam. Alpheum fama est huc Elidis amnem
Occultas egisse vias subter mare; qui nunc
Ore, Arethusa, tuo Siculis confunditur undis.

Mais l'avis d'Héléanus, qui long-temps nous parla
Des gouffres de Carybde et des rocs de Scylla,
Revient à notre esprit; nous craignons cette route,
Où, contraint d'affronter les monstres qu'il redoute,
Le matelot prudent en son cours hasardeux,
Doit, fuyant les deux bords, les éviter tous deux.
Chacun de nous vouloit retourner sur sa trace,
Quand, des rocs de Pélore, un des vents de la Thrace,
De sa puissante haleine emporte les nochers
Aux lieux où le Pantage, à travers des rochers,
S'élance dans les mers au golfe de Mégare.
Aux plaines de Thétis aucun détour n'égare
Nos vaisseaux que ce Grec, par nos soins secouru,
Conduit vers chaque bord qu'il avoit parcouru :
Des jeux de la fortune, incroyable caprice !
Le guide des Troyens est un soldat d'Ulysse !
En face de Plemmyre, assailli par les mers,
Une île est élevée au sein des flots amers.
Ortygie est le nom qu'elle eut aux premiers âges;
Ce nom lui reste encor. C'est sur ses beaux rivages
Qu'Alphée, amant fidèle, et voyageur heureux,
Suivant secrètement son penchant amoureux,

Jussi numina magna loci veneramur; et inde
Exsupero præpingue solum stagnantis Helori.
Hinc altas cautes projectaque saxa Pachyni
Radimus; et fatis numquam concessa moveri
Apparet Camarina procul, campique Geloi,
Immanisque Gela, fluvii cognomine dicta.
Arduus inde Agragas ostentat maxima longè
Mœnia, magnanimûm quondam generator equorum;
Teque datis linquo ventis, palmosa Selinus:
Et vada dura lego saxis Lilybeïa cæcis.

Et quittant sans regret l'Élide sa patrie,
Se glissoit sous les mers vers sa nymphe chérie;
Tous deux au même lit murmuroient leurs amours;
Tous deux dans la même onde alloient finir leur cours:
Leurs berceaux sont divers, leurs tombeaux sont les mêmes.
J'adore de ces lieux les puissances suprêmes.
Je passe ces rochers qu'élève dans les airs
Pachinum, dont le pied s'avance au sein des mers.
Je rase de plus près les campagnes fangeuses,
Qu'engraissent d'Hélorus les eaux marécageuses.
Plus loin, c'est Camarine, à qui l'ordre des cieux
Défend de déplacer et son peuple et ses dieux;
Et le riche Gélas, arrosant de ses ondes,
La ville de son nom, et ses plaines fécondes.
J'avance, et d'Agragas je vois de loin les tours;
Agragas, dont les prés, dans de plus heureux jours,
En foule nourrissoient, de leurs fécondes herbes,
Les troupeaux florissans de ces coursiers superbes
Qui, dans les champs de Mars, emportoient les guerriers.
Je te passe à ton tour, ô terre des palmiers!
Heureuse Sélinos! et vous, rochers terribles,
Que l'affreux Lilybée en pièges invisibles,

Hinc Drepani me portus et illætabilis ora
Accipit. Hîc, pelagi tot tempestatibus actus,
Heu! genitorem, omnis curæ casûsque levamen,
Amitto Anchisen: hîc me, pater optime, fessum
Deseris, heu! tantis nequidquam erepte periclis!
Nec vates Helenus, quùm multa horrenda moneret,
Hos mihi prædixit luctus, non dira Celæno.
Hic labor extremus, longarum hæc meta viarum.
Hinc me digressum vestris deus appulit oris.

Sic pater Æneas, intentis omnibus, unus
Fata renarrabat divûm, cursusque docebat.
Conticuit tandem, factoque hîc fine quievit.

Sous sa perfide mer, déguise aux matelots.
De-là, rapidement emporté sur les flots,
Drépane me reçoit; le malheureux Drépane,
Où le sort aux regrets pour jamais me condamne.
Là, périt mon vieux père après tant de travaux,
Anchise, mon seul bien, seul espoir de mes maux.
Là, tu laisses ton fils, ô père vénérable!
Au moment où me rit un sort plus favorable!
Sauvé de tant d'écueils, tu péris dans le port.
Ah! le sage Hélénus, interprète du sort,
Des oracles divins les terribles ministres,
L'horrible Céléno, ses menaces sinistres
Qui m'annonçoient du sort tant d'effroyables coups,
Ne m'avoient pas prédit le plus cruel de tous.
Là, cessent mes travaux. De ce triste rivage,
Enfin, des dieux plus doux m'ont porté dans Carthage...»
Tel le héros Troyen racontoit ses malheurs,
Et tous les cœurs émus partageoient ses douleurs.

REMARQUES

SUR LE LIVRE TROISIÈME.

Ce livre, l'un des moins cités, des moins renommés de l'*Enéide*, est, à ce qu'il me semble, un de ceux où Virgile a montré le plus de goût, et quelquefois d'imagination. Ce livre, où sont racontées les aventures de la navigation d'Énée, comme Homère a raconté les voyages d'Ulysse, pourroit être appelé l'*Odyssee* de Virgile. Son imagination y a ajouté de nouvelles beautés. Le tombeau de Polydore; la veuve d'Hector devenue l'épouse d'Hélénus, placée entre l'urne d'Astyanax et celle de son père, se dédommageant, par une douce et consolante imitation de Troie, de tout ce qu'elle a perdu; le magnifique récit de Polyphème et des Cyclopes, si supérieur à celui d'Homère; la belle leçon d'humanité qu'il donne dans l'aventure du malheureux Grec reçu sur les vaisseaux troyens: tout cela est digne des plus grandes beautés de l'*Enéide*.

Il règne d'ailleurs dans ce livre une grande variété de faits et de descriptions. La partie géographique devoit avoir pour les Romains un charme particulier; ils parcouroient sans cesse les mers de la Grèce, ou comme négocians, ou comme guerriers, ou comme vainqueurs; ils y retrouvoient partout les merveilles de la fable, les monumens de l'histoire, les trophées de leurs victoires, et le berceau de leurs dieux. Ces dieux leur étant communs avec les Grecs, on pourroit dire que leurs courses sur la mer étoient souvent des pélerinages pieux, dont le charme et l'intérêt sont perdus pour les voyageurs modernes, qui ne font plus que voir en curieux observateurs ce que les Romains adoroient en hommes religieux. Dans toute la partie géographique, Virgile a fait un choix heureux des lieux les plus fameux, les plus poétiques, et qui réveilloient le plus de souvenirs intéressans, de manière qu'on pourroit dire encore :

Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers.
BOILEAU.

On pourroit seulement se plaindre de cette multiplicité d'oracles mal interprétés qui prolongent la navigation vagabonde des Troyens; mais le poëte en a tiré parti, en prenant de là occasion de peindre des lieux célèbres,

des aventures intéressantes, enfin les contrées habitées par leurs cruels ennemis. Tel est le charme de ce livre, qui réunit quelquefois l'intérêt de l'*Odyssée* à celui de l'*Iliade*.

Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem
Immeritam visum superis, ceciditque superbum
Ilium et omnis humo fumat Neptunia Troja,

Ce commencement du troisième livre est d'une beauté simple, noble et touchante. On y voit, en peu de mots, l'Asie bouleversée, le peuple de Priam détruit, quoiqu'innocent, le superbe Ilion tombé du faîte des grandeurs, et Troie entière, Troie, l'ouvrage des dieux, fumante sur la terre. Cette dernière image est d'une grande beauté.

Incerti quò fata ferant, ubi sistere detur;

Ce vers renferme l'expression simple et forte d'un des plus grands malheurs qui puissent affliger l'homme, l'exil et l'incertitude d'un asile.

Littora quum patriæ lacrymans portusque relinquo,

Virgile excelle à peindre les affections les plus douces de l'ame, et particulièrement l'amour de la patrie. Mélibée dit, dans la première églogue,

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;

Dans un des derniers livres de l'*Enéide*, on ne peut lire sans attendrissement la mort de ce guerrier qui regarde encore une fois le ciel, et se rappelle, en expirant, le doux pays d'Argos:

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Et campos ubi Troja fuit:

Ce passage est justement cité par le marquis de Beccaria, dans ses *Recherches sur le style*, comme un trait sublime. Quelle description diroit autant que le trait si précis, mais si profond, *les champs où fut Troie?*

Ce seul mot de Troie rappelle la capitale de l'Asie, sa richesse et sa puissance, son long siège, sa longue résistance, et, comme le dit Virgile, la patrie des héros et des dieux. C'est une règle importante en poésie de ne point dire ce que l'imagination peut suppléer; lui ôter ce travail, c'est lui ôter un plaisir; et on peut dire que, dans ce cas, la poésie s'enrichit de tout ce que le poëte ne dit pas. Quelles idées réunies de grandeur et de misère renferme ce peu de mots! Voltaire a heureusement imité ce passage dans sa *Henriade:*

Il découvre avec joie
Le foible Simoïs et les champs où fut Troie.

Cùm sŏcĭis, nātōquĕ, pĕnātĭbŭs, ĕt māgnis dĭis.

Ce vers exprime avec une précision admirable tout ce qui accompagne Énée dans sa fuite : ce sont les objets à la fois les plus saints et les plus chers. Le vers spondaïque, quoique terminé par un monosyllabe, a de la majesté.

Fortè fuit juxtà tumulus, etc.

Cette histoire de Polydore est de l'intérêt le plus touchant : tout concourt à cet intérêt; sa jeunesse, la tendresse de son père qui lui cherche un asile contre les dangers de la guerre, chez un allié perfide; sa mort malheureuse et cruelle; joignez-y d'autres idées accessoires, la fin des grandeurs d'Énée, le commencement de sa fatale guerre, le respect que l'on doit au malheur et aux tombeaux; la peinture admirable que fait Virgile de la terreur que lui cause ces arbustes sanglans : tout dans ce morceau porte au fond de l'ame une impression profonde de mélancolie.

Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Voilà un bel exemple de la figure qui donne aux choses les épithètes qui ne conviennent qu'aux personnes

Ergo instauramus Polydoro funus, et ingens, etc.

Une des choses qui font le plus d'honneur à Virgile, c'est le plaisir qu'il prend à décrire les cérémonies religieuses, et particulièrement celles qui consacrent la cendre et la mémoire des morts. On a cru voir dans ce culte funéraire couler des flots de lait sur les tombeaux; mais on ne voit pas sans regret les sacrificateurs les arroser de sang, et cette barbarie se mêler avec un acte d'humanité. Rien de plus poétique à la fois et de plus attendrissant que l'illusion touchante des vivans qui appeloient par trois fois les mânes chéris au fond de leurs tombeaux. C'est cet usage qui a dicté ce vers heureux à Marmontel :

On ne me répond pas, mais peut-être on m'entend.

Et ceux-ci tirés d'un morceau sur les cérémonies funéraires :

Les morts étoient muets à ces cris douloureux,
Mais le cœur leur parloit, et répondoit pour eux.
Poëme de l'Imagination.

Inde, ubi prima fides pelago, placataque venti
Dant maria, et lenè crepitans vocat auster in altum,

On ne peut dire avec plus de grâce et d'élégance, *lorsque le temps devient favorable à l'embarquement*; c'est cette élégance qui donne de la valeur aux

plus petits détails, et on peut dire souvent de la poésie comme de la sculpture : *Materiam superabat opus. Terræque urbesque recedunt.* Ces mots me rappellent un de ces bons vers qu'on trouve en si petit nombre et en si mauvaise compagnie dans la *Pucelle* de Chapelain:

Chinon de loin blanchit, décroît et disparoît.

Dans tout le morceau qui suit, où Virgile décrit la navigation d'Énée, il n'y a guère d'autre intérêt que celui de la variété. On est tenté de trouver quelque ridicule dans les oracles, qui ne s'expliquent qu'à moitié, et qui égarent, par une funeste ambiguité, de malheureux bannis; ainsi que dans l'apparition de ces dieux Pénates, qui redressent les torts de l'oracle de Delphes. Mais Virgile a tiré parti de toutes ces absurdités, par la variété des lieux que ces erreurs font parcourir aux Troyens; par les détails, tantôt géographiques, tantôt généalogiques, que ce récit amène, détails qui intéressent également les Romains, et comme voyageurs, et comme descendans des Troyens. Peut-être Virgile auroit-il pu donner plus d'intérêt poétique à Délos, que le poëte Callimaque compare si ingénieusement à une fleur jetée au sein de l'onde.

Quas dira Celæno,
Harpyiæque colunt aliæ, Phineïa postquam
Clausa domus, mensasque metu liquere priores.

Cet épisode des Harpies a été blâmé par plus d'un critique, comme présentant des objets hideux et dégoûtans. S'ils n'eussent été que hideux, les critiques auroient tort; et c'est ici le cas de rappeler les vers de Boileau :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux;
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Aimable n'est sûrement point le mot propre : un objet affreux, peint avec vérité, peut devenir intéressant, mais jamais aimable. A cela près, Boileau a raison. A l'égard de Virgile, le lecteur français peut blâmer dans la peinture ce qu'elle offre de dégoûtant : aucune langue n'est aussi dédaigneuse ni aussi délicate que la nôtre dans le choix de ses tableaux. Cicéron, dans une de ses *Philippiques*, a osé peindre Antoine vomissant, aux yeux du peuple romain, le vin et les viandes dont il s'étoit gorgé la veille. Quel orateur oseroit, dans notre barreau, hasarder une pareille peinture, qu'à peine tout le talent de Cicéron a pu rendre supportable à la bonne compagnie de Rome. Quoi qu'il en soit, ce morceau des Harpies est écrit avec une élégance et une énergie admirables. L'imagination, flattée par la beauté de l'harmonie et de l'expression, oublie ce qu'une partie de cette peinture a de

révoltant pour notre délicatesse française. Enfin, Virgile a su lier habilement cet épisode au sujet, par la prédiction que fait aux Troyens la plus terrible de ces Harpies, des malheurs qui doivent leur arriver. Convenons cependant que Virgile auroit dû jeter plus d'intérêt dans quelques parties de ce livre. Pourquoi, dans la description de la peste qui chasse les Troyens de la Crête, n'a-t-il pas mis en danger les jours d'Anchise, d'Énée ou du jeune Ascagne, si cher à son père, et sur qui repose la destinée et la grandeur future des Troyens? C'est avec une extrême timidité que je hasarde cette observation; mais il me semble que cet épisode eût produit un grand intérêt dans un tableau touchant de la tendresse paternelle.

Effugimus scopulos Ithacæ, Laërtia regna;
Et terram altricem sævi execramur Ulyxi.

C'est avec un goût infini, que, parmi tant de lieux moins intéressans parcourus par Énée, le poëte distingue ceux qui devoient frapper les Troyens par des souvenirs agréables ou douloureux. Et comment auroit-il oublié la patrie d'Ulysse, le plus cruel de leurs ennemis? Le vers qui le rappelle est d'une admirable énergie.

Actiaque Iliacis celebramus littora ludis;

Les amateurs de la langue latine remarquent que Vir-

gile, au lieu de dire *celebramus ludos iliacos in littore iliaco*, a dit *celebramus littora actia ludis iliacis*. Mais ce qui est bien plus digne de remarque, c'est l'adroite flatterie adressée à Auguste. C'est sous ce promontoire d'Actium, que la fameuse bataille de ce nom lui donna l'empire du monde; des jeux solemnels célébroient tous les ans cette grande journée, et Virgile, toujours soigneux de trouver dans la plus haute antiquité troyenne l'origine des jeux et des cérémonies civiles et religieuses de Rome, suppose que les Troyens transmirent ces jeux célèbres aux Romains, de manière qu'Auguste sembloit avoir moins créé que renouvelé cet usage antique, originaire de Troie ainsi que les Romains.

Æneas hæc de Danais victoribus arma.

Cette inscription est ingénieuse et nouvelle: on se fait ordinairement un trophée des armes enlevées à des ennemis vaincus; ici Énée attache aux portes du temple d'Apollon un bouclier conquis sur les Grecs triomphans.

Hic incredibilis rerum fama occupat aures, etc.

Cet épisode est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'imagination et à la sensibilité de Virgile. Il suppose qu'Andromaque, épouse involontaire de Pyrrhus, avoit

eu le bonheur, après la mort de ce héros, d'épouser le jeune Hélénus, fils de Praim, et devenu par la mort du fils d'Achille l'héritier de son empire et de sa femme. Dans cette nouvelle situation, elle étoit encore moins la femme d'Hélénus que la femme d'Hector : elle avoit élevé deux autels où venoient couler ses larmes. Le poëte ne dit pas, mais le lecteur devine aisément que de ces deux autels, l'un étoit consacré à son fils, et l'autre à son époux. C'est peu, elle avoit dans ce coin de l'Épire imité tous les objets de ses regrets, Ilion, le Simoïs, le Scamandre; et, par cette douce ressemblance, trompoit la douleur de ses pertes, et les rigueurs de son exil. C'est encore une idée qui, quoique naturelle et touchante, ne seroit point venue au bon Homère; elle est digne d'un élève de ce grand poëte, mais d'un élève écrivant dans le siècle d'Auguste : cela se sent mieux qu'on ne peut le prouver.

> Ut me conspexit venientem, et Troïa circùm
> Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
> Deriguit visu in medio; etc.

Ce premier moment de l'entrevue d'Andromaque et d'Énée est admirablement peint : quelle vérité ! quel naturel ! L'aspect imprévu d'Énée, le costume troyen la troublent, elle s'évanouit; revenue à elle, elle doute si elle

voit Enée lui-même ou son ombre, mais avec quel élan de sensibilité elle ajoute : « Si vous revenez d'un autre monde, *où est mon Hector ?* » Voilà le sublime du sentiment. C'est un petit nombre de ces traits, c'est cet épisode peut-être qui a fait l'*Andromaque* de Racine; car le génie reçoit facilement l'empreinte du génie, et la reproduit de même : c'est ainsi que la peinture des amours de Didon se retrouve dans Phèdre.

Heu! quis te casus dejectam conjuge tanto
Excipit?

L'homme de goût sentira, sans en être averti, la beauté et la hardiesse de cette expression *dejectam conjuge tanto*. Énée ne dit pas enlevée, arrachée à un si glorieux époux, mais *précipitée* d'un si noble époux, comme du faîte de la grandeur et de la gloire. On ne peut rendre dans notre langue, que par des équivalens, la beauté de cette expression.

Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est :

Il y a dans cette peinture d'Andromaque un sentiment exquis des convenances. Énée lui demande si elle appartient encore aux mânes d'Hector ou de Pyrrhus : Andromaque, honteuse de la fatalité qui l'a fait passer des bras d'Hector dans ceux de Pyrrhus, de là dans ceux d'Hé-

lénus, esclave comme elle de Pyrrhus, par deux hymens également involontaires, baisse pour réponse et les yeux et la voix; et, sans satisfaire directement à la question d'Énée, trop embarrassante pour une épouse deux fois infidèle, malgré soi, au plus chéri des époux, s'écrie: « Heureuse Polyxène, égorgée sur le tombeau d'Achille » à l'aspect des murs de ta patrie! » Voilà une réponse vraiment sublime; elle est digne à la fois et de son malheur et de sa vertu. Si on osoit, dans un sujet si sérieux et si touchant, se permettre l'application de vers plaisans, on se rappelleroit ceux-ci d'un auteur trop célèbre:

C'est donc en vain qu'on fait ce que l'on peut:
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Servitio inixæ

Ce peu de mots exprime le sujet d'une douleur profonde. C'est peu pour Andromaque d'avoir été esclave, et l'épouse d'un esclave, pour comble de malheur sa triste fécondité a donné le jour à un enfant esclave comme elle.

Quid puer Ascanius?

Rien de si naturel que les questions d'Andromaque. C'est une mère qui interroge un père; elle demande donc si Ascagne vit encore, s'il conserve quelque regret de la mort de sa mère, enfin s'il promet d'être un jour

digne fils d'Énée, digne neveu d'Hector. Ce dernier trait surtout est digne d'Andromaque : ce n'est plus la mère, c'est l'épouse qui parle, mais une épouse fière encore d'un époux qui n'est plus.

Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, etc.

J'ai déjà fait remarquer ce que cette fiction a d'intérêt, de nouveauté et de grâce. Cette heureuse imitation de Troie, ce simulacre du Xanthe, Énée reconnoissant avec surprise, embrassant avec transport l'image consolante des portes de sa ville qui n'est plus, et qui revit un instant pour lui par cette douce imposture : tout cela appartient entièrement à Virgile.

Et arentem Xanthi cognomine rivum,

Une chose remarquable, c'est que ce que dit Virgile de ce petit ruisseau qui représentoit le Xanthe, M. de la Condamine le dit et du Xanthe et du Simoïs : « En les » voyant, on s'apperçoit de l'illusion qu'ont fait au » monde les beaux vers d'Homère. »

Atque hæc deinde canit divino ex ore sacerdos:

Le discours d'Hélénus est long, peu intéressant, mais nécessaire ; il contient toutes les leçons qui devoient diriger Énée dans sa navigation, et dans sa conduite.

Longa procul longis via dividit invia terris.

Ce vers est d'un bel effet; l'heureuse répétition du même mot semble éterniser la route d'Énée, *via*, *invia* est d'une grande hardiesse; il ajoute à l'idée du long espace qu'il doit parcourir, celle d'une space *infréquenté* et presqu'impraticable. C'est ici qu'il faut remarquer la foiblesse de l'art de la navigation dans sa naissance, et combien nos trois voyages autour du monde ont rendu misérable cette promenade des Troyens sur la mer de l'Archipel et de l'Italie; c'est surtout dans les progrès de cet art que s'est montrée la perfectibilité humaine. Quel intervalle immense entre ses timides essais et ses derniers prodiges! Mais n'oublions pas seulement de remarquer que c'est seulement dans les sciences que se développe cette perfectibilité trop souvent funeste : l'homme moral est bien moins perfectible que l'homme intellectuel. La morale, après s'être développée dans de longs traités et de grands ouvrages, revient toujours se renfermer dans un petit nombre de préceptes, et particulièrement dans le culte d'un Dieu, et dans l'amour du prochain, qui, bien entendu, est encore l'amour de soi-même. Les sciences s'étendent du centre à la circonférence, la morale revient de la circonférence au centre, et roule sur un petit nombre de points à jamais invariables, à jamais

importans. Qu'on me pardonne cette note un peu étrangère au sujet; la vérité n'est jamais déplacée.

> Quæcumque in foliis descripsit carmina virgo,
> Digerit in numerum, atque antro seclusa reliquit:
> Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.

Cette prophétesse qui, dans la solitude de son antre, écrit ses oracles sur des feuilles, semble exprimer par une heureuse allégorie, les effets de l'inspiration produite par les méditations solitaires. Tant que la porte de l'antre reste fermée, les mots qui composent l'oracle restent immobiles à leur place et liés ensemble dans leur ordre naturel; mais, dès que la porte ouverte donne accès aux vents, les feuilles mobiles s'éparpillent, voltigent dans les profondeurs de l'antre, et la prêtresse ne peut les ressaisir. Ainsi, tant que la retraite inspire le poëte solitaire, les idées naissent unies et restent liées ensemble; mais, dès que la distraction et la dissipation arrivent, les idées fugitives se désordonnent et s'envolent. Si cette application n'est pas exacte comme allégorie, du moins est-elle juste et même ingénieuse comme comparaison.

Arma Neoptolemi.

Autant Homère est supérieur à Virgile, dans l'ensemble et la marche progressive de son poëme, autant son rival

l'emporte par le choix des détails, et les beautés multipliées de sa composition savante. On aime à voir Hélénus donner à Énée l'armure de Pyrrhus le destructeur de Troie. Quelles idées touchantes et terribles doivent lui rappeler ces armes, si fatales aux Troyens!

> Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
> Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem,
> Conjugis Hectoreæ.

C'est une chose éternellement étonnante que la facilité avec laquelle les grands poëtes se mettent à la place des personnages qu'ils font parler. Jamais la sensibilité maternelle n'eut un plus doux, un plus tendre épanchement que dans ce discours d'Andromaque; lui seul peut-être, par l'impression profonde qu'il a faite sur celui de tous les poëtes qui ressemble le plus à Virgile, nous a valu la belle tragédie d'*Andromaque :* quel intervalle immense entre cette pièce et *les Frères ennemis !* C'est que dans l'une il n'a été inspiré que par Stace, et dans l'autre par Virgile. Andromaque, toujours pleine d'Astyanax, ne fait point de présens aux autres Troyens, c'est à un enfant qu'elle les fait en mère; mais en même-temps avec quel noble orgueil elle s'écrie qu'elle fut épouse! Recevez, dit-elle, ces ouvrages travaillés des mains d'Andromaque. Et, cherchant à en rehausser la valeur, elle ne se dit pas la fille des rois, mais l'épouse d'Hector.

Cape dona extrema tuorum,

Cette idée est infiniment touchante : rien n'est plus cher aux ames tendres que les dernières marques d'amitié qu'on reçoit des personnes qu'on aime, lorsqu'on les quitte pour toujours; les derniers présens alors ressemblent aux derniers adieux.

O mihi sola mei super Astyanactis imago!

La beauté de ce vers si doux à l'oreille et à l'ame peut se sentir, mais non s'expliquer.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat;

Racine n'a pas manqué de s'emparer de ces beaux vers, qu'il a encore embellis; il fait dire à Andromaque :

Voilà ses yeux, ses traits, et déjà son audace.

On peut remarquer dans les vers du poëte français combien *son audace* est heureux. Pyrrhus dans la bouche duquel il met cette expression, mais qui ne fait que répéter ce qu'il a entendu dire par Andromaque, a dû être frappé du plaisir avec lequel cette mère remarque l'ardeur naissante du fils d'Hector, qui est souvent représenté dans la tragédie comme le vengeur futur de Troie. Par cette légère addition, Racine s'est approprié d'une manière adroite le passage de Virgile.

Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.

Voltaire a mis ce vers si naturel dans la bouche de Mérope :

Il me rappelle Egyste, Egyste est de son âge.

Mais il faut remarquer que le vers de Voltaire est plus simple, et celui de Virgile plus poétique et plus figuré : cela devoit être. L'un écrit une épopée, et l'autre une tragédie. Enfin ce qui ajoute beaucoup à l'intérêt de cette situation, c'est que c'est une mère privée de son fils, qui parle à un fils privé de sa mère.

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis :

Rien de plus attendrissant que ce discours et ces adieux ; Énée ne peut les entendre sans émotion. La comparaison qu'il fait du bonheur de ces deux époux jouissant d'un établissement solide, voyant tous les jours cette douce représentation de Troie, ouvrage de leurs mains, avec la fortune errante des Troyens fugitifs, poursuivant sur les flots cette Italie qui s'enfuit devant eux, est touchante par le contraste de cette double situation. Et combien sont intéressans encore les projets qu'il s'est formés de ne faire un jour de l'Épire, de l'Italie, et des deux colonies unies par les nœuds du sang et par ceux de l'amitié, qu'une même patrie et qu'une même nation ! Tout cela est beau, parce que tout cela est naturel, simple et touchant ; c'est

en outre une manière adroite de lier l'histoire des Romains à celle des Troyens dont les Romains s'enorgueillissoient d'avoir rempli les destinées.

Quùm procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam. Italiam primus conclamat Achates ;
Italiam læto socii clamore salutant.

Toute cette peinture est pleine de vérité. *Obscuros* exprime fort bien les collines cachées à demi sous un voile de vapeurs ; et la convexité des mers qui suivent la forme du globe, suffit pour faire comprendre comment l'Italie leur paroît basse dans le lointain. Les navigateurs savent comment les rivages et les côteaux semblent sortir des eaux, et s'élever sur l'horison, à mesure qu'on en approche. Le mot *Italiam* trois fois répété, donne à ce passage beaucoup de mouvement et de vivacité. Aussi ai-je pris soin de conserver cette répétition qui rend parfaitement les cris redoublés des matelots lorsque la terre est apperçue.

Objectæ salsâ spumant aspergine cautes :

J'ai remarqué dans ce livre peu de vers imitatifs ; celui-ci, par la répétition de la lettre *s*, rend parfaitement le sifflement des vagues qui battent les rochers. Du reste, tous les détails des manœuvres nécessaires à la navigation, sont partout parfaitement rendus ; et on ne peut rien ajouter ni à la vérité des images, ni à la propriété de

l'harmonie, toujours parfaitement adaptée à l'objet qu'il faut peindre. Ceux qui nient l'existence de cette harmonie, ou qui en laissent tous les honneurs au hasard de la composition, ne pourront pas, je crois, méconnoître l'intention du poëte dans le vers suivant, où il s'agit de peindre la longueur des antennes recouvertes de leurs larges voiles.

Cornua velatarum obvertimus antennarum;

La consonnance même, qui ailleurs seroit peut-être un défaut, est ici une beauté.

Sed horrificis juxtà tonat Ætna ruinis, etc.

Cette peinture de l'Etna est, sous tous les rapports, d'une grande beauté; on y retrouve encore des effets savans d'harmonie imitative, remarqués, avec beaucoup de goût, par Racine le fils (1). La répétition de la lettre *t* fait un bel effet dans ce vers, où il s'agit de peindre l'effet de l'Etna.

Attŏllitquĕ glŏbōs flāmmārūm,

Les longues multipliées font là un bel effet, et marquent bien l'élévation des globes de flammes vomis par le volcan.

Dans les mots *Urgeri mole hâc*, on croit entendre le

(1) Réflexions sur la poésie.

craquement des membres du géant écrasés sous le poids de la montagne.

Et, fessum quoties mutet latus, intremere omnem

Ce vers, arrêté au quatrième pied, exprime fort bien le mouvement brusque et la chûte pesante du corps d'Encélade, se retournant, et retombant sous le poids qui l'accable.

Noctem illam tecti silvis immania monstra
Perferimus;

Aucun poëte n'a peint, avec plus de vérité que Virgile, et les sentimens et les sensations qu'excitent dans le cœur humain les objets de la nature. Le bruit de l'Etna frappe d'autant plus vivement les Troyens, qu'ils n'en connoissent pas la cause. L'obscurité de la nuit ajoute à leur terreur. Ce sentiment est naturel; et tous les militaires conviennent que les combats nocturnes sont les plus effrayans; c'est ce que j'ai tâché d'exprimer dans les vers suivans, tirés du poëme de l'*Imagination :*

Quand du fer, de l'airain, le brillant appareil
Éclate, et resplendit aux rayons du soleil,
Le soldat avec joie affronte les tempêtes,
Les dangers sont des jeux, les combats sont des fêtes;
Mais, quand la nuit répand sa ténébreuse horreur,
Quand l'œil ne peut juger l'objet de sa terreur,
Alors tout s'exagère à notre ame tremblante:
Le danger moins connu cause plus d'épouvante.

Quum subitò è silvis, macie confecta suprema,
Ignoti nova forma viri, etc.

Cet épisode est d'un genre absolument neuf, et appartient tout entier à l'ame tendre de Virgile. Deux choses le rendent intéressant : d'abord c'est un bel et touchant exemple de la pitié que se doivent même les ennemis ; ensuite il ennoblit le caractère des Troyens, qui, victimes de la haine implacable des Grecs, respectent dans l'un d'eux les droits sacrés du malheur. Le tableau de sa vie misérable est tracé d'une manière à la fois vigoureuse et touchante, et prépare parfaitement l'accueil hospitalier des Troyens.

Immemores socii vasto Cyclopis in antro
Deseruere.

Cet épisode de Polyphème est emprunté d'Homère ; mais Virgile lui est fort supérieur par la force, l'énergie, la beauté des images, et même par l'harmonie, malgré les avantages connus de la langue grecque.

Vidi egomet, duo de numero quum corpora nostro,
Prensa manu magnâ, medio resupinus in antro, etc.

Jamais Virgile n'a tracé un tableau plus terrible. Cette description offre quelques images qui ont paru révolter la délicatesse française. Il est temps de lutter contre ces préjugés ; c'est à cette timidité des écrivains et des tra-

ducteurs qu'il faut attribuer toute celle de notre langue ; c'est à la beauté de l'harmonie, au choix des expressions, de réconcilier avec ces peintures notre délicatesse pusillanime. Avant que Racine eût écrit ces admirables vers,

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange,
D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

Qui auroit pu croire que notre langue fût susceptible de pareilles images ? Il faut, dans ces peintures, que ce qu'elles ont de dégoûtant soit couvert par ce qu'elles ont de terrible. Tout le monde a lu et on a traduit dans toutes les langues, le passage du *Dante*, où le malheureux Ugolin, représenté dans l'Enfer rongeant le crâne de son ennemi, essuie sa bouche avec la chevelure de ce crâne ensanglanté ; c'est la faute du traducteur, quand ces images révoltent au lieu d'effrayer. Venons maintenant à cet épisode de Polyphème : il prouve que le poëte a droit de peindre, non-seulement les objets naturels, mais encore ce qui est hors de la nature. Le monde ne suffit pas plus aux grands poëtes, qu'aux conquérans ; on peut dire d'eux, comme d'Alexandre :

Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Il me faut du nouveau, n'eu fût-il plus au monde,

dit Lafontaine. L'extraordinaire appartient encore plus

que le vrai à la poésie épique ; et, quand elle a peint ce qui est grand, elle a encore à peindre ce qui est gigantesque. Les récits des géans sont un des premiers charmes de l'Arioste ; enfin, tous les hommes sont enfans pour les fables, ce qui fait dire à Lafontaine :

Si *Peau-d'Ane* m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

Jacuitque per antrum
Immensus,

On sent avec quel goût le mot *immensus* est rejeté, et combien il alonge la taille immense du géant.

Heu! genitorem, omnis curæ casûsque levamen,
Amitto Anchisen :

Un poëte sans goût se seroit étendu très au long sur cette mort du père d'Énée ; Virgile, en peu de vers, rend compte de cet évènement, et il peint la douleur d'Énée avec la plus touchante sensibilité. En tout, ce livre, l'un des moins cités de l'*Énéide*, est un des plus estimables : on ne pouvoit donner plus d'intéret à un voyage sur les mers de Grèce et d'Italie. L'aventure touchante de Polydore ; l'entrevue encore plus touchante d'Andromaque et d'Énée ; les regrets du veuvage et de la maternité, les malheurs de l'exil ; et, dans l'histoire d'Achéménide, cette belle recommandation de la pitié et de l'humanité,

même entre ennemis; les regrets touchans d'Énée à la mort de son père; une foule de descriptions variées; celle d'une peste, d'un volcan, d'une tempête, des lieux les plus fameux de la Grèce et de l'Italie; l'exactitude du géographe; l'imagination brillante du poëte; en un mot, la réunion de tout ce que l'histoire, la fable, la nature morale et physique offrent de plus touchant, de plus intéressant et de plus pittoresque : voilà ce que personne n'a dit de ce troisième livre, supérieur peut-être à d'autres, dont les beautés, plus sensibles, sont plus à la portée des lecteurs ordinaires. Ainsi, dans un cabinet de tableaux, tandis que la foule se presse devant une composition, dont le sujet est plus intéressant, ou le coup-d'œil plus brillant, le connoisseur reste les yeux fixés sur un chef-d'œuvre, qui, moins intéressant au premier coup-d'œil, rappelle et entretient l'attention par la beauté du dessin, la vérité du coloris, la perfection des détails.

ÆNEIS.

LIBER QUARTUS.

At regina gravi jam dudum saucia curâ,
Vulnus alit venis, et cæco carpitur igni.
Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos: hærent infixi pectore vultus,
Verbaque; nec placidam membris dat cura quietem.
Postera Phœbeâ lustrabat lampade terras,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram;
Quum sic unanimam alloquitur malè sana sororem:

Anna soror, quæ me suspensam insommia terrent!
Quis novus hic nostris successit sedibus hospes!

L'ÉNÉIDE.

LIVRE QUATRIÈME.

La reine cependant, atteinte au fond du cœur,
Nourrit d'un feu secret la dévorante ardeur.
Les vertus du héros, l'éclat de sa naissance,
Les combats, les écueils qu'affronta sa vaillance,
La beauté de ses traits, ses exploits glorieux,
Sont gravés dans son ame, et présens à ses yeux.
La voix d'Énée encor résonne à son oreille,
Et sa nuit inquiète est une longue veille.
L'ombre à peine éclaircit son humide noirceur;
Agitée, éperdue, elle aborde sa sœur,
Sa sœur de ses secrets tendre dépositaire;
Et, de ses feux naissans dévoilant le mystère :
« O toi! qui de mon ame es la chère moitié,
» Ma sœur, lis avec moi dans mon cœur effrayé :

Quem sese ore ferens! quàm forti pectore, et armis!
Credo equidem, nec vana fides, genus esse deorum.
Degeneres animos timor arguit. Heu! quibus ille
Jactatus fatis! quæ bella exhausta canebat!
Si mihi non animo fixum immotumque sederet
Ne cui me vinclo vellem sociare jugali,
Postquàm primus amor deceptam morte fefellit;
Si non pertæsum thalami tædæque fuisset;
Huic uni forsan potui succumbere culpæ.
Anna, fatebor enim, miseri post fata Sychæi
Conjugis; et sparsos fraternâ cæde Penates,
Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
Impulit. Agnosco veteris vestigia flammæ.
Sed mihi vel tellus optem priùs ima dehiscat,
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, Pudor, quàm te violo, aut tua jura resolvo.
Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores

» D'où vient que le sommeil fuit mon ame inquiète?
» Dans quel tourment nouveau, dans quel trouble me jette
» Cet illustre étranger reçu dans mon palais?
» Si j'en crois sa fierté, si j'en crois ses hauts faits,
» Sans doute il est issu d'une race divine :
» Un cœur noble se sent de sa noble origine.
» Quelle intrépidité! quels revers, quels combats
» Ont éprouvé son cœur, ont signalé son bras!
» Que d'éclat dans ses traits, de charme en son langage!
» Qu'au récit des périls que brava son courage
» Mon ame en l'écoutant se sentoit alarmer!
» Ah! si mon cœur flétri pouvoit encore aimer!
» Si ce cœur trop puni d'avoir été sensible
» Ne s'étoit commandé de rester inflexible;
» Si, depuis que la mort trahit mes premiers feux,
» Je pouvois consentir à former d'autres nœuds,
» Chère sœur, c'eût été mon unique foiblesse.
» Oui, depuis qu'un époux si cher à ma tendresse
» Par mon barbare frère a vu percer son flanc,
» Et nos dieux paternels arrosés de son sang,
» Cet étranger lui seul dans mon ame constante
» Ébranla, j'en conviens, ma vertu chancelante;

Abstulit: ille habeat secum, servetque sepulcro.
Sic effata, sinum lacrymis implevit obortis.

Anna refert: O luce magis dilecta sorori,
Solane perpetuâ mærens carpêre juventâ?
Nec dulces natos, Veneris nec præmia noris?
Id cinerem aut Manes credis curare sepultos?
Esto: ægram nulli quondam flexere mariti;
Non Libyæ, non antè Tyro; despectus Iarbas,
Ductoresque alii quos Africa terra triumphis

» Lui seul, apprivoisant ma farouche pudeur,
» M'a fait ressouvenir de ma première ardeur.
» Du feu dont je brûlois je reconnois la trace.
» Mais des dieux qui du crime épouvantent l'audace,
» Que le foudre vengeur sur moi tombe en éclats;
» Que la terre à l'instant s'entr'ouvre sous mes pas;
» Que l'enfer m'engloutisse en ses royaumes sombres,
» Ces royaumes affreux pâle séjour des ombres,
» Si jamais, ô pudeur! je viole ta loi!
» Celui qui le premier reçut jadis ma foi,
» Dans la tombe emporta le seul bien que j'adore:
» Dans la tombe avec lui mon cœur habite encore.»
Elle dit: et des pleurs ont inondé ses yeux.
« O vous, que j'aime plus que la clarté des cieux!
» Voulez-vous, dit sa sœur, toujours triste et sauvage,
» Vous imposer l'ennui d'un éternel veuvage?
» Et, près d'un vain tombeau consumant vos beaux jours,
» Fuir le doux nom de mère, et languir sans amours?
» Pourquoi ces longs regrets, ces douleurs éternelles?
» Les morts s'informent-ils si nous sommes fidèles?
» Que mille adorateurs dans Sidon autrefois,
» Aient brigué vainement l'honneur de votre choix;

Dives alit: placitone etiam pugnabis amori?
Nec venit in mentem quorum consederis arvis?
Hinc Gætulæ urbes, genus insuperabile bello,
Et Numidæ infreni cingunt, et inhospita Syrtis:
Hinc deserta siti regio, latèque furentes
Barcæi. Quid bella Tyro surgentia dicam,
Germanique minas?
Dis equidem auspicibus reor, et Junone secundâ,
Huc cursum Iliacas vento tenuisse carinas.
Quam tu urbem, soror, hanc cernes, quæ surgere regna
Conjugio tali! Teucrûm comitantibus armis,
Punicâ se quantis attollet gloria rebus!
Tu modo posce deos veniam; sacrisque litatis,
Indulge hospitio, causasque innecte morandi;
Dum pelago desævit hiems, et aquosus Orion,
Quassatæque rates, dum non tractabile cœlum.

» Qu'Iarbe, redouté sur ce brûlant rivage,
» Vous ait lassée en vain de son superbe hommage;
» Qu'enfin, dans ces climats féconds en grands exploits,
» Tant de fameux guerriers, et tant d'illustres rois,
» Descendus pour Didon de leur char de victoire,
» En vain aient à vos pieds mis leur sceptre et leur gloire:
» Nul n'a pu dans votre ame effacer votre époux.
» Mais pourquoi vous armer contre un penchant plus doux?
» De vos États au moins que l'intérêt vous touche.
» Ici le Maure altier, le Barcéen farouche,
» Contre vos murs naissans frémit de toutes parts;
» Là des sables déserts entourent vos remparts;
» Partout il faut lutter, sur ces affreux rivages,
» Contre un climat barbare et des peuples sauvages.
» Et ne craignez-vous point votre frère en courroux?
» Quels orages dans Tyr s'élèvent contre vous!
» Il n'en faut point douter: ces fiers enfans de Troie,
» C'est Junon, c'est le ciel, ma sœur, qui les envoie.
» Dieux! combien cet hymen vous promet de grandeur!
» Qu'Ilion de Carthage accroîtra la splendeur!
» Voyez vos murs peuplés, vos villes florissantes;
» Et la mer se courbant sous vos flottes puissantes.

His dictis incensum animum inflammavit amore,
Spemque dedit dubiæ menti, solvitque pudorem.
Principio delubra adeunt, pacemque per aras
Exquirunt: mactant lectas de more bidentes
Legiferæ Cereri, Phœboque, patrique Lyæo;
Junoni ante omnes, cui vincla jugalia curæ.
Ipsa, tenens dextrâ pateram, pulcherrima Dido,
Candentis vaccæ media inter cornua fundit:
Aut ante ora deûm pingues spatiatur ad aras,
Instauratque diem donis, pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.
Heu! vatum ignaræ mentes! quid vota furentem,
Quid delubra juvant? est mollis flamma medullas

» Vous, seulement des dieux implorez la bonté ;
» Par les soins caressans de l'hospitalité,
» Du Troyen dans ces lieux prolongez la présence ;
» Que l'amour naisse en lui de la reconnoissance.
» Prétextez ses périls, les rigueurs de l'hiver,
» Ses nefs à réparer, l'inclémence de l'air,
» Les torrens d'Orion suspendus sur nos têtes,
» Les menaces de l'onde, et l'horreur des tempêtes. »
Ce discours rend l'espoir à sa timide ardeur,
Assoupit le remords, fait taire la pudeur,
Et l'amour plus brûlant se rallume en son ame.
Pour obtenir des dieux le succès de sa flamme,
On invoque Bacchus, on invoque Apollon,
Surtout le dieu d'hymen protégé par Junon.
Didon, leur présentant le vin du sacrifice,
En arrose le front d'une blanche génisse ;
D'un pas majestueux fait le tour des autels,
Les charge tous les jours de présens solennels ;
Tous les jours, au milieu des victimes mourantes,
Consulte avidement leurs fibres palpitantes.
Malheureuse ! où l'égare une pieuse erreur ?
La réponse des dieux est au fond de son cœur,
Leur nom est dans sa bouche, Énée est dans son ame ;
Tout entière livrée à l'amour qui l'enflamme,

Interea, et tacitum vivit sub pectore vulnus.
Uritur infelix Dido, totâque vagatur
Urbe furens : qualis conjectâ cerva sagittâ,
Quam procul incautam nemora inter Cresia fixit
Pastor agens telis, liquitque volatile ferrum
Nescius; illa fugâ silvas saltusque peragrat
Dictæos : hæret lateri letalis arundo.
Nunc media Æenean secum per mœnia ducit,
Sidoniasque ostentat opes, urbemque paratam :
Incipit effari, mediâque in voce resistit.
Nunc eadem, labente die, convivia quærit,
Iliacosque iterum demens audire labores
Exposcit, pendetque iterum narrantis ab ore.
Pòst, ubi digressi, lumenque obscura vicissim
Luna premit, suadentque cadentia sidera somnos,
Sola domo mæret vacuâ, stratisque relictis
Incubat : illum absens absentem auditque videtque;
Aut gremio Ascanium, genitoris imagine capta,

Que servent contre lui les prières, l'encens;
De ses douces fureurs elle enivre ses sens,
Aime en les combattant ses amoureuses peines:
L'amour vit dans son cœur et brûle dans ses veines;
L'œil égaré, l'air sombre, et les sens agités,
Elle porte au hasard ses pas précipités:
Ainsi, lorsqu'un chasseur a, de son trait rapide,
Atteint, sans le savoir, une biche timide,
En vain elle parcourt et les bois et les champs,
Le fer mortel la suit, et s'attache à ses flancs.
Le jour Didon conduit son amant dans Carthage,
Lui montre la grandeur de son naissant ouvrage,
Ces murs déjà bâtis, cet asile tout prêt,
Veut lui parler, rougit, s'interrompt et se tait;
Le soir, entretenant le feu qui la dévore,
A de nouveaux festins elle l'entraîne encore,
Veut encor l'écouter, lui fait dire cent fois
Et les mêmes malheurs et les mêmes exploits,
Le suit dans Troie en cendre, et son ame éperdue
Aux lèvres du héros demeure suspendue.
Enfin, lorsque la nuit l'arrache à ce héros,
Lorsque l'ombre paisible invite au doux repos,

Detinet, infandum si fallere possit amorem.
Non cœptæ assurgunt turres; non arma juventus
Exercet; portusve, aut propugnacula bello
Tuta parant: pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes, æquataque machina cœlo.

Quam simul ac tali persensit peste teneri
Cara Jovis conjux, nec famam obstare furori;
Talibus aggreditur Venerem Saturnia dictis:
Egregiam verò laudem et spolia ampla refertis
Tuque puerque tuus, magnum et memorabile nomen,
Una dolo divûm si femina victa duorum est!
Nec me adeo fallit veritam te mœnia nostra,
Suspectas habuisse domos Carthaginis altæ.

A son palais désert redemandant Énée,
Seule, dans le silence, elle erre abandonnée;
Au lieu qu'il occupoit revient souvent s'asseoir,
Absent croit lui parler, absente croit le voir;
Tantôt prenant Ascagne, et fixant son visage,
Du père dans le fils elle embrasse l'image :
D'un amour qui se trompe inutiles efforts!
Cependant tout languit dans ses murs, dans ses ports;
Ses guerriers amollis laissent dormir leurs lances;
L'amour a suspendu tous ces travaux immenses,
Ces temples, ces palais, ces forts audacieux,
Et ces superbes tours qui s'approchoient des cieux.
Dès que Junon la voit se livrer à sa flamme,
Et l'amour sur l'honneur l'emporter dans son ame,
Elle aborde Vénus, et lui parle en ces mots :
« Eh bien! vous l'emportez, déesse de Paphos!
» Pour vous, pour votre fils, quelle gloire éclatante!
» Et quel noble succès a comblé votre attente!
» Pour subjuguer Didon, contr'elle sont unis
» La ruse et le pouvoir, et la mère et le fils.
» Applaudissez-vous bien de cette heureuse trame :
» Deux puissances du ciel triomphent d'une femme!

Sed quis erit modus? aut quò nunc certamina tanta?
Quin potiùs pacem æternam pactosque hymenæos
Exercemus? habes totâ quod mente petisti:
Ardet amans Dido, traxitque per ossa furorem.
Communem hunc ergo populum paribusque regamus
Auspiciis: liceat Phrygio servire marito,
Dotalesque tuæ Tyrios permittere dextræ.

Olli (sensit enim simulatâ mente locutam,
Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras)
Sic contrà est ingressa Venus: Quis talia demens
Abnuat, aut tecum malit contendere bello?

» Je connois vos soupçons : Carthage et ses remparts
» De leur gloire naissante offusquent vos regards.
» Mais pourquoi prolonger ces discordes cruelles?
» Ah! plutôt terminons nos haines mutuelles ;
» Oublions nos débats ; qu'au gré de vos souhaits
» Les liens de l'amour soient les nœuds de la paix.
» Vous voyez, tout est prêt pour ce grand hyménée ;
» Didon de tous vos feux brûle pour votre Énée :
» Vos vœux sont accomplis. Par le nœud des sermens,
» Par le nœud de l'hymen unissons ces amans ;
» Que leurs peuples amis, sous nos communs auspices,
» Deviennent nos sujets, et nous leurs protectrices ;
» Que, dans l'heureux oubli de nos dépits jaloux,
» Leur pacifique encens se partage entre nous.
» Permettez qu'un hymen, où Didon même aspire,
» Fasse d'un Phrygien le maître de l'empire ;
« Que le Troyen s'unisse aux enfans de Sidon :
» Je les donne pour dot à l'époux de Didon. »
Ainsi Junon vouloit sur la rive africaine
Arrêter les destins de la grandeur romaine.
Vénus s'en apperçoit : « A vos vœux je souscris,
» Dit-elle ; mais un doute agite mes esprits :

Si modo, quod memoras, factum fortuna sequatur.
Sed fatis incerta feror si Jupiter unam
Esse velit Tyriis urbem Trojâque profectis,
Miscerive probet populos, aut fœdera jungi.
Tu conjux : tibi fas animum tentare precando.
Perge; sequar. Tum sic excepit regia Juno :
Mecum erit iste labor : nunc quâ ratione quod instat
Confieri possit, paucis, adverte, docebo.
Venatum Æneas unâque miserrima Dido
In nemus ire parant, ubi primos crastinus ortus
Extulerit Titan, radiisque retexerit orbem.
His ego nigrantem commixtâ grandine nimbum,
Dum trepidant alæ, saltusque indagine cingunt,
Desuper infundam, et tonitru cœlum omne ciebo.
Diffugient comites, et nocte tegentur opacâ;
Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
Devenient. Adero; et, tua si mihi certa voluntas,
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo.

» Jupiter consent-il qu'oubliant l'Italie,
» Le Troyen dans Carthage au Tyrien s'allie?
» C'est à vous de gagner le cœur de votre époux;
» S'il y consent, Vénus est d'accord avec vous.
» — A mon but, dit Junon, je saurai le conduire;
» Mais il est un projet dont je dois vous instruire.
» Demain, dès que l'Aurore allumera le jour,
» Nos amans vont chasser dans les bois d'alentour.
» Là, tandis qu'à la hâte on déploîra les toiles,
» Dans les cieux, à ma voix, la nuit tendra ses voiles;
» De noirs torrens de pluie, épanchés dans les airs,
» Et le bruit du tonnerre, et le feu des éclairs,
» D'Énée et de Didon disperseront la suite.
» Vers un antre voisin tous deux prendront la fuite.
» J'y conduirai l'Hymen; et, si tels sont vos vœux,
» J'y joindrai ces amans par les plus tendres nœuds.
» — A la reine des dieux est-il rien qu'on refuse?
» Lui répondit Vénus, souriant de la ruse. »

Hic Hymenæus erit. Non adversata petenti
Annuit, atque dolis risit Cytherea repertis.

Oceanum interea surgens Aurora relinquit.
It portis jubare exorto delecta juventus:
Retia rara, plagæ, lato venabula ferro,
Massylique ruunt equites, et odora canum vis.
Reginam thalamo cunctantem ad limina primi
Pœnorum exspectant: ostroque insignis et auro
Stat sonipes, ac frena ferox spumantia mandit.
Tandem progreditur, magnâ stipante catervâ,
Sidoniam picto chlamydem circumdata limbo;
Cui pharetra ex auro, crines nodantur in aurum,
Aurea purpuream subnectit fibula vestem.
Nec non et Phrygii comites, et lætus Iulus,
Incedunt. Ipse ante alios pulcherrimus omnes
Infert se socium Æneas, atque agmina jungit.

L'Aurore enfin se lève et sort du sein des flots.
Aussitôt arrachée aux douceurs du repos,
Des jeunes Tyriens une brillante élite,
En foule des palais sort et se précipite.
Les gardes, les chasseurs, tout est prêt; le soleil
Des toiles, des filets éclaire l'appareil,
De pieux au large fer les sillons se hérissent,
Des noirs Massiliens les fiers coursiers bondissent,
Et des chiens attroupés l'instinct intelligent
Déjà d'un nez avide interroge le vent.
La reine cependant ne paroît pas encore;
Tous les grands à sa porte ont devancé l'aurore;
Et la fleur de l'État, son cortège royal,
Avec impatience attendent le signal.
Le coursier de Didon, partageant leur attente,
Superbe, enorgueilli d'une housse éclatante,

Qualis, ubi hibernam Lyciam Xanthique fluenta
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo,
Instauratque choros : mixtique altaria circum
Cretesque Dryopesque fremunt, pictique Agathyrsi :
Ipse jugis Cynthi graditur, mollique fluentem
Fronde premit crinem fingens, atque implicat auro ;
Tela sonant humeris. Haud illo segnior ibat
Æneas : tantum egregio decus enitet ore.

De pourpre tout couvert, tout éblouissant d'or,
Et, sous son noble poids, prêt à prendre l'essor,
Contient, fier et soumis, l'ardeur qui le consume,
Et mord en frémissant son frein blanchi d'écume.
La reine enfin paroît; d'un air majestueux
Elle fend de sa cour les flots respectueux.
Pour elle, se courbant en agrafe brillante,
L'or rassemble les plis de sa pourpre flottante,
L'or couvre son carquois, l'or en flexibles nœuds
Sur son front avec grâce assemble ses cheveux;
Et l'aiguille savante, imitant la peinture,
De sa mante royale embellit la bordure.
Ascagne, cependant, qu'enchante ce beau jour,
Et les seigneurs Troyens viennent grossir sa cour:
Seul plus brillant qu'eux tous, leur roi marche à leur tête,
Et seul semble l'objet et le dieu de la fête.
Tel, quand des Lyciens quittant le long hiver,
Et le Xanthe lui-même à son amour si cher,
Apollon vient revoir son île maternelle,
Lorsque, renouvelant sa fête solemnelle,
Maures, Scythes, Crétois célèbrent l'Immortel,
Et sautent en cadence autour de son autel;

Postquam altos ventum in montes atque invia lustra,
Ecce feræ, saxi dejectæ vertice, capræ
Decurrêre jugis: aliâ de parte patentes
Transmittunt cursu campos atque agmina cervi
Pulverulenta fugâ glomerant, montesque relinquunt.
At puer Ascanius mediis in vallibus acri
Gaudet equo; jamque hos cursu, jam præterit illos;
Spumamtemque dari pecora inter inertia votis

Lui, dans tout l'appareil de sa dignité sainte,
D'un pas tranquille et fier, sur les hauteurs du Cynthe,
Au milieu des parfums, et des chants et des vœux,
Il marche : au gré des vents flottent ses longs cheveux,
Ou le laurier divin, serpentant avec grâce,
De son feuillage vert mollement les embrasse,
Ou l'or d'un nœud brillant en captive les flots;
Il vient, un arc en main, un carquois sur le dos;
Sur l'épaule du dieu ses flèches retentissent,
Et tous les cœurs émus d'un saint respect frémissent :
Tel paroît le héros, tel cet enfant des dieux
A charmé tous les cœurs, a fixé tous les yeux.
Mais déjà l'on s'éloigne, on brave avec audace
Et des monts escarpés, et des routes sans trace.
Des taillis ténébreux, des antres enfoncés,
Les peureux habitans en foule sont chassés;
Surprises dans la nuit de leurs profonds ombrages,
Du chevreuil, du chamois les compagnes sauvages
Hâtent de roc en roc leurs sauts impétueux;
Le daim cherche des bois les sentiers tortueux;
Et des cerfs élancés du sommet des montagnes,
Les bataillons poudreux franchissent les campagnes.

Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

Interea magno misceri murmure cœlum
Incipit : insequitur commixtâ grandine nimbus.
Et Tyrii comites passim, et Trojana juventus,
Dardanidusque nepos Veneris, diversa per agros
Tecta metu petière : ruunt de montibus amnes.
Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
Deveniunt : prima et Tellus et pronuba Juno
Dant signum ; fulsere ignes, et conscius æther
Connubii ; summoque ululârunt vertice nymphæ.
Ille dies primus leti primusque malorum
Causa fuit : neque enim specie famâve movetur,
Nec jam furtivum Dido meditatur amorem :
Conjugium vocat ; hoc prætexit nomine culpam.

Ascagne, aiguillonnant un coursier plein de cœur,
Court, vole, et, dédaignant des combats sans honneur,
Voudroit qu'un fier lion, un sanglier sauvage
Vînt d'un plus beau triomphe honorer son courage.
Tout à coup le ciel gronde, et le feu des éclairs,
Et la grêle et la pluie ont sifflé dans les airs;
Et du sommet des monts les ondes élancées
Poursuivent des chasseurs les troupes dispersées.
On court, on se dérobe à ces bruyans éclats;
Didon fuit dans un antre, Énée y suit ses pas.
L'Amour à l'Hyménée en a montré la route.
A peine ils sont entrés sous cette obscure voûte,
Deux grandes déités, de cet hymen fatal
A la nature entière ont donné le signal.
Complices de Junon, les vastes cieux tonnèrent,
Cybèle y répondit, les montagnes tremblèrent;
Les nymphes de longs cris remplirent les côteaux;
La nuit servit de voile, et l'éclair de flambeaux.
O malheureuse reine! amante infortunée!...
Combien tu paîras cher ce funeste hyménée!
C'en est fait de ta gloire, et ce fatal bonheur
Te coûte le repos, et la vie, et l'honneur!...

Extemplo Libyæ magnas it Fama per urbes;
Fama, malum quâ non aliud velocius ullum;
Mobilitate viget, viresque acquirit eundo;
Parva metu primò, mox sese attollit in auras;
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.
Illam Terra parens, irâ irritata deorum,
Extremam, ut perhibent, Cœo Enceladoque sororem
Progenuit, pedibus celerem et pernicibus alis:
Monstrum horrendum, ingens; cui, quot sunt corpore plumæ
Tot vigiles oculi subter, mirabile dictu,
Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit aures.
Nocte volat cœli medio terræque, per umbram
Stridens, nec dulci declinat lumina somno.

Didon ne cache plus les secrets de son ame ;
Son cœur en liberté laisse éclater sa flamme,
Et, pour couvrir l'erreur de ce malheureux jour,
Voile du nom d'hymen les larcins de l'amour.
Ainsi, ces deux amans au sein de la mollesse
Goûtoient nonchalamment leur amoureuse ivresse.
Déjà la Renommée, en traversant les airs,
En a semé le bruit chez cent peuples divers.
Foible dans sa naissance, et timide à sa source,
Ce monstre s'enhardit, et s'accroît dans sa course.
La terre l'enfanta pour se venger des cieux ;
Elle aime à publier les foiblesses des dieux.
Digne sœur des géans qu'écrasa leur tonnerre,
Son front est dans l'Olympe, et ses pieds sur la terre ;
Rien ne peut égaler son bruit tumultueux,
Rien ne peut devancer son vol impétueux :
Pour voir, pour écouter, pour semer les merveilles,
Ce monstre ouvre à la fois d'innombrables oreilles,
Par d'innombrables yeux surveille l'univers,
Et par autant de voix fait retentir les airs.
La nuit, d'un vol bruyant fendant l'espace sombre,
Il observe le crime enseveli dans l'ombre :

Dicitur ante aras, media inter numina divûm,
Multa Jovem manibus supplex orasse supinis:
Jupiter omnipotens, cui nunc Maurusia pictis
Gens epulata toris Lenæum libat honorem,
Adspicis hæc? an te, genitor, quum fulmina torques,
Nequidquam horremus? cæcique in nubibus ignes
Terrificant animos, et inania murmura miscent?
Femina, quæ, nostris errans in finibus, urbem
Exiguam pretio posuit, cui littus arandum,
Cuique loci leges dedimus, connubia nostra
Reppulit, ac dominum Æneân in regna recepit.
Et nunc ille Paris, cum semiviro comitatu,
Mœoniâ mentum mitrâ crinemque madentem
Subnixus, rapto potitur: nos munera templis
Quippe tuis ferimus, famamque fovemus inanem.
Talibus orantem dictis, arasque tenentem,
Audiit omnipotens, oculosque ad mœnia torsit.
Regia, et oblitos famæ melioris amantes.

« Dieu du Maure ! ô mon père ! ô souverain du monde !
» Sans doute, c'est en vain que ton tonnerre gronde ;
» Et, perdus dans les airs, tes foudres impuissans
» D'un frivole murmure épouvantent nos sens.
» Une femme exilée erre ici sans asile ;
» Par pitié je lui cède un rivage stérile ;
» Et c'est elle aujourd'hui qui dédaigne mes feux !
» Énée est mon rival, et mon rival heureux !
» Et tandis que, fidèle aux lois de ma naissance,
» Aux pieds de tes autels chaque jour je t'encense,
» D'un peuple efféminé ce chef voluptueux,
» Qui des parfums d'Asie embaume ses cheveux,
» Jouit de sa conquête, et comble ses outrages !
» Dieu puissant ! est-ce là le prix de mes hommages ? »
Ainsi parloit Iarbe, appuyé sur l'autel.
Jupiter l'entendit ; et son œil immortel
Se tournant vers les lieux où, pleins de leur tendresse,
Ces amans languissoient dans une molle ivresse :
« C'est trop perdre, dit-il, de précieux momens :
» Va, cours, vole, mon fils, sur les ailes des vents ;
» Va du héros Troyen réveiller le courage.
» Quelle indigne langueur le retient dans Carthage !

Tum sic Mercurium alloquitur, ac talia mandat:
Vade age, nate, voca Zephyros, et labere pennis:
Dardaniumque ducem, Tyriâ Carthagine qui nunc
Exspectat, fatisque datas non respicit urbes,
Alloquere, et celeres defer mea dicta per auras.
Non illum nobis genetrix pulcherrima talem
Promisit, Graiûmque ideo bis vindicat armis;
Sed fore qui gravidam imperiis belloque frementem
Italiam regeret, genus alto a sanguine Teucri
Proderet, ac totum sub leges mitteret orbem.
Si nulla accendit tantarum gloria rerum,
Nec super ipse suâ molitur laude laborem;
Ascanione pater Romanas invidet arces?
Quid struit? aut quâ spe inimicâ in gente moratur?
Nec prolem Ausoniam et Lavinia respicit arva?
Naviget; hæc summa est: hic nostri nuntius esto.
Dixerat. Ille patris magni parere parabat
Imperio: et primùm pedibus talaria nectit

» Deux fois du fer des Grecs par Vénus préservé,
» Est-ce là le destin qui lui fut réservé ?
» Est-ce là ce héros dont les mains redoutables
» Devoient assujétir cent peuples indomptables ?
» Et qui, digne d'un sang si fertile en grands rois,
» A l'univers entier devoit donner des lois ?
» Si, de ses hauts destins étouffant la mémoire,
» L'Amour lui fait trahir l'intérêt de sa gloire,
» Pourquoi priver son fils de l'honneur immortel
» De fonder près du Tibre un empire éternel ?
» Chez un peuple ennemi qu'attend-il ? qui l'arrête ?
» Pourquoi du Latium négliger la conquête ?
» Qu'il parte ; je le veux, je l'ordonne. » A sa voix,
Mercure obéissant vole accomplir ses lois.
Il attache d'abord ses brodequins dociles,
Qui, soutenant son vol sur leurs ailes agiles,
Au-dessus des vallons, des montagnes, des mers,
Plus vîte que les vents lui font fendre les airs.
Ensuite il prend en main sa baguette puissante
Qui maîtrise à son gré la Parque obéissante,
Rouvre, quand il lui plaît, les portes du tombeau,
Imprime de la mort le redoutable sceau,

Aurea, quæ sublimem alis, sive æquora supra,
Seu terram, rapido pariter cum flamine portant.
Tum virgam capit: hâc animas ille evocat Orco
Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit;
Dat somnos, adimitque, et lumina morte resignat;
Illâ fretus agit ventos, et turbida tranat
Nubila. Jamque volans apicem et latera ardua cernit
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit;
Atlantis, cinctum assiduè cui nubibus atris
Piniferum caput et vento pulsatur et imbri:
Nix humeros infusa tegit; tum flumina mento
Præcipitant senis, et glacie riget horrida barba.

Hîc primum paribus nitens Cyllenius alis
Constitit: hinc toto præceps se corpore ad undas
Misit; avi similis, quæ circum littora, circum
Piscosos scopulos, humilis volat æquora juxta.
Haud aliter, terras inter cœlumque, legebat

Ote ou rend le sommeil, fend les sombres nuages,
Et fraie au Dieu sa route à travers les orages.
Il part, vole ; et déjà se découvre à ses yeux
L'Atlas, l'énorme Atlas, antique appui des cieux.
Sous d'éternels frimats ses épaules blanchissent ;
De bleuâtres glaçons ses cheveux se hérissent ;
Son front couvert de pins, de nuages chargé,
Par l'orage et les vents est sans cesse assiégé ;
Et cent torrens, vomis de sa bouche profonde,
Font retentir ses flancs du fracas de leur onde.

Sur les sommets glacés du mont majestueux,
Mercure suspendant son vol impétueux,
Sur son aile immobile un instant se balance,
Puis vers le bord des mers rapidement s'élance.
Là, tel qu'au bord des eaux, près des rocs poissonneux,
Glisse l'agile oiseau sur des bancs sablonneux :

Littus arenosum Libyæ, ventosque secabat,
Materno veniens ab avo Cyllenia proles.
Ut primùm alatis tetigit magalia plantis,
Æneam fundantem arces ac tecta novantem
Conspicit; atque illi stellatus jaspide fulvâ
Ensis erat, Tyrioque ardebat murice læna
Demissa ex humeris; dives quæ munera Dido
Fecerat, et tenui telas discreverat auro.
Continuo invadit: Tu nunc Carthaginis altæ
Fundamenta locas, pulchramque uxorius urbem
Exstruis? heu! regni rerumque oblite tuarum!
Ipse deûm tibi me claro demittit olympo
Regnator, cœlum et terras qui numine torquet;
Ipse hæc ferre jubet celeres mandata per auras:
Quid struis? aut quâ spe Libycis teris otia terris?
Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
Nec super ipse tua moliris laude laborem;
Ascanium surgentem et spes heredis Iuli

Tel, en quittant l'Atlas, noble auteur de sa mère,
Le Dieu baisse son vol, et d'une aile légère
Glissant entre la terre et l'espace des airs,
Effleure mollement le rivage des mers.
Ses pieds ailés à peine ont touché le rivage
Où d'humbles toits font place aux pompes de Carthage,
Il voit le chef Troyen, de ces grands mouvemens
Diriger les travaux, poser les fondemens.
A son côté pendoit une éclatante épée
Où se dessine en cercle une étoile jaspée.
De son épaule tombe un manteau précieux,
Où d'une riche pourpre étincellent les feux;
Et de ce beau tissu brodé par son amante,
L'or flexible parcourt la trame éblouissante.
Le Dieu l'aborde : « Eh quoi! dans des momens si chers,
» Oubliant tes destins, oubliant l'univers,
» Tu bâtis donc Carthage! Esclave d'une femme,
» Voilà donc les grands soins qui remplissent ton ame!
» Le souverain du monde et le maître des dieux
» M'a député vers toi de la voûte des cieux.
» Va le trouver, mon fils, m'a-t-il dit : qui l'arrête?
» S'il peut d'un vaste empire oublier la conquête;

Respice, cui regnum Italiæ Romanaque tellus
Debentur. Tali Cyllenius ore locutus
Mortales visus medio sermone reliquit,
Et procul in tenuem ex oculis evanuit auram.
At verò Æneas adspectu obmutuit amens;
Arrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit.
Ardet abire fugâ, dulcesque relinquere terras,
Attonitus tanto monitu imperioque deorum.
Heu! quid agat? quo nunc reginam ambire furentem
Audeat affatu? quæ prima exordia sumat?
Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc,
In partesque rapit varias, perque omnia versat.
Hæc alternanti potior sententia visa est.
Mnesthea, Sergestumque vocat, fortemque Cloanthum;
Classem aptent taciti, socios ad littora cogant,
Arma parent, et quæ sit rebus causa novandis,
Dissimulent: sese interea, quando optima Dido
Nesciat, et tantos rumpi non speret amores,

» Si sa propre grandeur ne le peut émouvoir,
» De sa postérité pourquoi trahir l'espoir?
» Pourquoi trahir un fils sur qui déjà se fonde
» Le sort de l'Italie et l'empire du monde? »
Il dit, et s'évapore et disparoît dans l'air.
Le héros, à l'aspect du fils de Jupiter,
Reste interdit; sa voix sur ses lèvres s'arrête,
Et ses cheveux d'horreur se dressent sur sa tête.
Il brûle de partir et d'obéir aux dieux:
Mais comment s'arracher à ces aimables lieux?
Et son amante, hélas!.... où, quand, par quelle adresse
A ce fatal départ préparer sa tendresse?
Comment l'en prévenir, et par où commencer?
Son ame irrésolue hésite à se fixer;
Il veut, il se repent, et cette incertitude
Égare en cent projets sa vague inquiétude.
Mais son esprit flottant se détermine enfin;
Il convoque les chefs, leur ouvre son dessein:
« Qu'on équipe la flotte, et qu'on s'arme en silence;
» Que d'un prétexte heureux la trompeuse apparence
» Colore ces apprêts. Lui, tandis que Didon
» A son crédule amour se livre sans soupçon,

Tentaturum aditus, et quæ mollissima fandi
Tempora, quis rebus dexter modus. Ociùs omnes
Imperio læti parent, ac jussa facessunt.

At regina dolos (quis fallere possit amantem?)
Præsensit, motusque excepit prima futuros,
Omnia tuta timens: eadem impia Fama furenti
Detulit armari classem, cursumque parari.
Sævit inops animi, totamque incensa per urbem
Bacchatur: qualis commotis excita sacris
Thyias, ubi audito stimulant trieterica Baccho
Orgia, nocturnusque vocat clamore Cithæron.

Tandem his Æneam compellat vocibus ultro:
Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
Posse nefas, tacitusque meâ decedere terrâ?
Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido?

» Pour disposer son ame à ce grand sacrifice,
» Il épîra le temps, le lieu le plus propice. »
Il dit : et, s'empressant d'obéir à sa voix,
Les Troyens enchantés exécutent ses lois.
Mais la reine... Ah ! qui peut tromper l'œil d'une amante ?
Même avant le danger, elle est déjà tremblante.
Par des pressentimens ou des avis secrets
La reine la première a su tous ces apprêts.
Déjà la Renommée, indiscrète déesse,
A de ce bruit fatal consterné sa tendresse.
Soudain un noir courroux allume ses regards;
Furieuse, égarée, et les cheveux épars,
Elle vole, pareille à la jeune Bacchante
Qui, dans l'ombre des nuits, échevelée, errante,
Ivre du dieu puissant qui maîtrise son cœur,
Par de saints hurlemens exhale sa fureur.
Enfin, dans ses transports elle rencontre Énée,
Et livre ainsi passage à sa rage effrénée :
« Perfide ! as-tu bien cru pouvoir tromper mes yeux ?
» As-tu cru me cacher ton départ odieux ?
» Quoi ! notre amour ! la foi que tu m'avois donnée !
» Quoi ! la triste Didon, à mourir condamnée !

Quin etiam hiberno moliris sidere classem,
Et mediis properas Aquilonibus ire per altum,
Crudelis? Quid? si non arva aliena domosque
Ignotas peteres, et Troja antiqua maneret,
Troja per undosum peteretur classibus æquor?
Mene fugis? Per ego has lacrymas dextramque tuam, te,
(Quando aliud mihi jam miseræ nihil ipsa reliqui)
Per connubia nostra, per inceptos hymenæos,
Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam
Dulce meum, miserere domûs labentis, et istam,
Oro, si quis adhuc precibus locus, exue mentem.
Te propter Libycæ gentes Nomadumque tyranni
Odere, infensi Tyrii: te propter eumdem
Extinctus pudor, et quâ solâ sidera adibam,
Fama prior. Cui me moribundam deseris, hospes?
Hoc solum nomen quoniam de conjuge restat.
Quid moror? an mea Pygmalion dum mœnia frater
Destruat, aut captam ducat Gætulus Iarbas?

» Rien ne t'arrête ! Hélas ! si tu fuis pour toujours,
» Fais-moi mourir, ingrat ! sans exposer tes jours.
» Vois ce ciel orageux, cette mer menaçante !
» Perfide ! est-ce le temps de quitter ton amante ?
» Ah ! quand tu n'irois point dans de lointains climats
» Chercher un triste exil, et de sanglans combats ;
» Quand Troie encor du Xanthe orneroit les rivages,
» Irois-tu chercher Troie à travers les naufrages ?
» Est-ce moi que tu fuis ? Par ces pleurs, par ta foi,
» Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi,
» Par l'amour dont mon cœur épuisa les supplices,
» Par l'hymen dont à peine il goûtoit les délices,
» Si par quelques bienfaits j'adoucis ton malheur,
» Si par quelques attraits j'intéressai ton cœur,
» Songe, ingrat ! songe aux maux où ta fuite me laisse !
» Et, par pitié, du moins, au défaut de tendresse,
» Si pourtant la pitié peut encor t'émouvoir,
» Romps cet affreux projet, et vois mon désespoir !
» Pour toi de mes sujets j'ai soulevé la haine ;
» J'ai bravé tous les rois de la rive africaine ;
» J'ai perdu la pudeur, ce trésor précieux,
» Qui me rendoit si fière, et m'égaloit aux dieux.

Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles; si quis mihi parvulus aulâ
Luderet Æneas, qui te tamen ore referret;
Non equidem omnino capta ac deserta viderer.

Dixerat. Ille Jovis monitis immota tenebat
Lumina, et obnixus curam sub corde premebat.
Tandem pauca refert: Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, numquam, regina, negabo
Promeritam; nec me meminisse pigebit Elisæ,
Dum memor ipse mei, dum spiritus hos regit artus.
Pro re pauca loquar. Neque ego hanc abscondere furto

» Ah prince ! puisqu'enfin la fortune jalouse
» Défend un nom plus tendre à la plus tendre épouse,
» A qui vas-tu livrer la mourante Didon ?
» Malheureuse ! Eh ! qu'attendre en ce triste abandon ?
» Que mon frère en courroux mette en cendres Carthage !
» Qu'Iarbe, triomphant, m'entraîne en esclavage !
» Encor, si je voyois se jouant dans ma cour
» Croître un petit Énée, enfant de notre amour,
» Qui, charmant comme toi, tendre comme sa mère,
» Par ses traits seulement me rappelât son père ;
» Si, trompant mes ennuis, je pouvois quelquefois
» Dire : voilà son air, sa démarche, sa voix ;
» Je ne me croirois pas entièrement trahie,
» Et ton image au moins consoleroit ma vie ! »
Elle dit. Le héros, plein de l'ordre des dieux,
Étouffant la douleur de ses tristes adieux,
Tient baissé vers la terre un regard immobile.
« Cessez, dit-il enfin, un reproche inutile :
» Grande reine ! mon cœur se plaît à l'avouer,
» De vos soins généreux j'ai lieu de me louer ;
» J'en conserve à jamais la mémoire chérie,
» Leur souvenir ne peut finir qu'avec ma vie.

Speravi, ne finge, fugam; nec conjugis umquam
Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.
Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte meâ componere curas;
Urbem Trojanam primùm dulcesque meorum
Reliquias colerem; Priami tecta alta manerent;
Et recidiva manu posuissem Pergama victis.
Sed nunc Italiam magnam Gryneus Apollo,
Italiam Lyciæ jussere capessere sortes:
Hic amor, hæc patria est. Si te Carthaginis arces
Phœnissam Libycæque adspectus detinet urbis;
Quæ tandem Ausoniâ Teucros considere terrâ
Invidia est? Et nos fas extera quærere regna.
Me patris Anchisæ, quoties humentibus umbris
Nox operit terras, quoties astra ignea surgunt,
Admonet in somnis, et turbida terret imago:
Me puer Ascanius, capitisque injuria cari,
Quem regno Hesperiæ fraudo et fatalibus arvis.

» Mais, daignez m'écouter; Didon, ne croyez pas
» Que j'aie, à votre insu, voulu fuir vos États;
» Ne croyez pas non plus qu'à votre destinée
» J'aie espéré m'unir par les nœuds d'hyménée.
» Hélas! fus-je jamais le maître de mes jours?
» Si le ciel, à mon choix, en eût laissé le cours,
» Je vous verrois encor, bords chéris du Scamandre!
» Mon Ilion encor sortiroit de sa cendre,
» Et je verrois enfin renaître sous mes yeux
» Les palais de mes rois, les temples de mes dieux.
» Mais le Destin m'appelle aux champs de l'Hespérie;
» C'est là qu'il a choisi ma nouvelle patrie;
» C'est là qu'il faut porter mes pas et mon amour.
» Si Didon, loin de Tyr, qui lui donna le jour,
» Sur les bords africains s'est fixée avec joie,
» N'enviez point le Tibre aux habitans de Troie;
» Souffrez que, comme vous, après mille dangers,
» Nous trouvions un abri sur des bords étrangers:
» Tout m'arrache à des lieux qui m'avoient trop su plaire,
» Et l'intérêt d'un fils, et l'ordre de mon père.
» L'un, dès que l'ombre humide enveloppe les cieux,
» Terrible et menaçant, se présente à mes yeux;

Nunc etiam interpres divûm, Jove missus ab ipso,
(Testor utrumque caput) celeres mandata per auras
Detulit: ipse deum manifesto in lumine vidi
Intrantem muros, vocemque his auribus hausi.
Desine meque tuis incendere teque querelis:
Italiam non sponte sequor.

Talia dicentem jam dudum aversa tuetur,
Huc illuc volvens oculos, totumque pererrat
Luminibus tacitis, et sic accensa profatur:
Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanæque admôrunt ubera tigres.
Nam quid dissimulo? aut quæ me ad majora reservo?
Num fletu ingemuit nostro? num lumina flexit?

» L'autre, à mille remords livre en secret mon ame :
» Je l'enlève aux grandeurs que son destin réclame.
» Dans ce moment encor le fils de Jupiter,
» J'en atteste et mon père, et cet enfant si cher,
» A mes yeux éblouis se dévoilant lui-même,
» A fait sur moi des dieux tonner l'ordre suprême,
» Fait parler le Destin, la gloire, le devoir.
» Je crois l'entendre encor, je crois encor le voir.
» N'irritez plus vos maux et ma douleur profonde ;
» Je vous quitte à regret pour l'empire du monde,
» Et ce fatal départ, qui m'arrache au bonheur,
» Est le vœu du Destin, et non pas de mon cœur. »
Durant ces mots, Didon dévorant son offense
A peine à contenir sa longue impatience ;
Avec le froid dédain de son courroux altier,
Le mesure des yeux, le parcourt tout entier,
Se détourne en silence, et de sa sourde rage
En ces mots à la fin laisse éclater l'orage :
« Non, cruel, tu n'es pas le sang de Dardanus ;
» Non, tu n'es point le fils de la belle Vénus ;
» N'impute plus aux dieux la naissance d'un traître ;
» Non, du sang des héros un monstre n'a pu naître ;

Num lacrymas victus dedit? aut miseratus amantem est?
Quæ quibus anteferam? jam jam nec maxima Juno,
Nec Saturnius hæc oculis pater adspicit æquis.
Nusquam tuta fides. Ejectum littore, egentem,
Excepi, et regni demens in parte locavi:
Amissam classem, socios, a morte reduxi.
Heu! furiis incensa feror! Nunc augur Apollo,
Nunc Lyciæ sortes, nunc et Jove missus ab ipso
Interpres divûm fert horrida jussa per auras.
Scilicet is superis labor est; ea cura quietos
Sollicitat. Neque te teneo, neque dicta refello.
I, sequere Italiam ventis; pete regna per undas.
Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Sæpè vocaturum. Sequar atris ignibus absens;
Et, quum frigida mors animâ seduxerit artus,
Omnibus umbra locis adero: dabis, improbe, pœnas.
Audiam; et hæc Manes veniet mihi fama sub imos.

» Non. Le Caucase affreux, t'engendrant en fureur,
» De ses plus durs rochers fit ton barbare cœur;
» Et du tigre inhumain la compagne sauvage,
» Cruel! avec son lait t'a fait sucer sa rage.
» Car enfin qui m'arrête? Après ses durs refus,
» Après tant de mépris, qu'attendrois-je de plus?
» Auteur de tous mes maux, a-t-il plaint mes alarmes?
» Ai-je pu de ses yeux arracher quelques larmes?
» S'est-il laissé fléchir à mes cris douloureux?
» A-t-il au moins daigné tourner vers moi les yeux?
» Prosternée à ses pieds, plaintive, suppliante,
» N'a-t-il pas d'un front calme écouté son amante?
» Le cruel! quand pour lui j'ai tout sacrifié,
» M'a-t-il, pour tant d'amour, rendu quelque pitié?
» Ah! de ses cruautés quelle est la plus coupable?
» O de l'hymen trahi vengeresse équitable,
» Junon! qu'attends-tu donc? Ton époux n'est-il plus
» Et la terreur du crime, et l'appui des vertus?
» Des vertus! A quel signe, ô dieux! les reconnoître?
» A qui se confier, quand Énée est un traître?
» Sans secours, sans asile, errant de mers en mers,
» Par les flots en courroux jeté dans nos déserts,
» Je l'ai reçu, l'ingrat! Des fureurs de l'orage
» J'ai sauvé ses sujets, ses vaisseaux du naufrage.
» Je lui donne mon cœur, mon empire, ma main:
» O fureur! et voilà que ce monstre inhumain
» Ose imputer aux dieux son horrible parjure,

His medium dictis sermonem abrumpit, et auras
Ægra fugit, seque ex oculis avertit et aufert,

» Me parle et d'Apollon, et d'oracle, et d'augure !
» Pour presser son départ, l'ambassadeur des dieux
» Est descendu vers lui de la voûte des cieux :
» Dignes soins, en effet, de ces maîtres du monde !
» En effet, sa grandeur trouble leur paix profonde !
» C'en est assez : va, pars ; je ne te retiens pas :
» Va chercher loin de moi je ne sais quels états.
» Au tranquille bonheur que t'offrent ces rivages,
» Va, préfère les vents, les flots et les orages ;
» Pour prix de mes bienfaits donne-moi le trépas.
» S'il est encore un dieu redoutable aux ingrats,
» J'espère que bientôt, pour prix d'un si grand crime
» Brisé contre un écueil, plongé dans un abîme,
» Tu paîras mes malheurs, perfide ! et de Didon
» Ta voix, ta voix plaintive invoquera le nom.
» Et moi, je poursuivrai l'ingrat qui me délaisse ;
» Absente à tes regards je m'offrirai sans cesse.
» Des funestes brandons prêts à me dévorer,
» Barbare ! à ton départ les feux vont t'éclairer ;
» Et, lorsque de mon corps affranchissant mon ame,
» Les dieux de mes destins auront coupé la trame,
» Ne crois pas m'échapper : à toute heure, en tous lieux,
» Spectre pâle et sanglant, j'assiégerai tes yeux.
» Oui, je serai vengée ; et, dans l'empire sombre,
» Le bruit de tes malheurs viendra charmer mon ombre. »

A ces mots menaçans qu'elle interrompt soudain,
Elle fuit, laisse Enée interdit, incertain ;

Linquens multa metu cunctantem et multa parantem
Dicere. Suscipiunt famulæ, collapsaque membra
Marmoreo referunt thalamo, stratisque reponunt.

At pius Æneas, quamquam lenire dolentem
Solando cupit, et dictis avertere curas,
Multa gemens, magnoque animum labefactus amore,
Jussa tamen divûm exsequitur classemque revisit.
Tum verò Teucri incumbunt, et littore celsas
Deducunt toto naves; natat uncta carina;
Frondentesque ferunt remos et robora silvis
Infabricata, fugæ studio.
Migrantes cernas, totâque ex urbe ruentes.

Ac veluti ingentem formicæ farris acervum
Quum populant, hiemis memores, tectoque reponunt:
It nigrum campis agmen, prædamque per herbas
Convectant calle angusto; pars grandia trudunt
Obnixæ frumenta humeris; pars agmina cogunt,
Castigantque moras: opere omnis semita fervet.
Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?

Et, cherchant à calmer le chagrin qui l'oppresse,
Ses femmes dans leurs bras soutiennent sa foiblesse,
Et sur un lit pompeux la portent, loin du jour,
Mourante de douleur, et de rage, et d'amour.
Énée.... Ah! quel regret accable sa tendresse!
Qu'il voudroit de Didon consoler la tristesse!
Mais le respect des dieux de l'amour est vainqueur.
Il retourne à sa flotte, où chacun plein d'ardeur
Se dispose à voler sur les plaines profondes.
Des vaisseaux, qui long-temps ont oublié les ondes,
On répare les flancs; et ces vastes apprêts
De chênes, de sapins dépeuplent les forêts.
Des avirons encor tout couverts de feuillage,
Des mâts encor grossiers sont traînés au rivage.
On s'empresse, on s'assemble, on voit de toutes parts
Les Troyens par torrens déserter les remparts.
Ainsi, quand des fourmis la diligente armée,
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée,
Porte à ses magasins les trésors des sillons,
Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons,
Par un étroit sentier s'avançant sous les herbes,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes:
L'une conduit la troupe et trace le chemin;
L'autre, non sans effort, pousse un énorme grain;

Quosve dabas gemitus, quum littora fervere latè
Prospiceres arce ex summâ, totumque videres
Misceri ante oculos tantis clamoribus æquor?
Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis!
Ire iterum in lacrymas, iterum tentare precando
Cogitur, et supplex animos submittere amori,
Ne quid inexpertum frustra moritura relinquat.

Anna, vides toto properari littore; circùm
Undique convenere; vocat jam carbasus auras;
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.
Hunc ego si potui tantum sperare dolorem,
Et perferre, soror, potero. Miseræ hoc tamen unum
Exsequere, Anna, mihi; solam nam perfidus ille

Celle-ci des traîneurs excite la paresse :
Pour le bien de l'État, tout agit, tout s'empresse ;
Tous ont leurs soins, leur tâche et leurs emplois divers,
Et d'ardens travailleurs les chemins sont couverts.
Tel étoit des Troyens le concours unanime.
Et toi, de leur départ, malheureuse victime !
Quels étoient tes pensers, quand, presque sous tes yeux,
Tu voyois, de tes tours, ces apprêts odieux ;
Quand des nochers, armés de la fatale rame,
Les cris retentissoient jusqu'au fond de ton ame ?
Amour ! que ton pouvoir tyrannise les cœurs !
Hélas ! il faut encor dans ses folles douleurs
Humilier l'orgueil de cette ame si fière,
Recourir à des pleurs, descendre à la prière,
Et tout tenter au moins avant que de mourir.
« Élise, tu le vois, le traître va me fuir.
» Déjà de toutes parts son vil peuple s'attroupe ;
» Déjà de leurs vaisseaux ils couronnent la poupe ;
» Leur voile attend les vents ; il part, et des rameurs
» La barbare allégresse insulte à mes douleurs.
» Si j'avois pu m'attendre à ce revers horrible,
» Moins imprévu, ma sœur, il seroit moins terrible.

Te colere, arcanos etiam tibi credere sensus;
Sola viri molles aditus et tempora noras.
I, soror, atque hostem supplex affare superbum:
Non ego cum Danais Trojanam exscindere gentem
Aulide juravi, classemve ad Pergama misi;
Nec patris Anchisæ cinerem manesve revelli.
Cur mea dicta negat dûras demittere in aures?
Quò ruit? Extremum hoc miseræ det munus amanti:
Exspectet facilemque fugam ventosque ferentes.
Non jam conjugium antiquum, quod prodidit, oro;
Nec pulchro ut Latio careat, regnumque relinquat.
Tempus inane peto, requiem spatiumque furori,
Dum mea me victam doceat fortuna dolere.
Extremam hanc oro veniam (miserere sororis):
Quam mihi quum dederis, cumulatam morte remittam.

» J'ai reçu si souvent des preuves de ta foi !
» Ma sœur, pour le fléchir, je n'espère qu'en toi.
» Toi seule sur l'ingrat avois pris quelque empire ;
» Dans son ame à toi seule il permettoit de lire ;
» Seule enfin près de lui, trouvant un doux accueil,
» Tu savois du barbare apprivoiser l'orgueil.
» Va, ma sœur, va trouver cet ennemi farouche ;
» Dis-lui que ma douleur l'implore par ta bouche :
» Qu'ai-je fait ? D'Ilion ai-je embrasé les tours ?
» Ai-je à ses ennemis envoyé des secours ?
» L'Aulide a-t-elle vu, secondant leur furie,
» Mes vaisseaux conjurés menacer sa patrie ?
» Ai-je sur Ilion arboré mes drapeaux,
» Arraché ses ayeux à la paix des tombeaux ?
» Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre ?
» L'ingrat ! et pourquoi donc refuser de m'entendre ?
» Pourquoi sitôt me fuir ? Pourquoi vouloir ma mort ?
» Hélas ! je n'attends plus qu'il s'unisse à mon sort ;
» Je ne réclame plus les saints nœuds d'hyménée ;
» Je ne veux plus troubler sa haute destinée ;
» Il peut l'aller chercher, ce fortuné séjour,
» Cet empire à ses yeux plus cher que notre amour

Talibus orabat, talesque miserrima fletus
Fertque refertque soror; sed nullis ille movetur
Fletibus, aut voces ullas tractabilis audit.
Fata obstant, placidasque viri deus obstruit aures.
Ac veluti annoso validam quum robore quercum
Alpini Boreæ nunc hinc nunc flatibus illinc
Eruere inter se certant; it stridor, et altè
Consternunt terram, concusso stipite, frondes;
Ipsa hæret scopulis; et quantùm vertice ad auras
Ætherias, tantùm radice in tartara tendit:

» Tout ce qu'exige, hélas! cet amour déplorable,
» C'est qu'au moins il attende un vent plus favorable;
» Que d'un simple délai la stérile faveur
« Laisse un peu de ma flamme amortir la fureur;
» Que mon ame exercée à prévoir cet outrage,
» Ait contre mon malheur préparé son courage.
» Voila ce que j'attends, ma sœur, de ta pitié;
» Voilà ce que me doit sa fatale amitié.
» Je lui paîrai le prix d'une faveur si chère;
» Et ma mort qu'il desire en sera le salaire. »

Tels étoient ses discours, ses transports douloureux.
Sa sœur au cher objet d'un amour malheureux,
En vain cent fois les porte, et les reporte encore.
Rien ne peut l'ébranler : un pouvoir qu'il ignore
L'affermit, le soutient, l'enchaîne, et dans son cœur
L'indomptable Destin met toute sa rigueur.
Ainsi, des aquilons ligués contre un vieux chêne,
Lorsque sur l'Apennin le courroux se déchaîne,
Ils s'élancent ensemble, ils sifflent, l'air frémit;
De ses rameaux courbés sous son tronc qui gémit,
Les feuillages épars jonchent en vain la terre;
Lui, ferme sur son roc, triomphe de leur guerre,

Haud secus assiduis hinc atque hinc vocibus heros
Tunditur, et magno persentit pectore curas:
Mens immota manet; lacrymæ volvuntur inanes.

Tum verò infelix fatis exterrita Dido
Mortem orat; tædet cœli convexa tueri.
Quò magis inceptum peragat, lucemque relinquat,
Vidit, thuricremis quum dona imponeret aris,
Horrendum dictu! latices nigrescere sacros,
Fusaque in obscenum se vertere vina cruorem.
Hoc visum nulli, non ipsi effata sorori.
Præterea fuit in tectis de marmore templum
Conjugis antiqui, miro quod honore colebat,
Velleribus niveis et festâ fronde revinctum:
Hinc exaudiri voces et verba vocantis
Visa viri, nox quum terras obscura teneret;

Soutient pompeusement sa tête dans les airs,
Et plonge sa racine au gouffre des enfers :
Tel étoit le héros ; son ame courageuse
Soutient de mille assauts la tempête orageuse ;
Les larmes, les sanglots le combattent en vain ;
Il gémit sur Didon, il pleure son destin ;
Il pleure ; mais son cœur demeure inébranlable.
Alors Didon frémit du revers qui l'accable,
Et sent le désespoir succéder à l'amour :
Elle implore la mort, elle est lasse du jour.
Nourrissant le projet que sa fureur enfante,
Cent présages affreux la glacent d'épouvante.
Elle voit, en offrant ses dons aux Immortels,
Le lait en noirs ruisseaux couler sur les autels ;
Elle voit d'un vin pur les liquides offrandes
Ensanglanter leur marbre, et souiller leurs guirlandes.
Seule, elle a remarqué ces présages d'horreur,
Et son muet effroi les tait, même à sa sœur.
C'est peu : dans son palais, sa tendresse fidèle,
Fit bâtir pour Sichée un temple que son zèle
Entouroit de festons, embellissoit de fleurs.
De-là sortoient la nuit de lugubres clameurs ;

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpè queri, et longas in fletum ducere voces.
Multaque præterea vatum prædicta priorum
Terribili monitu horrificant. Agit ipse furentem
In somnis ferus Æneas: semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur
Ire viam, et Tyrios desertâ quærere terrâ.
Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus,
Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas:
Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes,
Armatam facibus matrem et serpentibus atris
Quum fugit, ultricesque sedent in limine Diræ.

Ergo ubi concepit furias evicta dolore,
Decrevitque mori, tempus secum ipsa modumque
Exigit, et, mœstam dictis aggressa sororem,
Consilium vultu tegit, ac spem fronte serenat;

Là, d'un cri lamentable, elle croyoit l'entendre,
Au fond de son tombeau l'inviter à descendre.
Tantôt l'affreux hibou, seul au sommet des toits,
Traînoit en sons plaintifs son effrayante voix.
Tantôt à son esprit des souvenirs horribles
Représentoient des dieux les oracles terribles.
Quelquefois, dans l'horreur des songes de la nuit,
Elle croit voir Énée, elle l'appelle, il fuit!
Il fuit! et, seule en proie à ses inquiétudes,
Elle croit traverser d'immenses solitudes,
Croit chercher ses sujets dans de lointains déserts.
Tel Penthée, après lui traînant tous les enfers,
Voit deux soleils aux cieux, deux Thèbes sur la terre,
Et cent spectres affreux qui lui livrent la guerre.
Tel Oreste éperdu croit voir à ses côtés
Sa mère secouant ses serpens irrités;
Plus loin, la torche en main, et rugissant de joie,
Alecton qui l'attend, prête à saisir sa proie.
Enfin, au désespoir remettant son destin,
Elle aborde sa sœur; et, sous un front serein,
Cachant l'affreux projet qui couve dans son ame,
« Félicite ta sœur, dit-elle: de ma flamme

Invenî, germana, viam (gratare sorori)
Quæ mihi reddat eum, vel eo me solvat amantem.
Oceani finem juxta solemque cadentem,
Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos,
Hesperidum templi custos, epulasque draconi
Quæ dabat, et sacros servabat in arbore ramos,
Spargens humida mella soporiferumque papaver.
Hæc se carminibus promittit solvere mentes
Quas velit, ast aliis duras immittère curas;
Sistere aquam fluviis, et vertere sidera retro:
Nocturnosque ciet Manes: mugire videbis
Sub pedibus terram, et descendere montibus ornos.
Testor, cara, deos, et te, germana, tuumque
Dulce caput, magicas invitam accingier artes.
Tu secreta pyram tecto interiore sub auras
Erige; et arma viri, thalamo quæ fixa reliquit

» L'objet n'est plus à craindre, et je sais le moyen
» De dégager mon cœur, ou d'enchaîner le sien.
» De ces mers, où le jour va plonger sa lumière,
» Des bornes de l'Afrique, où sur sa tête altière
» L'infatigable Atlas porte le poids des cieux,
» Une antique prêtresse est venue en ces lieux :
» Consacrée aux autels des jeunes Hespérides,
» C'est elle qui jadis, contre des mains avides,
» Protégeoit les fruits d'or de leur fertile enclos,
» Qui, d'un miel odorant, mêlé de froids pavots,
» Nourrissoit leur dragon; et, du monstre sauvage,
» Endormoit à son choix ou réveilloit la rage.
» Son art endort aussi les chagrins amoureux,
» Ou d'un ardent amour réveille tous les feux;
» Sous ses pieds tu verras s'ébranler les campagnes,
» Les pins déracinés descendre des montagnes,
» L'onde arrêter son cours, l'Olympe ses flambeaux.
» Et les mânes sortir de la nuit des tombeaux.
» J'en atteste le ciel, chère sœur, et toi-même!
» Malgré moi, j'ai recours à son pouvoir suprême :
» Toi, si tu plains les maux de ce cœur agité,
» Dans un lieu découvert, mais des yeux écarté,

Impius, exuviasque omnes, lectumque jugalem,
Quo perii, superimponas. Abolere nefandi
Cuncta viri monumenta jubet monstratque sacerdos.
Hæc effata silet. Pallor simul occupat ora.
Non tamen Anna novis prætexere funerà sacris
Germanam credit, nec tantos mente furores
Concipit, aut graviora timet quàm morte Sychæi.
Ergo jussa parat.

At regina, pyrâ penetrali in sede sub auras
Erectâ ingenti, tædis atque ilice sectâ,
Intenditque locum sertis, et fronde coronat
Funereâ : super exuvias, ensemque relictum,
Effigiemque toro locat, haud ignara futuri.
Stant aræ circùm ; et crines effusa sacerdos
Ter centum tonat ore deos, Erebumque, Chaosque,
Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.
Sparserat et latices simulatos fontis Averni.

» Que par tes soins secrets un bûcher se prépare;
» Qu'on y place le fer qu'a laissé le barbare,
» Et toute sa dépouille, et ce lit conjugal,
» De ma foiblesse, hélas! le complice fatal.
» Pour chasser de mon cœur un amour trop funeste
» Il nous faut, de l'ingrat, détruire ce qui reste. »
Elle dit, et pâlit. Mais cependant sa sœur
Ne peut de son projet soupçonner la fureur.
Elle n'augure pas de sa douleur cachée
Un désespoir plus grand qu'à la mort de Sychée,
Et dresse innocemment le fatal appareil.
Dans un lieu retiré, mais ouvert au soleil,
Des rameaux du sapin, des longs éclats du chêne,
On forme le bûcher; il s'élève, et la reine
Du sacrifice affreux fait les tristes apprêts,
Suspend en noirs festons la feuille du cyprès;
Elle place au sommet la dépouille d'Énée,
Et ce lit nuptial qu'a maudit l'hyménée,
Et le fer du parjure, et son image, hélas!
Instrumens et témoins de son prochain trépas.
Les autels sont dressés; la prêtresse terrible
Court les cheveux épars, lance un regard horrible.

Falcibus et messæ ad lunam quæruntur ahenis
Pubentes herbæ, nigri cum lacte veneni.
Quæritur et nascentis equi de fronte revulsus
Et matri præreptus amor.
Ipsa molâ, manibusque piis, altaria juxta,
Unum exuta pedem vinclis, in veste recinctâ,
Testatur moritura deos, et conscia fati
Sidera: tum, si quod non æquo fœdere amantes
Curæ numen habet, justumque memorque precatur.

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras; silvæque et sæva quiêrant
Æquora; quum medio volvuntur sidera lapsu;
Quum tacet omnis ager; pecudes, pictæque volucres,

Tout à coup sa voix tonne; elle invoque, et Pluton,
Et la triple Diane, et l'ardent Phlégéthon,
Réveille le chaos dans ses abîmes sombres,
Et trouble par ses cris le long repos des ombres;
Puis d'une onde funèbre elle verse les flots
Qui, du noir Achéron, représentent les eaux;
Exprime un suc affreux d'une herbe empoisonnée,
Au flambeau de la nuit par l'airain moissonnée.
Enfin, pour rendre encor le charme plus puissant,
Elle y joint la tumeur que le coursier naissant
Apporte sur son front, et que, pour ce mystère,
On enlève aussitôt à son avide mère.
La reine sans ceinture, un pied sans brodequin,
Déjà tient son offrande en sa tremblante main.
Dévouée à la mort, en silence elle atteste
Les dieux, sacrés témoins de son destin funeste,
Ces dieux, justes vengeurs des malheureux amours.
La nuit avoit rempli la moitié de son cours;
Sur le monde assoupi régnoit un calme immense;
Les étoiles rouloient dans un profond silence;
L'aquilon se taisoit dans les bois, sur les mers;
Les habitans des eaux, les monstres des déserts,

Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum:
At non infelix animi Phœnissa; neque unquam
Solvitur in somnos, oculisve aut pectore noctem
Accipit: ingeminant curæ; rursusque resurgens
Sævit amor, magnoque irarum fluctuat æstu.
Sic adeo insistit, secumque ita corde volutat:
En quid ago? rursusne procos irrisa priores
Experiar? Nomadumque petam connubia supplex,
Quos ego sim toties jam dedignata maritos?
Iliacas igitur classes atque ultima Teucrûm
Jussa sequar? quiane auxilio juvat antè levatos,
Aut bene apud memores veteris stat gratia facti?
Quis me autem, fac velle, sinet? ratibusve superbis
Invisam accipiet? Nescis, heu! perdita, necdum
Laomedonteæ sentis perjuria gentis?
Quid tum? sola fugâ nautas comitabor ovantes?

Des oiseaux émaillés les troupes vagabondes,
Ceux qui peuplent les bois, ceux qui fendent les ondes,
Livrés nonchalamment aux langueurs du repos,
Endormoient leurs douleurs, et suspendoient leurs maux :
Didon seule veilloit ; la noire solitude
Aigrit de sa douleur l'ardente inquiétude.
De l'amour renaissant le terrible réveil,
A ses yeux, à son cœur refuse le sommeil.
De ses sens agités la tempête s'augmente ;
En butte à tous les coups de l'horrible tourmente,
D'espérance, d'effroi, d'amour et de fureur,
Un reflux orageux bouleverse son cœur,
Et son esprit flottant roule ainsi ses pensées,
Admises tour à tour, tour à tour repoussées.
« Que faire, hélas! Irai-je, abaissant mon orgueil,
» Chez Iarbe à mon tour implorer un coup-d'œil ?
» Ou, des rois mes voisins, mendier l'hyménée,
» Eux que j'ai tant de fois dédaignés pour Énée !
» Pour suivre les Troyens, dois-je fuir de ces lieux,
» Me mettre à la merci de ce peuple orgueilleux ?
» En effet, ils ont droit à tant de confiance !
» Mes bienfaits sur leur ame ont eu tant de puissance !

An Tyriis omnique manu stipata meorum
Inferar? et quos Sidoniâ vix urbe revelli
Rursus agam pelago, et ventis dare vela jubebo?
Quin morere, ut merita es; ferroque averte dolorem.
Tu, lacrymis evicta meis, tu primâ furentem
His, germana, malis oneras, atque objicis hosti.
Non licuit thalami expertem sine crimine vitam
Degere more feræ, tales nec tangere curas!
Non servata fides cineri promissa Sychæo!
Tantos illa suo rumpebat pectore questus.

Æneas celsâ in puppi, jam certus eundi,
Carpebat somnos, rebus jam ritè paratis.
Huic se forma dei vultu redeuntis eodem

» Et quand je le voudrois, le pourroient-ils souffrir?
» Dans ces vaisseaux ingrats qu'ils m'ont vu sécourir,
» Les cruels voudroient-ils m'accorder une place?
» Ah! de Laomédon connois la digne race;
» Après leurs trahisons, après leurs attentats,
» Malheureuse! peux-tu ne les connoître pas?
» D'ailleurs, suivrai-je seule une foule insolente?
» Et mon peuple, jouet de ma fortune errante,
» Lui qu'avec tant de peine on arracha de Tyr,
» A cet exil nouveau voudra-t-il consentir?
» Malheureuse, bannis un espoir inutile!
» Meurs, tu l'as mérité, meurs, voilà ton asile.
» C'est toi, ma sœur, c'est toi qui, cédant à mes pleurs,
» M'as livrée à ce traître, as fait tous mes malheurs.
» Que n'ai-je pu, grand Dieu! dans un chaste veuvage,
» Conserver de mon cœur la rudesse sauvage,
» Au sein de la vertu fuir ces affreux tourmens?
» Mânes de mon époux! j'ai trahi mes sermens! »
Tels étoient ses transports et son trouble funeste.
Le héros, cependant, plein de l'ordre céleste,
Pour sa fuite, à regret, avoit tout préparé;
Le sommeil, de ses sens enfin s'est emparé:

Obtulit in somnis, rursusque ita visa monere est;
Omnia Mercurio similis, vocemque, coloremque,
Et crines flavos, et membra decora juventâ:
Nate deâ, potes hoc sub casu ducere somnos?
Nec quæ te circum stent deinde pericula cernis?
Demens! nec Zephyros audis spirare secundos?
Illa dolos dirumque nefas in pectore versat,
Certa mori, varioque irarum fluctuat æstu.
Non fugis hinc præceps, dum præcipitare potestas?
Jam mare turbari trabibus, sævasque videbis
Collucere faces, jam fervere littora flammis,
Si te his attigerit terris Aurora morantem.
Eia age, rumpe moras: varium et mutabile semper
Femina. Sic fatus, nocti se immiscuit atræ.
Tum verò Æneas, subitis exterritus umbris,
Corripit e somno corpus, sociosque fatigat:
Præcipites vigilate, viri, et cõsidite transtris;
Solvite vela citi. Deus, æthere missus ab alto,

Tout à coup dans un songe il croit revoir Mercure;
C'étoit sa voix, son port, sa blonde chevelure,
Enfin du jeune dieu tous les traits éclatans.
« Eh quoi! fils de Vénus, dans ces affreux instans,
» Tu dors, tu n'entends pas le souffle du zéphire,
» Tu ne crains pas Didon que sa fureur inspire?
» Prête à mourir, en proie au plus affreux transport,
» Quelqu'horrible forfait va signaler sa mort.
» Pourquoi ne fuis-tu pas, quand tu le peux encore?
» Si ta voile tardive attend ici l'aurore,
» Bientôt tu la verras armer tous ses vaisseaux,
» Te suivre, t'arrêter, t'attaquer sur les eaux.
» Je vois briller le fer, je vois luire la flamme;
» Va, pars: qui peut compter sur le cœur d'une femme! »
Il dit, part, et se mêle aux vapeurs de la nuit.

D'Énée à ce discours le doux sommeil s'enfuit.
Croyant entendre encor cette voix menaçante,
Il se lève, saisi d'une sainte épouvante:
« Hâtez-vous, compagnons; rameurs, prenez vos rangs;
» Abandonnez la voile à l'haleine des vents;

Festinare fugam tortosquë incidere funes
Ecce iterum stimulat. Sequimur te, sancte deorum,
Quisquis es, imperioque iterum paremus ovantes.
Adsis o, placidusque juves, et sidera cœlo
Dextra feras. Dixit: vaginâque eripit ensem
Fulmineum, strictoque ferit retinacula ferro.
Idem omnes simul ardor habet: rapiuntque, ruuntque:
Littora deseruere: latet sub classibus æquor:
Adnixi torquent spumas, et cærula verrunt.

Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile:
Regina e speculis ut primùm albescere lucem
Vidit, et æquatis classem procedere velis,
Littoraque et vacuos sensit sine remige portus;
Terque quaterque manu pectus percussa decorum,
Flaventesque abscissa comas: Proh Jupiter! ibit
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis?

» Les Dieux viennent encor d'accuser ma paresse :
» Qui que tu sois, grand Dieu ! j'étouffe ma tendresse,
» Je t'obéis ; et toi, daigne exaucer nos vœux,
» Accorde-nous des vents et des astres heureux ! »
Sa foudroyante épée, à ces mots, étincelle ;
Les cables sont coupés, il part ; et, plein de zèle,
Tout fuit, se précipite, et vole sur les eaux.
La mer a disparu sous leurs nombreux vaisseaux ;
Le rivage s'enfuit, et les flots qui bouillonnent
Cèdent, en mugissant, aux bras qui les sillonnent.

L'Aurore abandonnoit la couche de Tithon,
Et la nuit pâlissoit de son premier rayon ;
Didon, du haut des tours, jetant les yeux sur l'onde,
Les voit voguer au gré du vent qui les seconde,
Le rivage désert, les ports abandonnés,
Frappent d'un calme affreux ses regards consternés.
Aussitôt, arrachant sa blonde chevelure,
Se meurtrissant le sein : « O Dieux ! quoi ! ce parjure,
» Quoi ! ce lâche étranger aura trahi mes feux !
» Aura bravé mon sceptre ! il fuira de ces lieux !

Non arma expedient, totâque ex urbe sequentur,
Deripientque rates alii navalibus? Ite:
Ferte citi flammas, date vela, impellite remos.
Quid loquor? aut ubi sum? quæ mentem insania mutat?
Infelix Dido! nunc te facta impia tangunt.
Tum decuit, quum sceptra dabas. En dextra fidesque!
Quem secum patrios aiunt portasse Penates,
Quem subiisse humeris confectum ætate parentem!
Non potui abreptum divellere corpus, et undis
Spargere? non socios, non ipsum absumere ferro
Ascanium, patriisque epulandum ponere mensis?
Verùm anceps pugnæ fuerat fortuna. Fuisset.
Quem metui moritura? Faces in castra tulissem;
Implessemque foros flammis; natumque patremque
Cum genere extinxem: memet super ipsa dedissem.
Sol, qui terrarum flammis opera omnia lustras,
Tuque harum interpres curarum et conscia Juno,
Nocturnisque Hecate triviis ululata per urbes,

» Il fuit! et mes sujets ne s'arment pas encore!
» Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre!
» Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux,
» Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux!
» Que dis-je? où suis-je? Hélas! et quel transport m'égare?
» Malheureuse Didon! tu le hais, le barbare!
» Il falloit le haïr, quand ce monstre imposteur
» Vint partager ton trône, et séduire ton cœur.
» Voilà donc cette foi, cette vertu sévère,
» Ce fils qui se courba noblement sous son père,
» Cet appui des Troyens, ce sauveur de ses dieux!
» Ah ciel! lorsque l'ingrat s'échappoit de ces lieux,
» Ne pouvois-je saisir, déchirer le parjure,
» Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
» Ou massacrer son peuple, ou de ma propre main
» Lui faire, de son fils, un horrible festin?
» Mais le danger devoit arrêter ma furie;
» Le danger! en est-il alors qu'on hait la vie?
» J'aurois saisi le fer, allumé les flambeaux,
» Ravagé tout son camp, brûlé tous ses vaisseaux,
» Submergé ses sujets, égorgé l'infidèle,
» Et son fils, et sa race, et moi-même après elle.

Et Diræ ultrices, et dî morientis Elissæ,
Accipite hæc, meritumque malis advertite numen,
Et nostras audite preces. Si tangere portus
Infandum caput ac terris adnare necesse est,
Et sic fata Jovis poscunt, hic terminus hæret;
At bello audacis populi vexatus et armis,
Finibus extorris, complexu avulsus Iuli,
Auxilium imploret, videatque indigna suorum
Funera; nec, quum se sub leges pacis iniquæ
Tradiderit, regno aut optatâ luce fruatur;
Sed cadat ante diem, mediâque inhumatus arenâ.
Hæc precor: hanc vocem extremam cum sanguine fundo.
Tum vos, o Tyrii, stirpem et genus omne futurum
Exercete odiis, cinerique hæc mittite nostro
Munera: nullus amor populis nec fœdera sunto.
Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos,
Nunc, olim, quocumque dabunt se tempore vires.

» Soleil! dont les regards embrassent l'univers,
» Reine des dieux témoins de mes affreux revers,
» Triple Hécate! pour qui, dans l'horreur des ténèbres
» Retentissent les airs de hurlemens funèbres!
» Pâles filles du Styx! vous tous, lugubres dieux!
» Dieux de Didon mourante, écoutez tous mes vœux!
» S'il faut qu'enfin ce monstre, échappant au naufrage,
» Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage,
» Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
» Que du moins assailli d'un peuple audacieux,
» Errant dans les climats où son destin l'exile,
» Implorant des secours, mendiant un asile,
» Redemandant son fils arraché de ses bras,
» De ses plus chers amis il pleure le trépas!...
» Qu'une honteuse paix suive une guerre affreuse!
» Qu'au moment de régner, une mort malheureuse
» L'enlève avant le temps! Qu'il meure sans secours,
» Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours!
» Voilà mon dernier vœu! Du courroux qui m'enflamme,
» Ainsi le dernier cri s'exhale avec mon ame.
» Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en horreur!
» Didon au lit de mort te lègue sa fureur!

Littora littoribus contraria, fluctibus undas,
Imprecor, arma armis: pugnent ipsique nepotesque.

Hæc ait, et partes animum versabat in omnes,
Invisam quærens quamprimùm abrumpere lucem.
Tum breviter Barcen nutricem affata Sychæi,
Namque suam patriâ antiquâ cinis ater habebat:
Annam, cara mihi nutrix, huc siste sororem:
Dic corpus properet fluviali spargere lymphâ

» En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre!
» C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
» Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
» Toi qui dois me venger des enfans de Teucer!
» Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
» Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage!
» Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux
» Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
» Courent ensanglanter et la mer et la terre!
» Qu'une haine éternelle éternise la guerre!
» Que l'épuisement seul accorde le pardon!
» Énée est à jamais l'ennemi de Didon :
» Entre son peuple et vous point d'accord, point de grâce!
» Que la guerre détruise, et que la paix menace!
» Que ses derniers neveux s'arment contre les miens!
» Que mes derniers neveux s'acharnent sur les siens! »
Elle dit; et roulant son projet dans son ame,
De ses jours odieux cherche à rompre la trame.
Pour hâter des momens, à sa fureur si doux,
Elle appelle Barcé : de son premier époux
Barcé fut la nourrice : au sein de sa patrie
La sienne dès long-temps a terminé sa vie.

Et pecudes secum et monstrata piacula ducat;
Sic veniat: tuque ipsa piâ tege tempora vittâ.
Sacra Jovi Stygio, quæ ritè incepta paravi,
Perficere est animus, finemque imponere curis,
Dardaniique rogum capitis permittere flammæ.
Sic ait. Illa gradum studio celerabat anili.

At trepida, et cœptis immanibus effera Dido,
Sanguineam volvens aciem, maculisque trementes
Interfusa genas, et pallida morte futurâ,
Interiora domûs irrumpit limina, et altos
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.
Hîc, postquam Iliacas vestes notumque cubilo
Conspexit, paulùm lacrymis et mente morata,
Incubuitque toro, dixitque novissima verba:
Dulces exuviæ, dum fata deusque sinebant,

» Va, cours chercher ma sœur; qu'un bain religieux
» La prépare à paroître aux autels de nos dieux!
» Qu'à tomber sous le fer la victime soit prête!
» Du saint bandeau toi-même il faut orner ta tête.
» Je veux, pour achever de guérir ma raison,
» Finir le sacrifice attendu par Pluton,
» Et d'un parjure amant livrer au feu l'image!... »
Elle dit. Barcé court, fidèle à son message,
Hâter, sans le savoir, les apprêts du trépas,
Et son vieux zèle encore accélère ses pas.
Didon demeure seule. Alors de son outrage
L'affreux ressouvenir aiguillonnant sa rage,
Dans l'accès violent de son dernier transport,
Toute entière livrée à ses projets de mort,
Roulant en traits de feu ses prunelles sanglantes,
Le visage livide, et les lèvres tremblantes,
Les traits défigurés, et le front sans couleur,
Où déjà de la mort s'imprime la pâleur,
Vers le fond du palais Didon désespérée,
Précipite en fureur sa démarche égarée,
Monte au bûcher, saisit le glaive du héros,
Ce glaive à qui son cœur demande le repos,

Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis.
Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi:
Et nunc magna mei sub terras ibit imago.
Urbem præclaram statui; mea mœnia vidi;
Ulta virum, pœnas inimico a fratre recepi;
Felix, heu! nimiùm felix, si litora tantùm
Numquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ!
Dixit, et os impressa toro: Moriemur inultæ!
Sed moriamur, ait: sic, sic juvat ire sub umbras.
Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, et nostræ secum ferat omina mortis.

Ce fer à la beauté donné par le courage,
Hélas! et dont l'amour ne prévit point l'usage :
Ce lit, ces vêtemens si connus à ses yeux,
Suspendent un moment ses transports furieux.
Sur ces chers monumens, ce portrait et ces armes,
Elle laisse en silence échapper quelques larmes;
Se place sur le lit, et parmi des sanglots
Laisse, d'un ton mourant, tomber ces derniers mots :
« Gages, jadis si chers dans un temps plus propice,
» A votre cendre au moins que ma cendre s'unisse!
» Recevez donc mon ame, et calmez mes tourmens!
» J'ai vécu, j'ai rempli mes glorieux momens;
» Et mon ombre aux enfers descendra triomphante.
» J'ai fondé, j'ai vu naître une ville puissante;
» Sur un frère cruel j'ai vengé mon époux.
» Heureuse, heureuse, hélas! si, jeté loin de nous,
» L'infidèle jamais n'eût touché ce rivage! »
A ces mots, sur son lit imprimant son visage :
« Quoi! mourir sans vengeance! Oui, mourons : pour mon cœur
» La mort même, à ce prix, la mort a sa douceur.
» Que ces feux sur les eaux éclairent le parjure!
» Frappons; fuis, malheureux, sous cet affreux augure! »

Dixerat; atque illam media inter talia ferro
Collapsam adspiciunt comites, ensemque cruore
Spumantem, sparsasque manus. It clamor ad alta
Atria; concussam bacchatur fama per urbem;
Lamentis gemituque, et femineo ululatu
Tecta fremunt; resonat magnis plangoribus æther.
Non aliter quàm si immissis ruat hostibus omnis
Carthago, aut antiqua Tyros, flammæque furentes
Culmina perque hominum volvantur perque deorum.
Audiit exanimis, trepidoque exterrita cursu,
Unguibus ora soror fœdans, et pectora pugnis,
Per medios ruit, ac morientem nomine clamat:
Hoc illud, germana, fuit? me fraude petebas?
Hoc rogus iste mihi, hoc ignes aræque parabant?
Quid primùm deserta querar? comitemne sororem
Sprevisti moriens? eadem me ad fata vocasses;
Idem ambas ferro dolor, atque eadem hora, tulisset.
His etiam struxi manibus, patriosque vocavi

A peine elle achevoit, que du glaive cruel
Ses suivantes ont vu partir le coup mortel,
Ont vu sur le bûcher la reine défaillante,
Dans ses sanglantes mains l'épée encor fumante.
La funeste nouvelle est semée en tous lieux;
Les dômes du palais et les voûtes des cieux
Retentissent au loin de clameurs lamentables,
De hurlemens plaintifs, de cris épouvantables.
On diroit que sur eux, fondant de toutes parts,
Une armée en fureur a brisé leurs remparts,
Et livre au fer tranchant, aux dévorantes flammes,
Les temples, les palais, les enfans et les femmes.
Sa sœur tremblante accourt à ce tumulte affreux;
Et, meurtrissant son sein, arrachant ses cheveux,
Vers la reine expirante elle vole et l'appelle.
« Didon, il est donc vrai, tu me trompois, cruelle!
» Quoi! ce bûcher fatal, ces autels et ces feux
» N'étoient donc de ta mort que les apprêts pompeux!
» Élise en tous les temps partagea ta fortune;
» D'où vient que cette mort ne nous est pas commune?
» Par d'aussi durs mépris peux-tu payer ma foi?
» Didon, j'aurois du moins expiré près de toi!

Voce deos, sic te ut posità, crudelis! abessem?
Extinxti te, meque, sorror, populumque, patresque
Sidonios, urbemque tuam. Date, vulnera lymphis
Abluam; et, extremus si quis super halitus errat,
Ore legam. Sic fata, gradus evaserat altos,
Semianimemque sinu germanam amplexa fovebat
Cum gemitu, atque atros siccabat veste cruores.
Illa, graves oculos conata attollere, rursus
Deficit: infixum stridit sub pectore vulnus.
Ter sese attollens cubitoque adnixa levavit,
Ter revoluta toro est; oculisque errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

» Oui, la même douleur auroit, à la même heure,
» Précipité nos jours dans la sombre demeure!
» Ma main a donc dressé ce bûcher odieux!
» Ma voix pour ton trépas invoquoit donc les dieux!
» Et, pour mieux me tromper, ta cruelle prudence
» Pour assurer ta mort, s'assuroit mon absence.
» Oui, ma sœur, tu perds tout par ce noir attentat;
» Et toi-même, et ta sœur, et la ville et l'État.
» Courez; secondez-moi: de l'onde la plus pure
» Que j'étanche son sang, et lave sa blessure;
» Et sur sa bouche encor, s'il erre un vain soupir,
» Que ma bouche, du moins, puisse le recueillir! »
Vers le bûcher funèbre, à ces mots élancée,
Et serrant dans ses bras sa sœur presque glacée,
Elle arrête son sang, la réchauffe. A ces cris,
Didon rouvre en mourant ses yeux appesantis;
Sa force l'abandonne; au fond de sa blessure,
Son sang en bouillonnant forme un triste murmure.
Trois fois, avec effort, sur un bras se dressant,
Trois fois elle retombe; et, d'un œil languissant
Levant un long regard vers le céleste empire,
Elle cherche le jour, le rencontre, et soupire.

Tum Juno omnipotens, longum miserata dolorem
Difficilesque obitus, Irim demisit Olympo,
Quæ luctantem animam nexosque resolveret artus.
Nam, quia nec fato, meritâ nec morte, peribat,
Sed misera ante diem, subitoque accensa furore;
Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Orco.
Ergo Iris, croceis per cœlum roscida pennis,
Mille trahens varios adverso sole colores,
Devolat, et supra caput adstitit: Hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.
Sic ait, et dextrâ crinem secat: omnis et unà
Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit.

Alors, Junon plaignant son pénible trépas,
Et de sa longue mort les douloureux combats,
Pour arracher son ame à sa prison mortelle,
Fait descendre des cieux sa courrière fidèle;
Car l'affreux désespoir ayant, avant le temps,
Par une mort précoce abrégé ses instans,
N'ayant point mérité son trépas par un crime,
La déesse qui règne au ténébreux abîme,
Ne l'avoit point encor dévouée à la mort,
Ni coupé le cheveu d'où dépendoit son sort.
Sur son aile brillante, au soleil exposée,
Peinte de cent couleurs, humide de rosée,
Iris descend des cieux, s'arrête sur Didon:
« Je coupe le cheveu réservé pour Pluton:
» C'en est fait; de tes jours ainsi finit la trame;
» Des chaînes de ton corps je dégage ton ame, »
Lui dit-elle. A ces mots, sa secourable main
Tranche avec le cheveu son malheureux destin.
Sa chaleur l'abandonne; et son ame s'exhale,
Et la mort seule éteint sa passion fatale.

REMARQUES

SUR LE LIVRE QUATRIÈME.

Ce livre est peut-être celui de toute l'*Énéide* qui a valu à son auteur le plus d'admirateurs et de critiques; d'admirateurs, par les grandes beautés qu'il renferme; et de critiques, par l'extrême supériorité qu'il paroît avoir sur des chants, dont le sujet est moins intéressant, mais dont la poésie est peut-être plus admirable. L'intérêt qui l'anime, et la perfection des détails, sont faits pour toucher toutes les classes de la société, et surtout celles qu'on ne sauroit émouvoir que par le tableau des grandes passions. Mais Virgile, forcé par le plan de son ouvrage, de séparer Énée de Didon, a jeté malgré lui quelque défaveur sur son principal personnage, et les huit derniers livres ont dû souffrir de ce défaut inévitable: Énée a été accusé d'ingratitude, de perfidie et de superstition. Le poëte latin, favori de Mécène et courtisan d'Auguste, en employant le merveilleux de sa religion, ne s'est peut-être

pas assez rendu compte de ce que pouvoient perdre un amour d'intérêt, la puissance des Romains, leurs dieux et leurs oracles; tandis que les peintures qu'il a faites d'un amour malheureux devoient produire une impression à jamais durable. Les femmes surtout se passionnent difficilement pour les intérêts politiques d'un grand peuple de l'antiquité; mais elles se mettent facilement à la place d'une amante abandonnée. Les oracles, Junon, Jupiter et leurs ordres souverains, n'égalent pas à leurs yeux une des larmes de l'amour malheureux. Virgile auroit pu éviter une partie de ces inculpations, en mettant dans la bouche d'Énée des expressions plus touchantes de douleur et de regrets; par exemple, au lieu de lui faire dire: « Si j'eusse été le maître de mon sort, je serois encore à » Troie occupé de rebâtir ses murailles et les temples » de nos dieux. » Peut-être eût-il été convenable qu'il lui fît exprimer ses regrets d'une manière plus consolante, comme l'a fait M. Lefranc de Pompignan, dans les vers qui suivent:

Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrai de vos mains un sceptre, une patrie.
Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits,
Qui pourroit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits?

Voilà qui est dans toutes les règles de notre galanterie ; mais il faut avouer qu'il n'y a pas de peuple où le personnage d'Énée pût moins réussir que chez les Français, accoutumés dans leurs représentations théâtrales, à une espèce d'idolatrie pour les femmes, et à voir les plus grands intérêts sacrifiés à ceux de l'amour ; c'est peut-être une suite de l'esprit de chevalerie que les anciens ne connoissoient pas. Homère en est encore plus éloigné que Virgile ; ses dieux même tiennent un langage que réprouveroient les hommes les moins polis de nos temps ; c'est ce que l'on peut surtout remarquer dans le cinquième chant de l'*Odyssée*, lorsque Mercure dit à la nymphe Calypso empressée de connoître l'objet de sa visite : « C'est Jupiter qui m'a ordonné de me » rendre dans ton île, j'y parois malgré moi. »

On remarque dans ce livre deux parties distinctes, mais très-bien liées, et toutes deux également parfaites, la partie épique et la partie dramatique. Suivons d'abord les traces de celle-ci :

Les deux principaux personnages sont, dès le commencement, placés dans la situation la plus dramatique : Énée entre ses devoirs et l'amour ; Didon entre le serment de fidélité qu'elle a fait aux cendres de son époux, et sa passion pour le prince Troyen. Virgile, dès

l'exposition, lui fait répéter ce serment, ce qui excite l'intérêt et la curiosité : on veut savoir par quels degrés elle va passer de ces vœux et de ces promesses, à la passion désordonnée qui les lui fait oublier. Par cet artifice, Virgile a su joindre à l'expression de l'amour, celle du remords, toujours si dramatique. On a souvent comparé la Didon de Virgile, à la Phèdre de Racine : une différence qui est à l'avantage du premier, c'est la belle progression qu'il a mise dans son récit. Phèdre, arrivant sur la scène, laisse éclater la violence de sa passion, et il faut convenir que cela étoit nécessaire à l'exposition du sujet, et que l'amour incestueux de cette reine devoit avoir un autre caractère que celui de Didon. Virgile, profitant de la facilité que lui donnoit la marche moins circonscrite de l'épopée, a nuancé avec une adresse extrême les progrès de l'amour qui va toujours croissant d'intérêt et de violence. Au lieu d'en décrire d'abord les explosions les plus terribles, il peint d'une manière touchante ces premières impressions d'une mélancolie amoureuse qui se nourrit dans le silence et la solitude ; il marque tous les symptômes de ce poison lent et doux qui pénètre toutes les parties de l'existence, qu'on redoute et qu'on aime, qu'on nourrit en essayant de le combattre. L'avidité avec laquelle Didon écoute les récits du héros, ses

malheurs et ses exploits ; l'impression profonde qu'elle en a reçue, l'aveu timide qu'elle en fait à sa sœur, dans le sein de laquelle elle a besoin d'épancher son ame déjà si violemment tourmentée ; le plaisir avec lequel elle écoute les conseils qui encouragent son amour et affoiblissent ses remords, en lui représentant la tristesse de sa vie solitaire, la privation des douceurs de la maternité, les grands avantages politiques qui résulteront d'un hymen qui unira les Troyens et les Carthaginois ; les sacrifices qu'elle fait aux dieux pour en obtenir des réponses favorables à son amour ; l'empressement avec lequel elle montre à Énée Carthage naissante, un Empire tout prêt ; la demande qu'elle lui fait d'entendre encore le récit de ses aventures ; la solitude qu'elle trouve dans son palais, au milieu de sa cour, lorsqu'Énée se retire ; le plaisir qu'elle éprouve à rechercher ses traits dans ceux d'Ascagne : telle est la marche naturelle d'une passion naissante ; tel est l'admirable tableau qu'en a tracé Virgile.

Ce livre renferme trois discours de Didon à Énée, tous trois de caractère différent : le premier est doux, tendre et passionné ; ce n'est encore qu'une amante plaintive. Le second provoqué par la réponse d'Énée, est de l'emportement le plus violent et de la fureur la plus éloquente ; on y voit déjà quelques germes du désespoir qui doit

amener un dénouement si tragique. Le troisième est cette imprécation pleine de tous les transports d'un amour désespéré; mais ce qui en fait la principale beauté, c'est que Virgile a su y mettre en perspective les luttes terribles de Rome et de Carthage, fondées, non pas sur des rivalités de commerce et de puissance, mais sur une haine héréditaire; c'est de son lit de mort que Didon lègue toute sa vengeance à sa postérité. Un seul trait a suffi pour faire reconnoître Annibal, ce terrible ennemi des Romains, cet exécuteur si implacable des imprécations de la reine de Carthage. Ce passage est un de ceux qu'on a le plus justement admirés, non-seulement à cause de la beauté des détails, mais parce qu'il lie avec une grande adresse cet épisode à l'action principale. On sent que ces imprécations n'ont pu être dictées que par le plus violent désespoir. C'est de ce moment que Didon médite sa mort: rien de plus pathétique que la manière dont elle est amenée et exécutée. Virgile commence à rembrunir ses couleurs; ce ne sont plus des festins, des chasses et des fêtes, tout est mélancolique et lugubre. La reine n'est plus attentive qu'aux présages affreux qui la glacent d'effroi: le vin du sacrifice changé en sang; la voix lamentable de Sychée l'appellant du fond de son tombeau; le cri des oiseaux

sinistres; le souvenir des malheurs que lui annoncèrent les augures; tout la détache de la vie, et l'invite à la mort. Elle appelle sa sœur : ce n'est plus pour lui faire l'aveu de son amour, mais pour lui ordonner les apprêts du bûcher fatal. Elle lui cache son funeste projet; et cela étoit nécessaire à la vraisemblance. Suivant l'usage religieux de ces temps, elle offre un sacrifice aux dieux infernaux; ainsi le lecteur s'avance vers la catastrophe, à travers les peintures les plus propres à l'y préparer. Enfin tout est prêt; le moment fatal arrive. Rien, peut-être, dans tout ce livre n'égale la force et l'harmonie avec laquelle Virgile a peint les symptômes du désespoir qui conduit Didon sur le bûcher; et la vérité de ce tableau feroit croire qu'il avoit vu lui-même de pareils évènemens, et qu'il avoit été témoin de tout le désordre de l'ame et des sens qui accompagne le suicide. Un des ressorts les plus puissans de la poésie, c'est le secret des oppositions et des contrastes : Didon que l'on vient de voir agitée des mouvemens les plus désordonnés, roulant des yeux sanglans, le visage parsemé de taches livides, et portant déjà dans tous ses traits la pâleur de la mort, s'élançant d'un pas impétueux vers le bûcher, n'est pas plutôt montée au sommet de la fatale pyramide, qu'à la vue du portrait d'Énée, de son vêtement et du glaive dont l'a-

mour lui fit présent, et dont il étoit loin de prévoir l'usage, sa fureur reste un instant suspendue; elle s'adresse à tous ces monumens d'une passion autrefois si chère à son cœur, et maintenant la source de sentimens si douloureux; c'est à eux qu'elle confie ses derniers soupirs, et qu'elle rend son ame, suivant cette belle expression: *accipite hanc animam.* Alors, par un retour naturel, et qui ne prouve pas moins combien Virgile connoissoit le cœur humain, elle rejette ses regards sur le passé, se rend compte de toutes les époques de sa vie, de tout ce qu'elle a fait de grand et d'utile, et de tout ce qui peut lui donner quelque consolation dans ses derniers momens: elle a vengé son époux, elle a fondé un empire, elle régnoit heureuse; Énée seul est venu troubler tant de gloire et tant de bonheur. Cette idée porte le dernier désordre dans son imagination, et détermine l'exécution de son funeste projet. Cette tragédie, car on ne peut appeler autrement cet intéressant épisode, est terminée comme cela devoit être, par le désespoir et les plaintes touchantes de la sœur de Didon. Voilà l'anatomie dramatique de ce quatrième livre dépouillé des innombrables beautés de style, d'images et d'harmonie que nous essayerons d'indiquer plus loin. Il nous reste à parler de la partie épique, principalement fondée sur le merveilleux.

La première scène se passe entre Junon et Vénus; Junon protectrice de Carthage, et craignant pour cette ville les destinées menaçantes de Rome, propose adroitement à Vénus, mère d'Énée, de retenir ce prince dans la capitale de la Libye, d'unir ensemble les deux peuples par l'hymen des deux amans. Vénus s'apperçoit de l'artifice, et s'en remet à la décision de Jupiter dont elle connoît les intentions favorables. Cette fiction est pleine d'esprit, de grâce et de justesse; il convenoit à l'orgueil de Junon d'essayer d'arrêter Énée dans la Libye, et à la tendresse de Vénus de s'y opposer. Cependant Didon ne dissimule plus son amour; la renommée que Virgile décrit d'une manière si brillante et fort supérieure à toutes les imitations qu'on en a faites, court publier dans toute l'Afrique, le mariage d'Énée et de la reine de Carthage. Iarbe indigné que ses vœux aient été repoussés par cette princesse, se plaint à Jupiter, de l'affront fait à son fils. Jupiter appelle Mercure, et le charge d'aller intimer ses ordres souverains au prince Troyen. Énée, malgré tous ses sentimens de reconnoissance et d'amour pour Didon, se prépare à obéir. Durant son sommeil, qu'on a peine à concevoir dans une pareille circonstance, et qu'on a justement reproché à Virgile, Mercure lui apparoît une seconde fois, et lui répète les ordres qu'il lui a

déjà donnés. On voit clairement que Virgile n'a imaginé cette seconde apparition du messager des dieux, que pour mieux motiver le départ d'Énée. Et en effet, c'en devroit être assez aux yeux des lecteurs judicieux, pour justifier le héros de l'*Enéide*, si injustement accusé d'ingratitude envers Didon, par ceux qui oublient que le premier trait de son caractère, est le respect pour la divinité, que d'ailleurs l'invariable Destin plus fort que tous les dieux ensemble, l'appelle en Italie; et que cette arrivée est le but principal du poëme. Enfin Énée part: Didon se dévoue à la mort; et cette mort elle-même a son merveilleux: la même déesse qui a conduit Énée et Didon dans la grotte où s'est consommé leur hymen, envoie sa messagère couper le cheveu fatal. Ainsi ce livre renferme les sentimens les plus pathétiques du cœur, l'amour, les regrets, les remords, la vengeance; d'un autre côté, ce que la fiction peut produire de plus ingénieux. Qu'on ajoute à cela cette foule innombrable d'images vives, de descriptions brillantes, faites pour animer et enrichir l'épopée, et on concevra comment par son étonnante perfection, ce livre a dû en quelque sorte calomnier tous ceux qui le suivent. Quelques critiques ont avancé que le fond en étant épisodique, ainsi que celui du suivant, où Virgile décrit les jeux célébrés sur le tombeau d'An-

chise, il retardoit l'action; mais s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que l'épopée comme la tragédie, vit d'obstacles à vaincre et de difficultés à surmonter, et que l'intérêt de l'action profite également de ce qui l'avance et de ce qui la retarde, quoi de plus ingénieusement imaginé que de faire retenir Énée à Carthage par une reine aimable, par les douceurs du repos et d'un asile dont la tranquillité succède à tant d'orages?

Passons maintenant aux détails du style, et à l'admirable talent de l'exécution.

At regina, gravi jam dudum saucia curâ,
Vulnus alit venis,

L'idée d'une blessure est celle que les poëtes ont le plus souvent employée pour peindre les impressions de l'amour; mais il seroit impossible de dire dans notre langue, comme Virgile l'a fait dans la sienne, qu'une personne amoureuse nourrit sa blessure. Racine seul a été aussi hardi et beaucoup plus exact, lorsqu'il a fait dire à Phèdre:

Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.

Et cæco carpitur igni.

Des feux aveugles veulent dire ici des feux cachés.

Cette expression remarquable est répétée dans le même sens au quatrième livre, pour peindre le feu de la foudre caché dans les nuages : *Cœcique in nubibus ignes.* Au reste, notre langue a aussi dans ce genre quelques hardiesses; et si Virgile dit des *feux aveugles*, nous disons aussi un *bruit sourd*, de *sourdes menées.*

Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos: hærent infixi pectore vultus,
Verbaque;

On voit d'abord réuni tout ce qui donne du relief à un héros, ses qualités personnelles et l'éclat que réfléchit sur lui le mérite de ses ayeux. Le peu de mots qui suit, présente toutes les autres qualités qui ont dû contribuer à séduire Didon : la beauté d'Énée, et le charme de ses discours. La mémoire d'une amante retient non seulement les traits et les exploits de celui qu'elle aime, mais jusqu'aux moindres sons qui ont frappé son oreille.

Nec placidam membris dat cura quietem.

Racine a ainsi imité ce vers d'une manière supérieure à son modèle :

Le chagrin inquiet l'arrache de son lit.

Humentemque Aurora polo dimoverat umbram;

Ce vers d'une harmonie si douce contraste heureusement avec la peinture des mouvemens violens dont Didon est agitée :

Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent
Quis novus hic nostris successit sedibus hospes!
Quem sese ore ferens! quàm forti pectore, et armis! etc.

Depuis que M. Lefranc a substitué avec raison le nom d'Élise à celui d'Anne un peu vulgaire dans notre langue, tous les traducteurs de ce quatrième livre ont suivi cet exemple. On voit déjà dans ces vers l'impression profonde qu'Énée a produite sur le cœur de Didon; l'aveu qu'elle en fait rend cette passion intéressante. Elle sent combien cet amour peut la dégrader, et elle n'ose d'abord le faire connoître qu'à sa sœur, confidente de ses sentimens les plus secrets. Elle est frappée de la beauté des traits du héros, mais elle l'est surtout de ses vertus, de son courage, de ses malheurs. Elle-même veut ennoblir sa passion à ses propres yeux; elle ne doute point qu'Énée ne soit sorti d'une race divine. Il paroît que chez les anciens, comme parmi nous, comme dans les temps les plus héroïques de notre chevalerie, la valeur étoit auprès des femmes un des premiers moyens de séduction.

Degeneres animos timor arguit.

Pour être plus littéral, il eût fallu traduire ainsi :

On cœur lâche décèle une basse origine,

mais cette idée est renfermée dans celle que j'ai préférée, et semble se lier plus naturellement à la suite du discours.

Si mihi non animo fixum immotumque sederet

Virgile jette ici les premiers germes de l'intérêt dramatique, en présentant Didon comme invinciblement attachée à la mémoire de Sychée, son premier époux, et fermement résolue de ne point lui donner de successeur. Nous observerons que c'est le même sentiment qui donne tant d'intérêt au rôle d'Andromaque.

Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
Impulit.

Cette marche de la passion de Didon, exprimée par elle-même, est pleine de pudeur et de convenance. Énée seul, depuis la mort de Sychée, a ébranlé sa fidélité. Ce peu de mots fait prévoir sa foiblesse.

Agnosco veteris vestigia flammæ.

Ce trait est d'une extrême finesse. Dans sa passion pour

Énée, Didon retrouve les traces de son amour pour Syché; et l'on voit qu'elle ne s'éloigne que par degré de ce premier sentiment. Racine a profité de ce vers, lorsqu'il a fait dire à Phèdre :

De mes feux mal éteints, j'ai reconnu la trace.

Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat,
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, Pudor, quàm te violo, aut tua jura resolvo.

L'expression de ce serment est d'une grande harmonie. L'apostrophe à la pudeur, en la personnifiant, pour ainsi dire, donne une plus grande idée de la fidélité que Didon lui a vouée.

Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit : ille habeat secum, servetque sepulcro.

Racine a heureusement imité ces deux vers, en faisant dire à Andromaque :

Ma flamme par Hector fut jadis allumée,
Dans la tombe avec lui qu'elle reste enfermée.

Peut-être qu'une flamme jadis allumée, a moins de naturel, de douceur et d'élégance, que *primus qui me sibi junxit, amores abstulit* :

Sic effata, sinum lacrymis implevit obortis, etc.

La beauté de ce vers est fondée sur une grande connoissance du cœur humain. Didon a fait un grand effort pour avouer à sa sœur une passion qu'elle voudroit se dissimuler à elle-même, et son cœur une fois ouvert, se soulage par des larmes: c'est la marche de la nature.

En général, tout ce début est plein d'adresse; Virgile arrive par des gradations insensibles, mais extrêmement naturelles aux grands éclats de la passion qu'il veut peindre. C'est à travers les souvenirs de son premier amour, la crainte de sa nouvelle passion, le cri des remords et les reproches qu'elle se fait d'avance de ses sermens violés, que Didon en vient à l'abandon total de sa gloire et au sacrifice d'une longue fidélité. Elle est ici d'autant plus intéressante, qu'elle n'imagine pas même qu'elle puisse jamais succomber.

Anna refert: O luce magis dilecta sorori, etc.

Tout ce discours d'Élise peut être comparé à celui d'Œnone dans Phèdre. Virgile respectant toujours les idées religieuses, s'est bien gardé de s'autoriser de l'exemple des dieux, comme l'a fait Racine dans ces vers:

Les dieux même, les dieux de l'Olympe habitans,
Qui, d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

Placitone etiam pugnabis amori?

Ce passage a été imité par Racine :

Combattrez-vous encore un penchant qui vous plaît ?

Quid bella Tyro surgentia dicam,
Germanique minas?
Dis equidem auspicibus reor, et Junone secundâ,

Élise joint avec adresse aux considérations politiques, les considérations religieuses. Pygmalion, frère de Didon, est d'autant plus à craindre, qu'il est l'assassin d'un époux vivement regretté. L'arrivée d'Énée à Carthage n'est plus pour elle un évènement ordinaire; elle a été dirigée par les dieux même, et principalement par Junon, protectrice de son empire.

His dictis incensum animum inflammavit amore,
Spemque dedit dubiæ menti,

Le mot *inflammavit* suit naturellement *incensum*. La flamme s'échappe et s'élève du brasier une fois allumé. *Spemque dedit dubiæ menti* est plein de délicatesse. L'amour n'est jamais dans toute son activité, lorsqu'il est sans espérance.

Solvitque pudorem.
Principio delubra adeunt, pacemque per aras
Exquirunt;

La pudeur est ici représentée avec beaucoup de jus-

tesse, comme un lien qu'il a fallu dénouer. Tout ce qui suit est d'une admirable beauté. Les idées religieuses mêlées à celles de l'amour donnent à la poésie un caractère touchant et solemnel. Pope l'a bien senti dans la composition de sa belle épître d'*Héloïse à Abailard.* C'est dans le temple, c'est au pied des autels qu'il amène ces deux amans, et qu'il représente l'amour victorieux de la majesté des cérémonies et de la sainteté du sacrifice.

« *Viens,* dit Héloïse, que son amour malheureux doit conduire à la mort : *Viens Abailard, viens, le cierge funéraire dans la main, viens m'adoucir le passage de cette vie à l'autre.* » Si on supprimoit de cet ouvrage l'une des plus belles productions de Pope, l'heureux mélange de l'amour et de la religion, on lui ôteroit son principal mérite. Colardeau, qui paroît l'avoir senti dans les vers suivans, n'est pas entièrement à l'abri de ce reproche :

Soit que ton Héloïse aux pleurs abandonnée
Sur la tombe des morts gémisse prosternée ;
Soit qu'aux pieds des autels elle implore son dieu,
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire.

. . . . . .

Dans nos cantiques saints, c'est ta voix que j'entends ;
Quand, sur le feu sacré, ma main jette l'encens,

Lorsque de ses parfums s'élève le nuage,
A travers ces vapeurs je crois voir ton image.

. . . . . .

Dans l'instant redouté des augustes mystères,
Au milieu des soupirs, des chants et des prières,
Quand le respect remplit le cœur d'un saint effroi,
Mon cœur brûlant n'invoque et n'adore que toi.

En général, on voit trop que Colardeau n'a pu lire Pope que dans une traduction française. Plusieurs des beautés de l'original sont mieux conservées dans une imitation que M. de Laharpe en a faite pour remplir les vides laissés par le jeune traducteur. Celui-ci n'avoit pas assez vu combien ce mélange de religion et d'amour est propre à produire de profondes impressions.

Il est difficile d'abord de comprendre pourquoi Didon invoque pour la prospérité de son mariage les dieux de la lumière, des moissons et des vendanges. Cette cérémonie est fondée sur quelqu'idée philosophique des anciens. Le mariage est la première source de la société; et le soleil qui féconde la terre, et Cérès et Bacchus qui l'enrichissent, étant les premiers bienfaiteurs de la vie sociale, il doit sembler naturel qu'ils fussent invoqués dans les cérémonies nuptiales. C'est avec la même convenance que Junon est plus particulièrement invoquée, puisque l'hymen étoit sous sa protection spéciale.

Pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta, etc.

Le mot *inhians* peint avec une grande énergie l'attention profonde avec laquelle Didon cherche à lire son destin dans les entrailles des victimes. Ce passage a inspiré à Racine plusieurs beaux vers qui en sont évidemment une imitation.

De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchai dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour, remèdes impuissans!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens.
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hyppolite; et, le voyant sans cesse,
Même aux pieds des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.

On peut remarquer ici qu'il y a dans Racine une sorte d'esprit, de finesse et d'élégance plus appropriés au génie de notre langue, et dans Virgile plus d'énergie et de mouvement, particulièrement dans ces vers :

Heu! vatum ignaræ mentes! quid vota furentem,
Quid delubra juvant?

L'imitation n'est pas moins évidente dans ce passage d'*Iphigénie* :

Un prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle!

Déchirera son sein ! et d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux !

Est mollis flamma medullas
Interea, et tacitum vivit sub pectore vulnus.

Mollis flamma est une expression heureuse, parce qu'elle rend avec une extrême précision les tourmens et les délices de l'amour.

Tacitum vivit sub pectore vulnus est tellement intraduisible, que Racine n'a pas même tenté de l'imiter.

Qualis conjectâ cerva sagittâ, etc.

On a toujours admiré avec raison la comparaison de Didon blessée des traits de l'amour, avec une biche qui emporte dans ses flancs la flèche qui l'a percée. L'épithète *nescius* est heureuse, parce que l'objet d'une passion l'allume souvent sans le savoir.

Nunc media Ænean secum per mœnia ducit, etc.

Virgile, après avoir peint l'amour de Didon, peint mieux peut-être encore les efforts qu'elle fait pour se faire aimer, et pour arrêter Énée dans Carthage. Ce héros fugitif cherche une patrie; Didon le conduit dans sa cité naissante, déjà riche des dépouilles de Sidon, et prête à le recevoir, *urbemque paratam.*

Incipit effari, mediâque in voce resistit.

Didon veut déclarer son amour, et s'interrompt tout à

coup. Les aveux les plus intéressans dans ce genre sont toujours les plus timides, et le silence de la pudeur est peut-être plus éloquent que les expressions les plus brûlantes de la passion.

Nunc eadem, labente die, convivia quærit,

Rien de plus naturel que l'empressement avec lequel Didon cherche à ramener Énée à ses festins du soir ; c'est ce que veut dire *labente die*. Les heures du soir sont véritablement celles de l'amour. Il est également naturel qu'elle veuille entendre de nouveau les aventures qui ont fait sur son ame une impression si profonde ; c'est encore Énée qu'elle cherche dans ses récits.

Pendetque iterum narrantis ab ore.

M. de Pompignan a cherché à rendre cette expression par ce vers :

Chaque fois qu'attachée au plaisir de l'entendre.

L'image de Didon *suspendue* à la bouche du héros qui raconte est infiniment plus belle et plus hardie.

Sola domo mœret vacuâ, stratisque relictis
Incubat : illum absens absentem auditque videtque ; etc.

Tous les mouvemens de Didon, lorsqu'Énée s'est

retiré dans son appartement, sont saisis avec la plus extrême sagacité. Au milieu de sa cour, entourée de ses gardes, elle se croit plongée dans la plus profonde solitude. C'est ainsi que Racine fait dire à Titus, après le départ de Bérénice :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
Exercet;

L'Orient fut désert du moment que Bérénice fut absente. Didon s'empare du siège que son amant vient de quitter. Absent, elle croit encore le voir et l'entendre. La répétition des mêmes mots exprime fort bien ici l'obstination avec laquelle cette reine s'attache ou à la personne ou au souvenir de son amant. Mais, ce qui surpasse la beauté de ces images, c'est celle de Didon prenant le fils du héros dans ses bras, et cherchant dans les traits d'Ascagne le portrait de son père, comme un dédommagement et une consolation.

Non cœptæ assurgunt turres; non arma juventus, etc.

Cette pensée de Virgile est très-philosophique, et elle exprime de la manière la plus heureuse comment les passions des souverains nuisent à la prospérité d'un grand empire, et répandent dans toute leur nation l'oubli de ses plus grands intérêts et de tout ce qui produit la félicité

publique. Peut-être n'a-t-on pas assez bien compris le véritable sens des mots *minæque murorum ingentes.* Toutes les grandes constructions imparfaites ont un air de menace, parce qu'elles font naître l'idée d'un écroulement prochain.

Quam simul ac tali persensit peste teneri
Cara Jovis conjux, nec famam obstare furori; etc.

Ce passage étoit difficile à traiter, parce que dans cette lutte de deux déesses aucune des deux ne devoit être dégradée. Junon, toujours fidèle au projet d'écarter les Troyens de l'Italie, propose à Vénus d'unir ensemble les Tyriens et les Troyens par l'hymen d'Énée et de Didon, qui deviendra le sceau de la réconciliation des deux divinités; mais Vénus, par un sourire, marque qu'elle a deviné les intentions de sa rivale, elle lui répond d'une manière pleine de finesse et de convenance.

Una dolo divûm si femina victa duorum est!

Racine a mis dans la bouche de Phèdre une heureuse imitation de ce vers:

Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.

Le vers de Virgile a l'avantage d'exprimer que les

deux divinités qui ont triomphé de Didon, ont joint l'artifice à la puissance.

His ego nigrantem commixtâ grandine nimbum, etc.

Lorsque Virgile fait agir des divinités, c'est toujours d'une manière convenable à leur caractère connu, ou à leurs principaux attributs. Ainsi dans ce passage, c'est Junon, déesse des airs, et présidant à l'hymen, qui se charge d'exciter l'orage pour forcer Énée et Didon de se réfugier dans la grotte où l'hymen doit les unir.

Connubio jungam stabili, propriamque dicabo, etc.

Ce vers tout entier se trouve déjà dans le premier livre, et c'est aussi dans la bouche de Junon. Virgile s'est souvent ainsi répété, et cette observation seule prouveroit qu'il s'est toujours proposé de revoir son ouvrage.

Oceanum interea surgens Aurora relinquit, etc.

Virgile a mis une extrême perfection dans la description de cette chasse; elle est pleine d'images bien choisies, de convenance et de rapidité. *Delecta juventus* exprime fort bien l'espèce d'étiquette, qui n'admet autour des souverains, dans leurs parties de plaisir, que l'élite de leur cour; et la jeunesse y paroît avec de

grands avantages. L'appareil, les instrumens de la chasse, le cortège de la reine sont décrits avec beaucoup de justesse. Le poëte ne manque pas de faire paroître dans cette fête les cavaliers Numides, renommés par leur adresse dans l'équitation. L'expression si heureuse et si précise *odora canum vis* n'a pu se rendre que par des équivalens. L'empressement avec lequel les grands admis à cette chasse arrivent au rendez-vous, n'est pas oublié; il étoit naturel aussi d'exprimer l'impatience avec laquelle est attendu le principal personnage; et le cheval même qui doit le porter, a fourni à cette description des traits également justes et brillans. La richesse de son harnois est parfaitement rendue en deux mots qui le couvrent à la fois de ce qu'il y a de plus précieux, d'or et de pourpre: *Ostroque insignis et auro.*

Stat sonipes, ac frena ferox spumantia mandit.

Ce vers exprime admirablement un cheval bien dressé, qui réunit ensemble l'ardeur et la docilité. On y trouve d'ailleurs une magie d'harmonie, qui fait qu'on croit entendre l'action d'un coursier fougueux rongeant son frein d'impatience.

Tandem progreditur exprime parfaitement la longue attente occasionnée par le retard de la reine, et le plaisir

que fait naître sa présence. Un des privilèges de la grandeur est de ne pas attendre, et d'être attendue. Louis XIV arrivant en même temps que sa voiture au pied du grand escalier de Versailles, dit, en se retournant vers son grand écuyer : *J'ai failli attendre.* Ce mot exprime vivement le sentiment qu'il avoit de l'élévation de son rang et du respect qui lui étoit dû.

Si le souverain de Carthage avoit été un homme, Virgile ne se seroit peut-être pas arrêté à décrire son costume ; mais une jeune reine, mais une amante intéressée à plaire, ne devoit rien avoir oublié de ce qui pouvoit y contribuer. Le poëte lui prête tout le goût et toute la magnificence dont une toilette de chasse peut être susceptible. Il est tout simple que, dans ce jour, les Troyens et leur chef jouent un des premiers rôles. La comparaison d'Énée avec Apollon, si elle n'est pas d'une grande exactitude, est de la plus belle poésie. C'est toujours aux dieux qu'Homère et Virgile comparent les hommes qu'ils veulent faire valoir. Dans la suite de cette description, le lieu de la scène, les chasseurs, les animaux poursuivis sont peints avec tout le mouvement et toute la vérité nécessaire. Pour faire partir ces animaux sauvages, Virgile attend, avec raison, que la chasse soit parvenue dans les taillis les plus épais et les lieux les plus impraticables ; alors,

par un mélange heureux de syllabes brèves et longues, par la cadence et la coupe des vers, il nous fait entendre les sauts, les bonds impétueux, et la fuite précipitée des daims, des chevreuils et des chamois chassés précipitamment de leurs retraites. Nous avons remarqué ailleurs comment Virgile avoit peint dans la personne d'Ascagne l'ardeur et l'émulation que mettent les jeunes gens dans ces sortes d'exercice.

Interea magno misceri murmure cœlum, etc.

On a observé avec raison que ce qui se passe de mystérieux dans la grotte où l'orage conduit Énée et Didon, est décrit par Virgile avec toute la décence de la pudeur; et si une foule d'autres peintures fait honneur à son génie, celle-ci a toujours honoré son caractère. Une observation plus importante, et peut-être plus nouvelle, c'est que, pour donner plus de solemnité à cet hymen, Virgile suppose que ce sont de grandes divinités qui ont donné le signal; c'est le tonnerre qui le proclame; c'est la foudre qui l'éclaire. Les nymphes heurlant au sommet des montagnes, rappellent les femmes qui, suivant l'usage antique, annonçoient par des cris celui de la pudeur mourante. Ainsi, ce sont tous les élémens, ce sont les dieux, c'est la nature entière qui fait les frais de cet hymen; idée vraiment neuve et imposante.

Extemplo Libyæ magnas it Fama per urbes; etc.

Plusieurs poëtes, après Virgile, ont fait des descriptions de la Renommée; la première est celle d'Ovide dans le douzième livre des Métamorphoses, très-bien rendue par M. de Saint-Ange. Le palais de la déesse y est décrit d'une manière brillante; mais la prolixité et la monotonie des couleurs empêchent d'en distinguer les traits les plus remarquables.

La description de Boileau, dans le second chant du *Lutrin*, est beaucoup moins étendue; mais aucun des traits que comportoit son sujet n'y est oublié :

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre, composé de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas,
La Renommée enfin, cette prompte courrière,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière.

Voltaire a aussi fait, en décrivant la Renommée, dans le huitième chant de la *Henriade*, une heureuse imitation de Virgile; mais celle de J. B. Rousseau, dans sa belle ode au prince Eugène, nous paroît supérieure à toutes les autres par la rapidité et le mouvement :

Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,

Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?
C'est l'inconstante Renommée
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers;
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Jupiter omnipotens, cui nunc Maurusia pictis, etc.

Ce discours d'Iarbe est plein de toute la chaleur et de tout l'emportement d'un caractère exalté par les ardeurs du ciel africain; il exprime d'ailleurs tout l'orgueil d'un fils de Jupiter, qui semble lui-même tenir en main les foudres de son père.

Vāde ăgĕ, nătă, vŏcā Zĕphĭrōs, et lābĕră pēnnīs;

M. de Marmontel a remarqué avec raison l'extrême légèreté de ce vers, presque tout entier composé de dactyles.

Le discours de Jupiter a toute la dignité convenable au

souverain des dieux : *gravidam imperiis* est une de ces hardiesses si communes à Virgile, et si difficiles à transporter dans notre langue ; elle rappelle le *fœta armis* du second livre.

Naviget; hæc summa est : hic nostri nuntius esto.

Ce vers a, si j'ose ainsi dire, toute la précision et toute la fermeté du commandement.

La description de l'appareil dont s'entoure Mercure, a perdu une grande partie de l'intérêt qu'elle avoit pour les anciens ; mais les vers qui l'expriment conservent encore pour nous tout le charme que ne perd jamais la belle poésie. On en peut dire autant de la description d'Atlas, l'aïeul de Mercure changé en montagne. La comparaison de Mercure, effleurant d'une aile légère le rivage de Carthage, est un des larcins assez fréquens que le poëte latin a faits à Homère.

Pulchramque uxorius urbem

Horace paroît avoir emprunté cette expression de Virgile, lorsqu'il a dit dans une de ses odes *uxorius amnis*.

Arrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit.

Ce vers est encore un de ceux que Virgile s'est pris à

lui-même. Ce n'est point la crainte des dieux qu'il a voulu exprimer, c'est le respect d'Énée pour la présence de la divinité. Aussi son premier mouvement est d'obéir, mais avec tout le regret que doivent lui inspirer les bienfaits de Didon, sa tendresse pour elle, et le charme d'un asile où il trouvoit un repos si chèrement acheté par un long exil et les fatigues d'une pénible navigation : son irrésolution concourt encore à diminuer ce que son départ peut avoir d'odieux.

Læti parent, ac jussa facessunt.

La joie empressée avec laquelle les Troyens se disposent à partir, sert aussi à justifier Énée. Enfin, Virgile n'a oublié dans la suite de ce chant, aucun des traits qui pouvoient disculper son héros des torts qu'on s'obstine à lui trouver.

At regina dolos (quis fallere possit amantem?)
Præsensit, motusque excepit prima futuros, etc.

Ces premières impressions que produit sur le cœur de Didon la nouvelle du prochain départ d'Énée, sont peintes avec beaucoup de force et de vérité. Cette exclamation : *quis fallere possit amantem?* est surtout remarquable. *Omnia tuta timens* exprime bien les alarmes

et l'inquiétude qui accompagnent l'amour. On ne pouvoit mieux peindre son délire qu'en le comparant à celui des bacchantes.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantùm
Posse nefas, tacitusque meâ decedere terrâ? etc.

Nous avons déjà observé le caractère de ce discours, où la passion est véritablement éloquente. Didon espère encore; et l'amour dans cette situation met quelque mesure à l'expression de sa fureur; aussi, dans cette première explication, les sentimens tendres et passionnés reviennent-ils plus souvent que les accens de la colère et de l'emportement. La reine paroît craindre autant les dangers auxquels s'expose son amant, que les malheurs qui l'attendent elle-même.

Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, numquam, regina, negabo
Promeritam; etc.

Ce qui touche le plus un cœur noble, c'est le reproche d'ingratitude; aussi c'est ce reproche qu'Énée repousse avant tout. Les ordres des dieux, la volonté du Destin, l'apparition de son père qui lui rappelle ses devoirs, achèvent sa justification. Mais, comme nous l'avons remarqué ailleurs, peut-être l'amant de Didon, prêt à la quitter, lui devoit-il une réponse plus douce et plus

galante, et des expressions plus vives de reconnoissance et de regret.

Talia dicentem jam dudum aversa tuetur, etc.

La réplique de Didon est d'abord toute entière dans ses regards, dans son attitude et même dans son silence. Ce second discours, par la raison que nous avons déjà alléguée, devoit être plus violent, plus emporté que celui qui le précède; moins d'espérance devoit produire plus de colère; aussi ne peut-on rien ajouter aux mouvemens de désespoir et de rage qu'il contient. Un peintre qui auroit à représenter une amante furieuse d'une réponse qui la désespère et d'un abandon qui l'outrage, ne pourroit mieux faire que de rendre l'attitude et les mouvemens que Virgile donne ici à Didon. C'est ce que M. Moreau a exécuté avec succès dans la gravure qui est à la tête de ce volume. Didon commence par l'injure qui doit être la plus sensible au cœur d'Énée; sa gloire étoit d'être issu du sang troyen, d'être chargé par les dieux d'en perpétuer la race, et dès le premier vers elle lui refuse cet honneur. Le descendant de Dardanus n'est plus que l'enfant du Caucase, et le nourrisson d'une tigresse. Racine a imité les mouvemens les plus remarquables de ce

discours, dans la tragédie de *Bajazet*. Voici surtout trois vers qui en sont une traduction presque littérale :

En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Tranquille à mes soupirs, muet à mes alarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?

Jam jam nec maxima Juno,
Nec Saturnius hæc oculis pater adspicit æquis.

Le premier des crimes pour une femme, c'est l'indifférence et l'ingratitude. Jupiter et Junon deviennent injustes, du moment où Énée paroît insensible ; et toute vertu disparoît aux yeux de Didon, lorsqu'elle ne voit plus qu'un traître dans son amant : *nusquàm tuta fides.*

A qui se confier, quand Énée est un traître ?

At pius Æneas, quamquam lenire dolentem etc.

Virgile, avant de faire partir Énée, comme s'il eût prévu les torts que les critiques devoient lui donner un jour, a soin de le représenter affligé de son départ involontaire, et desirant adoucir la douleur de Didon : *lenire dolentem solando cupit.* A ces regrets, il oppose immédiatement le respect du héros pour les ordres des dieux, et l'empressement de ses compagnons prévenus comme lui de la grandeur de leurs destinées. Cet em-

pressement est parfaitement bien exprimé par ces matériaux encore bruts, dont ils dépouillent les forêts voisines, et qu'ils entassent à la hâte sur le rivage. J'ai remarqué ailleurs la beauté de la comparaison des Troyens avec les fourmis, qui réunit la vérité des détails, l'élégance, l'harmonie et ce degré de justesse qui doit lui suffire. Quand les poëtes rapprochent les hommes des animaux, il faut qu'ils aient soin de rapprocher de l'homme les animaux eux-mêmes; c'est ce que Virgile a fait en donnant aux fourmis une espèce de discipline militaire : *Agmina cogunt, castigantque moras.*

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?

Cette apostrophe pathétique, adressée à Didon, nous fait partager sa situation pénible et ses émotions douloureuses; comme amante délaissée, Virgile la peint souffrante; et comme reine humiliée, elle est obligée de descendre de la hauteur de son rang, aux supplications et aux prières. Le discours qu'elle adresse à sa sœur est peut-être le plus touchant de ceux que Virgile a mis dans sa bouche. Elle attaque le cœur d'Énée par tout ce qu'il y a de plus affectueux et de plus modeste; par tout ce qu'il y a de plus capable de le fléchir. Lorsqu'ils représentent des amantes réduites au désespoir, les poëtes

leur prêtent toujours les demandes les plus modérées. C'est ainsi qu'Hermione dit à Pyrrhus, dans la belle tragédie d'*Andromaque* :

> Ordonnez votre hymen, j'y consens; mais du moins
> Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
> Pour la dernière fois je vous parle peut-être :
> Différez-le d'un jour, demain vous serez maître.

Des formes à peu près semblables sont employées par Didon; elle ne demande plus à Énée de partager son trône et son lit; mais seulement de donner à sa douleur le temps de s'affoiblir, et à son courage celui de s'y préparer.

> Tempus inane peto, requiem spatiumque furori,

Un sentiment, non moins naturel aux femmes délaissées, c'est de n'avoir aucun tort aux yeux de ceux qui en ont de si grands envers elles : « Ai-je, s'écrie Didon, » conspiré avec les Grecs, contre l'empire Troyen? Ai-je » envoyé mes vaisseaux contre Pergame? Ai-je troublé » les mânes d'Anchise ou violé son tombeau? » Elle se feroit un crime de mettre obstacle à ses destinées, mais elle l'invite à attendre des vents plus favorables. Tous ces mouvemens sont naturels, vifs et passionnés; mais ce qu'il y a peut-être de plus délicat dans ce discours, ce

sont les expressions par lesquelles Didon prête à sa sœur sur l'esprit d'Énée, un ascendant qu'elle n'a pas. L'amour est tellement voisin de la jalousie, qu'il semble à Didon que sa sœur a pris sur son amant un empire qu'elle-même n'a pu obtenir.

Toi seule sur l'ingrat avois pris quelqu'empire ;
Dans son ame, à toi seule il permettoit de lire.
Seule enfin, près de lui, trouvant un doux accueil,
Tu savois du barbare apprivoiser l'orgueil.

Fata obstant, placidasque viri deus obstruit aures.

Ici Virgile, pour excuser Énée, ne se contente pas de dire qu'il obéit aux dieux, il ajoute qu'un dieu lui-même ferme les oreilles du héros aux prières de Didon. On ne pouvoit mieux peindre sa vertueuse inflexibilité, que par la comparaison qui suit; elle est également frappante par la beauté des images, et par celle de l'harmonie :

Tum verò infelix fatis exterrita Dido
Mortem orat ; tædet cœli convexa tueri.

Nous avons développé dans le préambule, l'art infini avec lequel le poëte nous conduit à la mort de Didon. Un des premiers artifices de la poésie, dans l'épopée comme dans la tragédie, est de préparer le lecteur aux

impressions qu'il veut produire. Il falloit beaucoup d'adresse pour amener cette reine, des fêtes qu'elle donne à son amant, au théâtre de sa mort.

Semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur etc.

Non seulement les veilles, mais les rêves mêmes de Didon devoient être pleins de son amour; la manière dont Virgile les caractérise, est du plus grand naturel; Didon, séparée d'Énée, ne voit dans son sommeil troublé, que solitude et qu'abandon. En outre, ce vers est de la plus mélancolique et même de la plus lugubre harmonie. Tout ce qui suit est d'une extrême énergie; c'est dans les héros de théâtre les plus renommés par la violence de leur passion, et l'horreur de leurs remords, que Virgile a cherché quelque chose de semblable aux mouvemens tumultueux dont Didon est agitée.

Mœstam dictis aggressa sororem,
Consilium vultu tegit, ac spem fronte serenat, etc.

Le désespoir le plus touchant, est toujours celui que l'on dissimule : telle est la situation de Didon; elle a avoué son amour à sa sœur, mais elle lui cache ses projets de mort. Virgile avoit déjà employé une partie de cette idée, en disant plus haut: *hoc visum nulli non*

ipsi effata sorori. L'idée de la prêtresse est non-seulement poétique, mais pleine de vérité. Les devineresses et les nécromanciens ne sont consultés par aucune passion, autant que par l'amour, la plus inquiète, la plus curieuse et la plus superstitieuse de toutes. Didon a une telle idée de la violence des feux dont elle est dévorée, qu'elle n'espère pouvoir en être délivrée que par une puissance surnaturelle, capable d'arrêter les astres et les fleuves dans leur cours.

Hæc effata silet. Pallor simul occupat ora.

Le sang froid et le calme qu'affectent quelquefois les grandes passions, font bientôt place aux mouvemens involontaires de la nature. Didon vient de dissimuler les apprêts de sa mort; mais à ces discours pleins d'une tranquillité qu'elle n'a pas, succède bientôt un morne silence, et le rayon d'espérance qu'elle a cherché à faire briller sur son front, est remplacé par la pâleur de la mort qui déjà est devant ses yeux, suivant la belle expression de Virgile : *Pallida morte futura.*

Aut graviora timet quàm morte Sychæi..
Ergo jussa parat.

Il falloit rendre vraisemblable l'obéissance impré-

voyante de la sœur de Didon ; et, après les marques de regret et de fidélité que la reine a données à son premier époux, sa sœur ne peut imaginer que lui ayant survécu, elle puisse mourir du départ d'Énée. Le lecteur une fois prévenu par Didon elle-même de ce qui doit arriver, ne peut lire sans intérêt aucun des détails qui conduisent à la catastrophe. Jusques-là, par la magie du récit, Didon est toujours sur la scène, et l'intérêt qu'elle inspire attache à toutes les circonstances qui préparent le funeste évènement. Enfin, ce récit pathétique porte à l'imagination du lecteur une foule d'idées que la représentation théâtrale elle-même auroit peine à produire ; car on peut souvent dire ce qu'il est impossible de mettre sur la scène.

Et crines effusa sacerdos
Ter centum tonat ore deos, Erebumque, Chaosque, etc.

Pour recommander cette description, il suffit de rappeler qu'elle a fourni à J. B. Rousseau, l'idée de l'un des ses plus beaux ouvrages, la *Cantate de Circé*, à laquelle un choix heureux des différentes mesures appropriées au sujet, donne une sorte de supériorité sur les vers de Virgile lui-même. Voici ceux qui paroissent le plus évidemment imités du poëte latin :

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;

Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant, l'affreux bûcher s'allume, etc.

Nox erat, et placidum carpebant fessa sopòrem, etc.

C'est un effet dès long-temps remarqué, que l'impression de la nuit sur les ames passionnées; la solitude et le silence semblent nourrir et accroître toutes les inquiétudes par l'absence des objets qui peuvent les distraire; c'est ce que j'ai essayé d'exprimer dans une peinture des effets de la solitude et des ténèbres:

Ah! que la nuit alors, jointe à la solitude,
De l'homme délaissé nourrit l'inquiétude!
L'absence des objets rend ses maux plus présens,
Rien n'en distrait son cœur, son esprit ni ses sens;
Exhalant en soupirs sa tristesse farouche,
De sa longue insomnie il tourmente sa couche;
Il se roule, il se lasse à chercher le repos;
Tout son sang embrasé précipite ses flots,
Jusqu'à l'heure où l'Aurore, humide de rosée,
Apporte un peu de calme à son ame épuisée;
Et chassant de la nuit les funèbres vapeurs,
Rend et le jour au monde et l'espérance au cœur.

Poëme de l'Imagination.

Cette peinture du sommeil agité de Didon, prouveroit seule quelle connoissance profonde Virgile avoit du cœur humain, et avec quelle fidélité il en savoit saisir les mouvemens. Ajoutons que cette turbulence est dans un contraste parfait avec le repos de la nature entière, décrit en vers si doux et si mélodieux. Virgile a emprunté cette idée d'Apollonius de Rhodes, dont il a imité quelques autres passages; mais c'est dans cette imitation même qu'il a peut-être le mieux montré son talent, par le choix judicieux des traits empruntés. « Tout étoit calme, dit » Apollonius, les sentinelles qui veilloient aux portes » commençoient à s'assoupir; la mère qui avoit pleuré » son enfant, commençoit à céder au besoin du sommeil.» C'est ce dernier trait que Virgile a supprimé, parce qu'il a senti qu'il ne falloit pas d'avance user la peinture de la douleur de Didon, par celle d'une mère éplorée. Il s'est donc contenté de présenter le calme qui règne dans les villes, sur les mers et dans les bois, et le repos général de tous les êtres vivans ou inanimés.

J. J. Rousseau offre aussi un bel exemple du calme de la nature en contraste avec les passions violentes et désordonnées, dans la 17e. lettre de *la Nouvelle Héloïse*, où St.-Preux raconte une navigation nocturne qu'il fit avec son amante, sur le lac de Genève. C'est peut-être

le seul écrivain dont on puisse quelquefois opposer la prose à la plus belle poésie.

« Insensiblement la lune se leva, l'eau devint calme, » et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main » pour entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté » d'elle je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gar- » dions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des » rames m'excitoit à rêver. Le chant assez gai des bec- » cassines me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au » lieu de m'égayer, m'attristoit. Peu à peu je sentis aug- » menter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel se- » rein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, » le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de » nous, le concours des plus agréables sensations, la » présence même de cet objet chéri, rien ne pouvoit » détourner de mon cœur mille réflexions doulou- » reuses. »

At non infelix animi Phœnissa;

Voltaire qui a essayé de traduire ce passage, est tombé dans une erreur, peu importante à la vérité; mais que son grand nom nous oblige de relever. Il rend *at non infelix Phœnissa* par ces mots: *Phœnisse veille et*

pleure; ainsi *Phœnissa* qui exprime simplement le pays dont Didon est originaire, devient par l'inadvertence de Voltaire un nom de famille.

Oculisve aut pectore noctem
Accipit;

Elle ne reçoit la nuit ni dans ses yeux, ni dans son cœur; on sent combien il étoit impossible de transporter cette hardiesse dans notre langue.

En quid ago? rursusne procos irrisa priores, etc.

Ce discours est plein des incertitudes et des irrésolutions qui doivent naturellement agiter Didon, dans la situation où elle se trouve; il prouve en même-temps qu'il entre dans les dépits de l'amour blessé, beaucoup d'orgueil; aussi c'est par ce sentiment que paroissent dictés la plupart des traits qui le composent. Didon regarde comme une humiliation insupportable de recourir au roi Numide qu'elle a dédaigné, et aux Troyens dont l'ingratitude l'offense; elle ne voit donc d'asile que dans la mort, et ce n'est qu'en renonçant à la vie, qu'elle croit pouvoir conserver sa gloire, et finir ses malheurs; ce qui est exprimé avec une grande précision et une grande force: *ferroque aperte dolorem*. Phèdre comme

Didon regrette de ne pas mourir avec toute sa gloire et toute sa vertu.

Tu, lacrymis evicta meis, tu prima furentem, etc.

Il est dans le caractère des amans outragés, de se plaindre de ceux qui ont favorisé leurs passions; c'est ainsi que Phèdre dit à OEnone :

Malheureuse! voilà comment tu m'as perdue!
Au jour que je fuyois, c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir :
J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.

Carpebat somnos, rebus jam rite paratis, etc.

Nous avons déjà remarqué que ce sommeil d'Énée, au moment de son départ et d'une séparation si douloureuse, manque au moins de convenance; mais Virgile en avoit besoin pour amener la seconde apparition de Mercure, bien imaginée pour justifier de plus en plus le départ des Troyens, parfaitement exprimé dans la suite du même morceau.

Regina e speculis ut primùm albescere lucem
Vidit, et æquatis classem procedere velis, etc.

On sait que l'*Ariane abandonnée* de Catulle a été composée avant la *Didon* de Virgile. Celui-ci a même

emprunté plusieurs vers de son prédécesseur, qui, malgré le talent de ce grand poëte, lui est resté supérieur dans plusieurs passages, particulièrement lorsqu'il peint le silence et la solitude que laisse dans le port et sur le rivage le départ de Thésée :

Omnia muta
Omnia consternata, ostentant omnia mortem.

Ce vers pour les images et pour l'harmonie me paroît fort supérieur à celui de Virgile, où la même idée est exprimée :

Littoraque et vacuos sensit sine remige portus;

Il faut avouer pourtant que *sensit* au lieu de *vidit* est d'une grande beauté. Didon ne voit pas cette solitude: elle la sent. Mais, où Virgile est resté plus inférieur encore, c'est dans la peinture de la douleur de Didon après le départ d'Énée ; il se contente de la représenter contemplant du haut de son palais la flotte des Troyens, s'éloignant du rivage ; il s'adresse alors à cette amante abandonnée, pour lui demander ce qu'elle éprouvoit en ce moment. Dans la même situation, Catulle peint Ariane gravissant une montagne élevée, d'où ses yeux suivent aussi loin qu'ils le peuvent, le vaisseau

qui emporte son amant; au moment où elle le perd de vue, elle tombe évanouie, mais furieuse. Il la compare alors à une bacchante représentée en marbre : image admirable, parce qu'elle peint à la fois la fureur de l'amour désespéré et l'immobilité de la douleur stupide : *Saxea ut effigies bacchantis.*

Proh Jupiter! ibit
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis?

Ce commencement des imprécations de Didon est d'une brusquerie et d'une impétuosité très-convenables. On a admiré avec raison la vivacité et la cumulation d'images que renferme ce vers :

Ferte citi flammas, date vela, impellite remos.

Infelix Dido! nunc te facta impia tangunt.

Racine a encore imité ce beau mouvement, dans le rôle de Roxane :

Tu pleures, malheureuse! Ah! tu devois pleurer,
Lorsque d'un vain desir, à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.

En dextra fidesque!
Quem secum patrios aiunt portasse Penates,

Ce quatrième livre semble un trésor de mouvemens

tragiques, où sont venus puiser presque tous nos grands poëtes; et on a lieu de s'étonner que Lefranc de Pompignan, qui avoit à moissonner dans un champ aussi va te, ait trop peu profité d'un aussi grand avantage, et que nous ayions eu si rarement occasion de le comparer à son modèle. Voltaire fait dire à Orosmane:

Voilà ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissoit Solyme
De ce faste imposant, de sa vertu sublime.

Faces in castra *tulissem*.;
Implessemque foros flammis; natumque patremque
Cum genere *extinxem*: memet super ipsa *dedissem*.

Il étoit difficile de rapporter dans notre langue la beauté des terminaisons de l'imparfait, qui, par leur répétition, marquent d'une manière si expressive l'acharnement de la vengeance. Je me suis néanmoins efforcé de les imiter par les consonnances répétées: j'aurois *ravagé*, *brûlé*, *submergé*, *égorgé*.

A ces mouvemens violens, succèdent avec un goût admirable, pour exprimer la fatigue d'une ame qui retombe dans l'abattement et dans une sorte de consomption mé-

lancolique, des sons lents et lugubres, douloureusement prolongés.

Sol, qui *terrarum* flammis opera omnia lustras,
Tuque *harum* interpres *curarum* et conscia Juno,
Nocturnisque Hecate triviis *ululata* per urbes,

Ce que nous avons dit précédemment de ce discours, nous dispense de nous y arrêter davantage.

Illa gradum studio celerabat anili.

L'épithète *anili* est d'une extrême propriété. On remarque dans les vieux domestiques un empressement de zèle presque toujours proportionné à l'ancienneté de leurs services. Nous avons suffisamment parlé en commençant, des beaux mouvemens qui précèdent la mort de Didon.

It clamor ad alta
Atria; concussam bacchatur fama per urbem; etc.

Ces vers peignent fort bien la douleur universelle que répand dans un grand empire la nouvelle de la mort d'un souverain long-temps chéri de ses sujets.

Illa, graves oculos *conata attollere*, *rursus*
Deficit: infixum stridet sub pectore vulnus.
Ter sese attollens cubitoque adnixa levavit,
Ter revolută toro est;

Nous avons remarqué dans ce livre peu de traits d'harmonie imitative, quoiqu'il y en ait un grand nombre; mais il est impossible de n'être pas frappé de celle qui distingue ces deux derniers vers, dont une partie exprime, par les spondées, la peine et l'effort avec lesquels Didon essaye de se soulever, et l'autre par des dactyles multipliés, la précipitation avec laquelle elle retombe. Le premier, qui exprime l'effort que fait Didon pour ouvrir les yeux, offre aussi un exemple non moins remarquable de cette harmonie; et c'est avec le même goût que le mot *deficit* est rejeté au vers suivant:

Ergo Iria, croceis per cœlum roscida pennis,
Mille trahens varios adverso sole colores,

Cette peinture d'Iris avec ses ailes brillantes et humides de rosée, dont l'image et l'harmonie sont également gracieuses, semble avoir pour objet de produire un contraste avec la tristesse des objets que Virgile vient de présenter, les horreurs du suicide et les angoisses de la mort.

Je ne puis finir ces observations, sans rechercher ce qui a précédé et suivi Virgile dans cette belle peinture de l'amour. Les amours d'Ulysse et de Calypso semblent en avoir fourni la première idée, si admirablement per-

fectionnée. Presqu'aucun passage d'Homère ne peint la violence de cette passion. Calypso, maîtresse de sa destinée, et qui n'est liée par aucun serment, ne peut intéresser autant que Didon qui a voué à son premier époux une éternelle fidélité. Ulysse n'est pas comme Énée choisi par les dieux pour fonder un grand empire. Les discours de Calypso sont froids et insignifians; on n'y suit point les progrès de sa passion, qui d'ailleurs n'est pas aussi bien préparée que l'est celle de Didon par le récit des grands exploits et des aventures malheureuses du héros de l'*Enéide;* mais c'est dans Homère que Virgile a pris sa principale idée : le quatrième livre de l'*Enéide* est dans le cinquième de l'*Odyssée*, comme le chêne est dans le gland. Virgile s'est aussi beaucoup aidé des amours d'*Ariane* et de *Thésée*; il en a emprunté des vers entiers, tel que celui-ci :

Per connubia nostra, per inceptos hymeneos.

Mais le poëte qui lui a fourni le plus grand nombre d'idées, c'est, sans contredit, Apollonius de Rhodes; on trouve dans cet auteur, l'esquisse de plusieurs des plus beaux morceaux de Virgile.

Passons maintenant aux imitateurs. A leur tête est le Tasse. Didon ne peut avoir de rivale qu'Armide; mais

il faut avouer qu'Armide n'eût pas existé sans Didon. Ses discours les plus passionnés sont quelquefois littéralement traduits de Virgile ; on ne peut nier que l'heureux emploi que le poëte italien a fait des enchantemens de la féerie, n'ait ajouté beaucoup aux grandes beautés de son poëme. Ce palais enchanté, ouvrage de l'amour, si chéri d'Armide, tant qu'il est habité par Renaud, et livré aux flammes après son départ, est une des idées les plus heureuses qu'aucun poëte épique ait conçue.

La *Gabrielle d'Estrées* de Voltaire, est assurément bien loin de Didon et d'Armide ; et le chant de la Henriade, consacré à ses amours avec Henri IV, est généralement regardé comme froid et sans caractère ; ce n'est guère qu'une idylle amoureuse, dont la partie épique et dramatique sont également foibles. On trouve dans quelques passages toute la galanterie française et des vers très-agréables ; mais, nulle part, l'intérêt, la force, l'énergie qui caractérisent le peintre de Didon ; et ce qui y manque le plus, c'est l'incroyable variété que Virgile a su mettre dans un livre, dont le sujet est tel, qu'il sembloit devoir s'emparer de toutes les parties de cet ouvrage. Les fêtes données au héros, les pompes naissantes de Carthage, les cérémonies nuptiales, avec lesquelles doivent bientôt contraster les cérémonies funé-

raîtres, la description d'Atlas, de la Renommée, une foule d'objets de la nature, adroitement mêlés au sujet principal, soit par des descriptions, soit par des comparaisons, donnent à ce livre une richesse et une magnificence de poésie, qu'on chercheroit en vain dans le chant correspondant de *la Henriade*. C'est dans ses belles tragédies que Voltaire a plus heureusement imité les anciens, et qu'il a, en quelque façon, racheté cette foiblesse.

Fénélon, disciple et imitateur des anciens, s'est beaucoup plus rapproché de leur manière large et pittoresque. Il a, comme Virgile, fait la description d'une chasse; mais il se l'est appropriée par une foule de circonstances différentes, et toutes heureusement imaginées. Il a ajouté à l'intérêt de l'amour, par la peinture de la jalousie, moyen que le caractère du héros de Virgile lui interdisoit, et il est le seul qui ait mis dans sa prose poétique assez d'images et d'harmonie pour faire oublier le charme des vers, que tous les autres poëtes ont jugé nécessaire à l'action épique. Enfin, ce qui a valu à son ouvrage un succès si général, c'est le grand fonds de moralité qui le distingue. Le malheur, la prospérité, la richesse et l'indigence, les peuples et les rois y trouvent également d'utiles leçons. Il est hardi, sans être audacieux; aucun ac-

cent de sédition ne s'y fait entendre, et Louis XIV lui-même pouvoit bien s'y reconnoître, sans en être blessé.

Tous les poëtes épiques ont cru devoir consacrer un de leurs chants à l'amour. Camoëns fait aussi débarquer les Portugais dans une île, où les Néréïdes enflammées par Vénus et Cupidon de concert avec le Père éternel, s'efforcent de les retenir. Indépendamment du mélange monstrueux des divinités du paganisme avec la religion chrétienne, cet épisode est décrit avec si peu de ménagement, que l'île enchantée de la Lusiade ressemble beaucoup plus à un lieu de débauche qu'au séjour des dieux. Ce seroit outrager Virgile que de lui comparer de pareilles productions.

Enfin le récit des amours de Didon, a de tous les temps charmé les ames sensibles; Ovide ne se lassoit pas de le lire; saint Augustin a donné aux malheurs de cette reine, des larmes dont il s'est accusé; mais quelqu'admirable que soit le quatrième livre de l'*Enéide*, les lecteurs doivent se garantir de ce degré de séduction qui leur feroit lire les autres avec dédain. Un amateur, un véritable ami de la belle nature, après avoir parcouru avec plaisir de riantes prairies, des lieux fertiles, de riches pâturages, voit souvent avec plus de plaisir encore des terres montagneuses, recouvertes par in-

tervalles d'une fraîche verdure; des roches incultes et sauvages, ombragées d'arbres majestueux, ou coiffées de jeunes arbustes qui parent d'un vert feuillage leurs fronts chauves et stériles. Ses yeux parcourent avec intérêt toutes les variations de la nature, et il aime à voir des beautés inattendues corriger l'âpreté d'un sol aride et montueux.

ÆNEIS.

LIBER QUINTUS.

Interea medium Æneas jam classe tenebat
Certus iter, fluctusque atros Aquilone secabat,
Mœnia respiciens, quæ jam infelicis Elissæ
Collucent flammis. Quæ tantum accenderit ignem
Causa latet; duri magno sed amore dolores
Polluto, notumque furens quid femina possit,
Triste per augurium Teucrorum pectora ducunt.

Ut pelagus tenuere rates, nec jam amplius ulla
Occurrit tellus, maria undique et undique cœlum;
Olli cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiememque ferens; et inhorruit unda tenebris.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE CINQUIÈME.

Cependant le héros, ferme dans ses projets,
Et des dieux d'Ilion remplissant les décrets,
Malgré les aquilons dont la colère gronde,
Suit sa route; et, fendant les noirs bouillons de l'onde,
Retourne ses regards vers ces murs malheureux
Que le bûcher fatal éclaire de ses feux.
De cet embrasement, il ignore la cause;
Mais, connoissant l'amour, connoissant ce qu'il ose,
Sachant tout ce que peut une femme en fureur,
D'affreux pressentimens épouvantent son cœur.
Il vogue cependant, la mer fuit, et sa vue
N'apperçoit plus au loin qu'une vague étendue,
Partout les cieux, partout le noir gouffre des mers.
Soudain un sombre orage enveloppe les airs;
Et, roulant et l'horreur et la nuit sur leurs têtes,
Noircit l'onde en courroux de la nuit des tempêtes.

Ipse gubernator puppi Palinurus ab altâ:
Heu! quianam tanti cinxerunt æthera nimbi?
Quidve, pater Neptune, paras? Sic deinde locutus,
Colligere arma jubet, validisque incumbere remis;
Obliquatque sinus in ventum, ac talia fatur:
Magnanime Ænea, non, si mihi Jupiter auctor
Spondeat, hoc sperem Italiam contingere cœlo.
Mutati transversa fremunt, et vespere ab atro
Consurgunt venti, atque in nubem cogitur aër.
Nec nos obniti contrà, nec tendere tantùm,
Sufficimus: superat quoniam fortuna, sequamur;
Quòque vocat vertamus iter. Nec littora longè
Fida reor fraterna Erycis, portusque Sicanos,
Si modò ritè memor servata remetior astra.
Tum pius Æneas: Equidem sic poscere ventos
Jam dudum, et frustra cerno te tendere contrà.
Flecte viam velis. An sit mihi gratior ulla,
Quòve magis fessas optem demittere naves,

Palinure pâlit, et, tremblant de terreur :
« Pourquoi ces vents fougueux, et cette onde en fureur ?
» Grâce, ô Neptune ! » Il dit ; et, déployant les voiles,
D'un souffle plus oblique il fait enfler leurs toiles ;
Fait sur leurs avirons courber les matelots,
Observe encor le ciel, et s'exprime en ces mots :
« Non ; que Jupiter même ordonne que j'espère,
» Je n'espérerai pas, par un vent si contraire,
» Aborder l'Italie ; un ouragan affreux
» S'élance, en mugissant, du couchant ténébreux ;
» Le vent nous frappe en flanc, l'air n'est plus qu'un nuage :
» Vainement je voudrois lutter contre l'orage.
» Puisqu'il le faut, cédons. Si, de l'aspect des cieux,
» Un souvenir trompeur n'abuse point mes yeux,
» De votre frère Éryx le rivage fidèle
» N'est pas loin de ces lieux, et son port nous appelle
» — Hélas ! depuis long-temps, répondit le héros,
» Je vous vois vainement lutter contre les flots ;
» Éryx nous tend les bras ; et quel si cher asile
» Est plus doux à mon cœur que l'heureuse Sicile,
» Que les fertiles bords soumis aux sages lois
» D'un prince généreux, né du sang de nos rois ;

Quàm quæ Dardanium tellus mihi servat Acesten,
Et patris Anchisæ gremio complectitur ossa?
Hæc ubi dicta, petunt portus, et vela secundi
Intendunt Zephyri: fertur cita gurgite classis;
Et tandem læti notæ advertuntur arenæ.

At procul excelso miratus vertice montis
Adventum sociasque rates, occurrit Acestes,
Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ;
Troïa Criniso conceptum flumine mater
Quem genuit. Veterum non immemor ille parentum,
Gratatur reduces; et gazâ lætus agresti
Excipit, ac fessos opibus solatur amicis.

Postera quum primo stellas oriente fugârat
Clara dies, socios in cœtum littore ab omni
Advocat Æneas, tumulique ex aggere fatur:
Dardanidæ magni, genus alto a sanguine divûm,
Annus exactis completur mensibus orbis,

» Ces lieux où dort en paix la cendre de mon père? »
Il dit : la voile s'enfle; une haleine prospère
Emporte les vaisseaux; et, pleins d'un doux transport,
Ce rivage connu les reçoit dans le port.

Cependant, du sommet d'une roche élevée,
Aceste a des Troyens découvert l'arrivée.
Il veut de son bonheur s'assurer de plus près :
Vêtu d'une peau d'ours, et balançant deux traits,
Il court vers eux, tremblant de joie et de surprise.
D'une mère troyenne, et du fleuve Crimise,
L'hospitalier monarque avoit reçu le jour.
Il vole, il les embrasse, il bénit leur retour;
Et, retrouvant en eux le sang de ses ancêtres,
Leur prodigue ses dons et son luxe champêtres.
A peine à l'orient, l'Aurore de retour,
Aux astres de la nuit fait succéder le jour,
Aux mânes paternels préparant son hommage,
Le héros empressé parcourt tout le rivage;
Il rassemble en un lieu tous les Troyens épars;
Et là, d'une hauteur, d'où ses libres regards

Ex quo reliquias divinique ossa parentis
Condidimus terrâ, mæstasque sacravimus aras.
Jamque dies, ni fallor, adest, quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic dî voluistis) habebo.
Hunc ego Gætulis agerem si syrtibus exsul,
Argolicove mari deprensus, et urbe Mycenæ;
Annua vota tamen solemnesque ordine pompas
Exsequerer, strueremque suis altaria donis.
Nunc ultro ad cineres ipsius et ossa parentis,
Haud equidem sine mente, reor, sine numine divûm,
Adsumus, et portus delati intramus amicos.
Ergo agite, et lætum cuncti celebremus honorem:
Poscamus ventos, atque hæc me sacra quot annis
Urbe velit positâ templis sibi ferre dicatis.
Bina boum vobis Trojâ generatus Acestes
Dat numero capita in naves: adhibete Penates
Et patrios epulis, et quos colit hospes Acestes.
Præterea, si nona diem mortalibus almum

Embrassent d'un coup-d'œil la foule qu'il domine,
« Vous, de qui jusqu'aux dieux remonte l'origine,
» Troyens, l'année entière a terminé son cours,
» Depuis que, dans ces lieux, de l'auteur de mes jours
» J'ai déposé la cendre, et qu'à cette ombre chère
» J'ai dressé de mes mains un autel funéraire.
» Voici même, je crois, ce jour infortuné
» Où mon père... grands dieux! vous l'avez ordonné!
» Jour à jamais funeste! à jamais vénérable!
» Oui, que le sort, pour moi toujours inexorable,
» Me jette dans les fers, m'exile sur les flots,
» Dans les Syrtes déserts, ou sur les mers d'Argos,
» Ce grand jour reverra mes mains religieuses
» Honorer son retour par des pompes pieuses,
» Et des dons solemnels acquitteront mes vœux.
» Enfin, (bénissons tous la volonté des dieux!)
» Nous voici sur sa tombe, et sur sa cendre même;
» Nous sommes dans les ports d'un prince qui nous aime:
» Honorez donc Anchisee, implorez donc les vents,
» Et qu'il souffre qu'un fils, en de plus heureux temps,
» Dans des temples pompeux, consacrés à sa gloire,
» Puisse ainsi tous les ans célébrer sa mémoire!

Aurora extulerit, radiisque retexerit orbem,
Prima citæ Teucris ponam certamina classis:
Quique pedum cursu valet, et qui viribus audax,
Aut jaculo incedit melior levibusque sagittis,
Seu crudo fidit pugnam committere cestu;
Cuncti adsint, meritæque exspectent præmia palmæ.
Ore favete omnes, et tempora cingite ramis.

Sic fatus, velat maternâ tempora myrto;
Hoc Helymus facit, hoc ævi maturus Acestes,
Hoc puer Ascanius; sequitur quos cetera pubes.
Ille e concilio multis cum millibus ibat
Ad tumulum, magnâ medius comitante catervâ.

» Pour vous montrer sa joie, à chacun des vaisseaux
» Le généreux Aceste accorde deux taureaux.
» Allez; et, puisqu'ici sa bonté nous rassemble,
» Que vos dieux et les siens soient honorés ensemble!
» Ce n'est pas tout: demain, des portes d'orient,
» Si l'Aurore revient avec un front riant,
» Et sous un ciel serein roule un jour sans nuage,
» Amis, préparez-vous: sur ce même rivage
» J'ordonnerai des jeux; et d'agiles vaisseaux
» Ouvriront les combats sur la scène des eaux.
» Ceux dont le trait plus sûr part avec plus d'adresse,
» Qui brillent par la force, ou bien par la vîtesse;
» Ou ceux qui, plus hardis, d'un ceste armant leurs mains,
» Savent à leurs rivaux porter des coups certains,
» Qu'ils viennent; la couronne et les palmes sont prêtes.
» Vous, cependant, priez, et couronnez vos têtes. »
Il dit, et ceint son front du myrte maternel;
Chacun suit son exemple; ensuite, vers l'autel
Il marche environné des flots d'un peuple immense:
Au cercueil de son père il arrive en silence.
Deux fois de sang sacré, deux fois de lait nouveau,
Et deux fois d'un vin pur arrose son tombeau;

Hîc duo ritè mero libans carchesia baccho
Fundit humi, duo lacte novo, duo sanguine sacro;
Purpureosque jacit flores, ac talia fatur:
Salve, sancte parens, iterum: salvete, recepti
Nequidquam cineres, animæque umbræque paternæ
Non licuit fines Italos, fataliaque arva,
Nec tecum Ausonium, quicumque est, quærere Thybrim.

Dixerat hæc, adytis quum lubricus anguis ab imis
Septem ingens gyros, septena volumina, traxit,
Amplexus placidè tumulum, lapsusque per aras;
Cæruleæ cui terga notæ, maculosus et auro
Squamam incendebat fulgor; ceu nubibus arcus
Mille jacit varios adverso sole colores.
Obstupuit visu Æneas. Ille, agmine longo
Tandem inter pateras et levia pocula serpens,
Libavitque dapes, rursusque innoxius imo
Successit tumulo, et depasta altaria liquit.

Il fait pleuvoir des fleurs. Il soupire et s'écrie :
« Salut, objet sacré ! salut, ombre chérie !
» Je puis donc voir encor ton pieux monument !
» De ma douleur, hélas ! trop vain soulagement !
» Quels que soient ces États où le destin m'appelle,
» Que m'importe sans toi ma fortune nouvelle !
» Que m'importe un empire où tu ne seras pas !
» Le ciel n'a pas voulu qu'en ces heureux climats,
» Où m'attend, me dit-on, un destin plus prospère,
» Mon bonheur s'embellît du bonheur de mon père. »
Il dit : et de la tombe un serpent monstrueux
Sort; et, développant sept plis majestueux,
Embrasse mollement la tombe paternelle :
D'un or mêlé d'azur son écaille étincelle,
Et son émail changeant jette un éclat pareil
A l'écharpe brillante où s'empreint le soleil.
On s'étonne à sa vue; et lui, sans violence,
Parmi les vases saints s'avançant en silence,
Glisse, effleure les mets; et, rassemblant ses nœuds,
Rentre au fond de la tombe, et disparoît aux yeux.
« Quel est, dit le héros, ce serpent tutélaire ?
» Est-ce un gardien sacré du tombeau de mon père ?

Hoc magis inceptos genitori instaurat honores,
Incertus geniumne loci, famulumne parentis,
Esse putet : cædit quinas de more bidentes,
Totque sues, totidem nigrantes terga juvencos :
Vinaque fundebat pateris, animamque vocabat
Anchisæ magni, Manesque Acheronte remissos.
Nec non et socii, quæ cuique est copia, læti
Dona ferunt, onerantque aras, mactantque juvencos :
Ordine ahena locant alii ; fusique per herbam
Subjiciunt veribus prunas, et viscera torrent.

Exspectata dies aderat, nonamque serenâ
Auroram Phaëthontis equi jam luce vehebant :
Famaque finitimos et clari nomen Acestæ
Excierat : læto complerant littora cœtu,
Visuri Æneadas, pars et certare parati.
Munera principio ante oculos circoque locantur
In medio ; sacri tripodes, viridesque coronæ,

» Seroit-ce de ces lieux le Génie inconnu? »
Par cette incertitude, un instant retenu,
Son cœur accepte enfin ce présage propice:
Il revient au cercueil; sous cet heureux auspice,
Immole cinq brebis et cinq jeunes taureaux,
Dont la noire couleur sied au deuil des tombeaux,
Appelle encore Anchise, invoque sa grande ombre,
Et ses mânes sortis de leur demeure sombre.
Son exemple est suivi par tous ses compagnons.
Chacun sur son pouvoir a mesuré ses dons:
Les uns font bouillonner les ondes écumantes;
D'autres, sur les foyers, portent les chairs fumantes,
Excitent le brasier d'un souffle haletant,
Et tournent sur le feu leur débris palpitant.
Enfin la fête arrive, et la brillante Aurore
Ramène un jour serein qui s'empresse d'éclore;
Et le grand nom d'Aceste, et l'éclat de ses jeux,
De vingt peuples divers ont inondé ces lieux.
Tous, accourus en foule, ont déserté leurs villes,
Rivaux ambitieux, ou spectateurs tranquilles.
D'abord les prix divers, l'airain, l'argent et l'or,
Et la palme à leurs yeux plus précieuse encor,

Et palmæ, pretium victoribus; armaque, et ostro
Perfusæ vestes, argenti aurique talenta:
Et tuba commissos medio canit aggere ludos.

Prima pares ineunt gravibus certamina remis
Quatuor ex omni delectæ classe carinæ.
Velocem Mnestheus agit acri remige Pristin,
Mox Italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi;
Ingentemque Gyas ingenti mole Chimæram,
Urbis opus, triplici pubes quam Dardana versu
Impellunt, terno consurgunt ordine remi;
Sergestusque, domus tenet a quo Sergia nomen,
Centauro invehitur magnâ; Scyllâque Cloanthus
Cæruleâ, genus unde tibi, Romane Cluenti.

Est procul in pelago saxum, spumantia contra

Des fronts victorieux la couronne brillante,
Et des habits brodés la pourpre étincelante,
Et des trépieds sacrés, chers aux triomphateurs,
Sont en pompe étalés aux yeux des spectateurs;
Et déjà par ses sons la trompette guerrière,
Aux combats desirés vient ouvrir la carrière.
Ils commencent : d'abord sur la plaine des eaux,
Quatre vaisseaux choisis portent quatre rivaux.
Vantant de ses rameurs l'infatigable haleine,
Mnesthée a sous ses lois la pesante Baleine;
Mnesthée, ô Memnius! auteur de votre sang.
Puis l'immense Chimère, où, sur un triple rang,
La rame à triple coup dompte le flot rebelle,
Sur l'abîme des mers flottante citadelle,
Obéit à Gyas. Sergeste, dont le nom
Des nobles Sergiens honore la maison,
Fera gémir les mers sous le poids du Centaure.
Et toi, Cluentius! né d'un sang qu'on adore,
Cloanthe, de ton nom le fondateur fameux,
Sur la verte Scylla fend les flots écumeux.
Au sein profond des mers, à l'aspect du rivage,
S'élève un vaste roc, qui, dans les jours d'orage,

Littora, quod tumidis submersum tunditur olim
Fluctibus, hiberni condunt ubi sidera Cori:
Tranquillo silet, immotâque attollitur undâ
Campus, et apricis statio gratissima mergis.
Hîc viridem Æneas frondenti ex ilice metam
Constituit signum nautis pater, unde reverti
Scirent, et longos ubi circumflectere cursus.
Tum loca sorte legunt; ipsique in puppibus auro
Ductores longè effulgent ostroque decori.
Cetera populeâ velatur fronde juventus,
Nudatosque humeros oleo perfusa nitescit:
Considunt transtris, intentaque brachia remis;
Intenti exspectant signum; exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans, laudumque arrecta cupido.
Inde, ubi clara dedit sonitum tuba, finibus omnes,
Haud mora, prosiluere suis; ferit æthera clamor
Nauticus; adductis spumant freta versa lacertis.
Infindunt pariter sulcos; totumque dehiscit

Cache son front battu des vents impétueux.
Quand la mer applanit ses flots tumultueux,
Il paroît; et, sortant de la vague immobile,
Offre aux oiseaux des mers un refuge tranquille.
Là, leur main dresse un chêne orné de ses rameaux,
Verdoyante limite, où chacun des rivaux
Doit, repliant sa course au bout de la carrière,
Revenir, et de loin regagner la barrière.
Le sort règle les rangs: brillans de pourpre et d'or,
Sur leurs poupes montés, prêts à prendre l'essor,
Les chefs fixent les yeux témoins de cette fête;
De pâles peupliers leur troupe ceint sa tête;
Et du fruit de Pallas la brillante liqueur,
De leurs corps demi-nus assouplit la vigueur.
Ils se placent: les bras étendus sur la rame,
Attentifs au signal, ils l'attendent; leur ame
S'élance dans la lice, et l'espoir et la peur
Font bouillonner leur sang, font palpiter leur cœur.
Le signal est donné: la troupe impétueuse
Part; leurs cris fendent l'air; l'onde tumultueuse
Sous leurs coups cadencés écume à gros bouillons;
Tous déchirent son sein par de larges sillons.

Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.
Non tam præcipites bijugo certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus;
Nec sic immissis aurigæ undantia lora
Concussere jugis, pronique in verbera pendent.
Tum plausu fremituque virûm, studiisque faventum,
Consonat omne nemus; vocemque inclusa volutant
Littora; pulsati colles clamore resultant.

Effugit ante alios, primisque elabitur undis
Turbam inter fremitumque Gyas: quem deinde Cloanthus
Consequitur, melior remis; sed pondere pinus
Tarda tenet. Post hos æquo discrimine Pristis
Centaurusque locum tendunt superare priorem.

L'eau frémit sous leur proue, et l'humide carrière
Sous leurs rames s'ébranle, et s'ouvre toute entière.
D'un moins rapide essor, dans la lice emportés,
Volent en tourbillons cent chars précipités:
Avec moins de transport, retenant leurs haleines,
Penchés sur le timon, et secouant les rênes,
Dans les plaines d'Élis les jeunes combattans,
De leurs coursiers rivaux aiguillonnent les flancs.
On vogue, on gagne, on perd, on reprend l'avantage;
Des nombreux spectateurs l'intérêt se partage;
On entend tour à tour les vœux de l'amitié,
L'accent du désespoir, celui de la pitié;
Dans le vague des airs leurs clameurs se confondent:
L'Olympe en retentit; les côteaux leur répondent;
Et l'écho du rivage, et la voûte des bois,
Roulent, en murmurant, le bruit confus des voix.
Au milieu des clameurs et de la foule immense,
Le premier des rivaux qui part et les devance,
C'est Gyas. Après lui, Cloanthe fend les flots;
Ses rameurs sont plus forts; mais l'art des matelots
De son vaisseau pesant accuse la paresse.
Après eux, s'élançant d'une même vîtesse,

Et nunc Pristis habet; nunc victam præterit ingens
Centaurus; nunc unà ambæ junctisque feruntur
Frontibus, et longâ sulcant vada salsa carinâ.
Jamque propinquabant scopulo, metamque tenebant,
Quum princeps medioque Gyas in gurgite victor
Rectorem navis compellat voce Menœten:
Quò tantùm mihi dexter abis? huc dirige gressum;
Littus ama, et lævas stringat sine palmula cautes:
Altum alii teneant. Dixit; sed cæca Menœtes
Saxa timens proram pelagi detorquet ad undas.
Quò diversus abis? iterum, pete saxa, Menœte,
Cum clamore Gyas revocabat. Et ecce Cloanthum
Respicit instantem tergo, et propiora tenentem.
Ille inter navemque Gyæ scopulosque sonantes
Radit iter lævum interior, subitòque priorem
Præterit, et metis tenet æquora tuta relictis.
Tum verò exarsit juveni dolor ossibus ingens;
Nec lacrymis caruere genæ; segnemque Menœten,

L'orgueilleuse Chimère et le Centaure altier
Volent; et le Centaure est tantôt le premier,
Et tantôt devant lui s'échappe la Baleine;
Tantôt, tous deux de front, fendant l'humide plaine,
Glissent; et, parcourant des espaces égaux,
De leur longue carène ils sillonnent les eaux.
Déjà s'offroit de près la borne desirée,
Quand Gyas, qui croyoit sa victoire assurée,
Du milieu de la mer crie à son vieux nocher:
« Prends la gauche, reviens, et gagne ce rocher. »
Il dit: l'autre, craignant que son vaisseau n'échoue,
S'écarte, et du rocher il détourne sa proue.
« Reviens, encore un coup, reviens, rapproche-toi, »
Dit Gyas; et soudain il voit avec effroi
Cloanthe qui l'atteint, et qui, d'un vol rapide,
Glissant entre la borne et le vaisseau timide,
Tandis que de vains cris son rival frappe l'air,
Passe, tourne, s'échappe, et vogue en pleine mer.
Le jeune homme frémit de perdre la victoire,
Des pleurs mouillent ses yeux: sans respect pour sa gloire,
Sans égard pour les siens, dans l'abîme flottant
Il pousse le nocher, le remplace à l'instant.

Oblitus decorisque sui sociùmque salutis,
In mare præcipitem puppi deturbat ab altâ.
Ipse gubernaclo rector subit, ipse magister:
Hortaturque viros, clavumque ad littora torquet.
At gravis, ut fundo vix tandem redditus imo est,
Jam senior, madidâque fluens in veste, Menœtes,
Summa petit scopuli, siccâque in rupe resedit.
Illum et labentem Teucri et risere natantem;
Et salsos rident revomentem pectore fluctus.

Hîc læta extremis spes est accensa duobus,
Sergesto Mnestheique, Gyan superare morantem.
Sergestus capit antè locum, scopuloque propinquat:
Nec totâ tamen ille prior præeunte carinâ;
Parte prior, partem rostro premit æmula Pristis.
At mediâ socios incedens nave per ipsos
Hortatur Mnestheus: Nunc, nunc, insurgite remis,

Lui-même il guide, il presse, il anime sa troupe,
Et plus près du rocher il ramène sa poupe.
Le vieillard, tout honteux, malgré le lourd fardeau
De l'âge et des habits qu'appesantissoit l'eau,
Reparoît; et, montant sur la roche prochaine,
S'assied tout ruisselant. La jeunesse troyenne
Rit de le voir tomber et nager dans les mers,
Et rit en le voyant vomir les flots amers.
Cependant les derniers, et Cloanthe et Sergeste,
Sur Gyas arrêté par un retard funeste,
Se disputent le prix. Plus prompt dans son essor,
Sergeste vole au but; mais son navire encor
Ne passe qu'à demi le vaisseau qui lui cède;
Une part l'accompagne, une autre le précède.
Cependant, à grands pas, de l'un à l'autre bout,
Mnesthée alloit, couroit, et s'écrioit partout:
« Allons, amis, allons, courbez-vous sur vos rames,
» Fiers compagnons d'Hector, vous que dans Troie en flammes
» J'ai choisis pour les miens; voici, voici l'instant
» De déployer encor ce courage éclatant
» Qui dompta les courans des mers de l'Ausonie,
» Et les Syrtes d'Afrique, et les flots d'Ionie.

Hectorei socii, Trojæ quos sorte supremâ
Delegi comites: nunc illas promite vires,
Nunc animos, quibus in Gætulis syrtibus usi,
Ionioque mari, Maleæque sequacibus undis.
Non jam prima peto Mnestheus, neque vincere certo:
Quamquam o! sed superent quibus hoc, Neptune, dedisti.
Extremos pudeat rediisse: hoc vincite, cives,
Et prohibete nefas. Olli certamine summo
Procumbunt; vastis tremit ictibus ærea puppis,
Subtrahiturque solum: tum creber anhelitus artus
Aridaque ora quatit; sudor fluit undique rivis.
Attulit ipse viris optatum casus honorem:
Namque, furens animi, dum proram ad saxa suburget
Interior, spatioque subit Sergestus iniquo,
Infelix saxis in procurrentibus hæsit.
Concussæ cautes, et acuto in murice remi
Obnixi crepuere, illisaque prora pependit.
Consurgunt nautæ, et magno clamore morantur:

» Je ne demande pas de vaincre mes rivaux :
» Si toutefois... mais non, ô dieu puissant des eaux!
» Donne à ton gré la palme, et règle la victoire!
» Mais, en perdant le prix, défendons notre gloire;
» D'arriver les derniers fuyons l'opprobre affreux :
» Voilà notre triomphe, et voilà tous mes vœux! »
Sur la rame, à ces mots, tous se courbent ensemble;
Sous leurs vastes efforts, tout le navire tremble.
L'onde en grondant s'enfuit : échappé par élans,
Leur souffle entrecoupé bat leurs robustes flancs;
Leur bouche est desséchée, et leurs yeux étincèlent,
Et des flots de sueur de tous côtés ruissèlent.
Le sort remplit leurs vœux : tandis que, trop ardent,
Sergeste suit sa course, et, d'un vol imprudent
Veut, entre le rocher et la poupe rivale,
Saisir rapidement un étroit intervalle,
Quand du terme prescrit il pense s'approcher,
Malheureux! il rencontre un perfide rocher
Dont le pied s'avançoit sous les eaux moins profondes.
Là, le vaisseau s'élance, emporté par les ondes;
Le roc heurté s'ébranle avec un long fracas,
Les avirons brisés s'envolent en éclats,

Ferratasque trudes et acutâ cuspide contos
Expediunt; fractosque legunt in gurgite remos.
At lætus Mnestheus, successuque acrior ipso,
Agmine remorum celeri, ventisque vocatis,
Prona petit maria, et pelago decurrit aperto.
Qualis speluncâ subitò commota columba,
Cui domus et dulces latebroso in pumice nidi,
Fertur in arva volans, plausumque exterrita pennis
Dat tecto ingentem; mox aëre lapsa quieto,
Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas:
Sic Mnestheus, sic ipsa fugâ secat ultima Pristis
Æquora; sic illam fert impetus ipse volantem.
Et primùm in scopulo luctantem deserit alto
Sergestum, brevibusque vadis, frustraque vocantem
Auxilia, et fractis discentem currere remis.
Inde Gyan ipsamque ingenti mole Chimæram
Consequitur: cedit, quoniam spoliata magistro est.
Solus jamque ipso superest in fine Cloanthus;

Et la proue au rocher demeure suspendue.
L'épouvante est partout; une foule éperdue
De lamentables cris fait retentir les cieux.
Tout s'anime au travail; tous, armés de longs pieux,
Soulèvent le navire, et leurs mains diligentes
Recueillent les débris de leurs rames flottantes.
Mnesthée alors s'anime, et, sur l'onde emporté,
Au gré des vents s'élance avec agilité;
Et, comme au fond d'un roc, sa demeure chérie,
Une colombe en paix et dans l'ombre nourrie,
Si quelqu'effroi soudain vient troubler son réduit,
Tressaille, bat de l'aile, et s'échappe à grand bruit,
Puis nage mollement, et, dans un air tranquille,
Soutient l'agilité de son vol immobile:
Tel glisse le vaisseau; tel, et plus prompt encor,
Il court, reprend la mer, et poursuit son essor:
Sa vîtesse redouble au bout de sa carrière.
Déjà son vol ardent passe, et laisse en arrière
Sergeste, qui, tâchant de reprendre son cours,
Luttant contre son roc, implorant du secours,
Essayoit vainement quelques débris de rames;
De-là vers la Chimère, à la gueule de flammes,

Quem petit, et summis adnixus viribus urget.
Tum verò ingeminat clamor, cunctique sequentem
Instigant studiis, resonatque fragoribus æther.
Hi proprium decus et partum indignantur honorem
Ni teneant, vitamque volunt pro laude pacisci.
Hos successus alit: possunt, quia posse videntur.
Et fors æquatis cepissent præmia rostris,
Ni palmas ponto tendens utrasque Cloanthus
Fudissetque preces, divosque in vota vocasset:
Di quibus imperium est pelagi, quorum æquora curro,
Vobis lætus ego hoc candentem in littore taurum
Constituam ante aras, voti reus, extaque salsos
Porriciam in fluctus, et vina liquentia fundam.
Dixit: eumque imis sub fluctibus audiit omnis
Nereïdum Phorcique chorus, Panopeaque virgo;
Et pater ipse manu magnâ Portunus euntem
Impulit: illa Noto citiùs volucrique sagittâ
Ad terram fugit, et portu se condidit alto.

Il s'élance, l'atteint; et le pesant vaisseau,
Dépourvu de pilote, est vaincu de nouveau.
Cloanthe reste seul: fier de son avantage,
Mnesthée à son aspect redouble de courage.
Alors de nouveaux cris dans les airs sont lancés;
Et par mille clameurs, par des vœux empressés,
La commune faveur le pousse à la victoire.
Des deux parts même espoir, même ardeur pour la gloire.
L'un, fier de son succès, s'obstine à le garder,
Et veut mourir cent fois plutôt que de céder:
L'autre, heureux par l'audace, ose encor davantage;
Son espoir fait sa force; et, grâce à son courage,
Peut-être un même honneur égaloit ces rivaux,
Si Cloanthe, étendant ses deux bras vers les eaux,
N'eût invoqué les dieux de ces plaines profondes:
» Humides habitans de l'empire des ondes!
» Heureux dominateurs de ces mers où je cours!
» Si je dois la victoire à vos heureux secours,
» Oui, j'en fais vœu, pour prix de cet honneur suprême,
» J'immole un taureau blanc sur ce rivage même,
» Je jette dans les mers ses intestins fumans,
» Et mêle un pur nectar à leurs flots écumans. »

Tum satus Anchisâ, cunctis ex more vocatis,
Victorem magnâ præconis voce Cloanthum
Declarat, viridique advelat tempora lauro:
Muneraque in naves, ternos optare juvencos,
Vinaque, et argenti magnum dat ferre talentum.
Ipsis præcipuos ductoribus addit honores:
Victori chlamydem auratam, quam plurima circum
Purpura Mæandro duplici Melibœa cucurrit:
Intextusque puer frondosâ regius Idâ
Veloces jaculo cervos cursuque fatigat,
Acer anhelanti similis; quem præpes ab Idâ
Sublimem pedibus rapuit Jovis armiger uncis;
Longævi palmas nequidquam ad sidera tendunt

Il dit : et, du palais de la mer azurée,
Les agiles Tritons, les filles de Nérée,
Entendirent ses cris. De sa puissante main,
Palémon le seconde ; il le pousse ; et soudain,
Plus rapide qu'un trait, sa nef obéissante
Court, vole, et dans le port arrive triomphante.
Le fils d'Anchise alors, aux accens du clairon,
De Cloanthe vainqueur fait proclamer le nom.
Le nom victorieux de toutes parts résonne,
Du laurier verdoyant lui-même il le couronne ;
Ensuite, il fait conduire à chacun des vaisseaux,
De l'argent, et du vin, et trois jeunes taureaux.
Les chefs ont leur tribut ; au vainqueur il présente
Un vêtement guerrier où la pourpre éclatante,
Bordant un tissu d'or par un double contour,
En deux bandes s'étend et serpente à l'entour.
Sur ce tissu l'on voit, armé de traits rapides,
Ganymède à grands pas presser les daims timides ;
Échauffé, hors d'haleine, et le feu dans les yeux,
Il semble respirer : l'oiseau du roi des dieux
L'apperçoit, fond sur lui, le saisit et l'enlève :
Ses gouverneurs, levant les bras vers leur élève,

Custodes, sævitque canum latratus in auras.
At, qui deinde locum tenuit virtute secundum,
Levibus huic hamis consertam auroque trilicem
Loricam, quam Demoleo detraxerat ipse
Victor apud rapidum Simoënta sub Ilio alto,
Donat habere viro, decus et tutamen in armis.
Vix illam famuli Phegeus Sagarisque ferebant
Multiplicem, connixi humeris; indutus at olim
Demoleos cursu palantes Troas agebat.
Tertia dona facit geminos ex ære lebetas,
Cymbiaque argento perfecta, atque aspera signis.

Jamque adeo donati omnes, opibusque superbi,
Puniceis ibant evincti tempora tæniis;
Quum, sævo e scopulo multâ vix arte revulsus,
Amissis remis, atque ordine debilis uno,

Le suivent vainement de leurs yeux attendris,
Et ses chiens étonnés l'appellent à grands cris.
Celui de qui l'adresse a la seconde place,
Reçoit pour récompense une riche cuirasse,
Dont l'or à triple maille a formé le tissu.
Le héros généreux dont sa main l'a reçu,
Énée, aux bords du Xanthe, et sous les murs de Troie,
Avoit au fier Démole arraché cette proie:
Surpris de sa richesse et de sa pesanteur,
Aux bras impatiens du fier triomphateur
La portent réunis, Sagaris et Phégée: —
De ce prix glorieux leur épaule chargée
Fléchit sous le fardeau; mais Démole autrefois
Poursuivoit les Troyens sans en sentir le poids.
Deux grands bassins d'airain, deux coupes qu'embellissent
Deux figures d'argent dont les formes jaillissent,
Du troisième vainqueur couronnent les efforts.
Déjà, tout glorieux et fiers de leurs trésors,
Ils revenoient joyeux, quand le triste Sergeste,
Avec peine arraché de sa roche funeste,
Honteux et dépouillé d'un rang de ses rameurs,
Seul, au milieu des ris, au milieu des clameurs,

Irrisam sine honore ratem Sergestus agebat.
Qualis sæpè viæ deprensus in aggere serpens,
Ærea quem obliquum rota transiit, aut gravis ictu
Seminecem liquit saxo lacerumque viator,
Nequidquam longos fugiens dat corpore tortus;
Parte ferox, ardensque oculis, et sibila colla
Arduus attollens; pars vulnere clauda retentat
Nexantem nodis, seque in sua membra plicantem.
Tali remigio navis se tarda movebat;
Vela facit tamen, et velis subit ostia plenis.
Sergestum Æneas promisso munere donat,
Servatam ob navem lætus sociosque reductos.
Olli serva datur operum haud ignara Minervæ,
Cressa genus Pholoë, geminique sub ubere nati.

Hoc pius Æneas misso certamine tendit
Gramineum in campum, quem collibus undique curvis

Entraînant les débris de son vaisseau débile,
S'avance lentement. Tel on voit ce reptile
Qu'une rapide roue au milieu du chemin
A surpris, traversé de son cercle d'airain,
Ou que le voyageur, sous le poids d'une pierre,
A laissé tout sanglant et meurtri sur la terre;
En longs élancemens il se fatigue en vain:
Terrible d'un côté, l'œil ardent, l'air hautain,
Il siffle, il s'enfle, il dresse une orgueilleuse tête;
Mais de l'autre côté, que sa blessure arrête,
Il rampe, et, par cent plis, l'un sur l'autre roulés,
Courbe et recourbe en vain ses restes mutilés:
Tel le vaisseau boîteux se traînoit avec peine.
Au défaut de rameurs la voile le ramène,
Et le port avec joie accueille ses débris.
Sergeste du héros obtient lui-même un prix.
Sauveur de son vaisseau, sauveur de l'équipage,
Une esclave Crétoise acquitte son courage:
Aux travaux de Minerve on instruisit sa main,
Et deux enfans gémeaux se jouoient sur son sein.
Ce combat terminé, le monarque de Troie,
Vers un vallon où l'herbe en tapis se déploie,

Cingebant silvæ; mediâque in valle theatri
Circus erat, quò se multis cum millibus heros
Consessu medium tulit, exstructoque resedit.
Hîc qui fortè velint rapido contendere cursu
Invitat pretiis animos, et præmia ponit.
Undique conveniunt Teucri, mixtique Sicani:
Nisus et Euryalus primi;
Euryalus formâ insignis viridique juventâ,
Nisus amore pio pueri: quos deinde secutus
Regius egregiâ Priami de stirpe Diores:
Hunc Salius, simul et Patron; quorum alter Acarnan,
Alter ab Arcadio Tegeææ sanguine gentis:
Tum duo Trinacrii juvenes, Helymus Panopesque,
Assueti silvis, comites senioris Acestæ:
Multi præterea quos fama obscura recondit.

Et qu'enferme un côteau de forêts couronné,
D'une foule nombreuse avance environné.
Au milieu, préparé des mains de la nature,
Un théâtre présente un trône de verdure.
Là, suivi par le peuple, et dominant ses flots,
Marche, monte, s'élève, et s'assied le héros.
Puis, des peuples divers invitant la jeunesse,
De tous ceux que signale une agile vîtesse,
Par de riches présens et par des prix flatteurs,
Au combat de la course il excite les cœurs.
Troyens, Siciliens, aussitôt tout s'apprête.
Euryale et Nisus s'avancent à leur tête;
Euryale, beau, jeune et frais adolescent;
Nisus, le digne ami de ce héros naissant;
Après eux, Diorès, né du sang de Pergame;
Puis Patron, Salius, qu'un même espoir enflamme:
L'un, de l'Acarnanie abandonna les champs;
A l'autre l'Arcadie enseigna ses doux chants.
Après eux, de chasseurs vient une troupe agile,
Hélymus et Panope, enfans de la Sicile,
Du bon vieillard Aceste assidus compagnons,
Et d'autres dont l'oubli nous a caché les noms.

Æneas quibus in mediis sic deinde locutus:
Accipite hæc animis, lætasque advertite mentes:
Nemo ex hoc numero mihi non donatus abibit.
Gnosia bina dabo levato lucida ferro
Spicula, cælatamque argento ferre bipennem:
Omnibus hic erit unus honos. Tres præmia primi
Accipient, flavâque caput nectentur olivâ.
Primus equum phaleris insignem victor habeto.
Alter Amazoniam pharetram, plenamque sagittis
Threïciis, lato quam circumplectitur auro
Balteus, et tereti subnectit fibula gemmâ.
Tertius Argolicâ hac galeâ contentus abito.

Hæc ubi dicta, locum capiunt; signoque repentè
Corripiunt spatia audito, limenque relinquunt

« Généreux combattans, prêtez-moi tous l'oreille,
» Et dans vos jeunes cœurs qu'un doux espoir s'éveille,
» Dit le prince Troyen : et vaincus et vainqueurs,
» D'un prix commun à tous obtiendront les honneurs ;
» Tous auront une hache où l'art surpasse encore,
» Par un travail savant, l'argent qui la décore ;
» J'y joins deux dards crétois, du fer le plus luisant :
» Tous, quelque soit leur sort, obtiendront ce présent.
» Les trois qu'aura d'abord couronnés la victoire,
» Auront leur prix à part aussi bien que leur gloire,
» Et, remportant les dons qui leur sont destinés,
» De l'arbre de Pallas marcheront couronnés.
» Un superbe coursier, et son riche équipage,
» Du plus léger de tous sera l'heureux partage.
» Un carquois d'Amazone, avec sa chaîne d'or,
» De ses flèches de Thrace enfermant le trésor,
» Et que noue en agrafe une pierre éclatante,
» Du second des vainqueurs satisfera l'attente.
» De ce casque, qu'un Grec perdit en combattant,
» Que le troisième enfin s'en retourne content. »
Il dit : et, de ses yeux mesurant la carrière,
Chacun des combattans se place à la barrière.

Effusi nimbo similes; simul ultima signant.
Primus abit, longèque ante omnia corpora Nisus
Emicat, et ventis et fulminis ocior alis.
Proximus huic, longo sed proximus intervallo,
Insequitur Salius. Spatio pòst deinde relicto,
Tertius Euryalus.
Euryalumque Helymus sequitur. Quo deinde sub ipso
Ecce volat, calcemque terit jam calce Diores;
Incumbens humero: spatia et si plura supersint,
Transeat elapsus prior, ambiguumve relinquat.
Jamque ferè spatio extremo fessique sub ipsam
Finem adventabant, levi quum sanguine Nisus
Labitur infelix; cæsis ut fortè juvencis
Fusus humum viridesque super madefecerat herbas.
Hîc juvenis, jam victor ovans, vestigia presso
Haud tenuit titubata solo; sed pronus in ipso
Concidit immundoque fimo sacroque cruore.
Non tamen Euryali, non ille oblitus amorum;

Le signal est donné : dociles à ses lois,
Tous, comme un tourbillon, sont partis à la fois.
Plus léger que les vents, que l'aile du tonnerre,
A leur tête Nisus vole et rase la terre;
Salius de bien loin suit ce rival heureux;
Euryale lui cède, Hélymus à tous deux :
Après lui, Diorès laisse un léger espace;
Penché sur son épaule, il vole sur sa trace,
Ses pieds touchent ses pieds, ses pas pressent ses pas;
Et, si l'espace étroit ne le retenoit pas,
Bientôt il passeroit celui qui le devance,
Ou du moins laisseroit la victoire en balance.
Tout couverts de poussière, échauffés, palpitans,
Déjà touchoient au but les jeunes combattans,
Quand Nisus, rencontrant le sang d'un sacrifice,
Hélas! pour lui ce sang est loin d'être propice,
Déjà touchant la palme, et déjà sans rivaux,
Sur le terrain trempé du meurtre des taureaux,
Glisse, et, se débattant sur son pied qui chancelle,
Tombe, et roule étendu dans le sang qui ruisselle.
Mais, s'il perd la victoire, Euryale vainqueur,
Son Euryale, au moins, consolera son cœur.

Nam sese opposuit Salio, per lubrica surgens.
Ille autem spissâ jacuit revolutus arenâ.
Emicat Euryalus, et munere victor amici
Prima tenet, plausuque volat fremituque secundo.
Pòst Helymus subit, et nunc tertia palma Diores.
Hîc totum caveæ consessum ingentis et ora
Prima patrum magnis Salius clamoribus implet;
Ereptumque dolo reddi sibi postit honorem.
Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.
Adjuvat, et magnâ proclamat voce Diores,
Qui subiit palmæ, frustraque ad præmia venit
Ultima, si primi Salio redduntur honores.
Tum pater Æneas: Vestra, inquit, munera vobis
Certa manent, pueri; et palmam movet ordine nemo:
Me liceat casus miserari insontis amici.
Sic fatus, tergum Gætuli immane leonis
Dat Salio, villis onerosum atque unguibus aureis.

De ce bourbier sanglant il sort, il se relève,
S'oppose à Salius dont la course s'achève.
Dans son élan rapide avec force heurté,
Salius à son tour tombe précipité.
Aux soins de l'amitié, fier de devoir sa gloire,
Euryale court, vole, et saisit la victoire;
Son succès réunit tous les cœurs, tous les vœux.
Hélymus suit de près ses pas victorieux,
Et Diorès enfin triomphe le troisième.
Mais Salius réclame; et son dépit extrême,
Aux premiers rangs du cirque adressant de longs cris,
Revendique l'honneur que la ruse a surpris:
Sa plainte, son malheur, le bon droit, sont ses armes.
Euryale a pour lui la grâce de ses larmes,
Le vœu public séduit par d'aimables dehors,
Sa naissante vertu, plus belle en un beau corps,
Son silence touchant, et sa douce tristesse.
Diorès le seconde; il parle, il crie, il presse
Les juges du combat: arrivé le dernier,
Il perd, si Salius est nommé le premier,
Et la troisième palme, et la troisième place.
Le prince lui sourit, et, d'un ton plein de grâce,

Hìc Nisus : Si tanta, inquit, sunt præmia victis,
Et te lapsorum miseret; quæ munera Niso
Digna dabis, primam merui qui laude coronam,
Ni me, quæ Salium, fortuna inimica tulisset?
Et simul his dictis faciem ostentabat, et udo
Turpia membra fimo. Risit pater optimus olli,
Et clypeum efferri jussit, Didymaonis artes,
Neptuni sacro Danais de poste refixum.
Hoc juvenem egregium præstanti munere donat.

Post, ubi confecti cursus, et dona peregit :
Nunc, si cui virtus animusque in pectore præsens,
Adsit, et evinctis attollat brachia palmis.

« Vos prix sont assurés ; mais souffrez que mon cœur
» D'un ami malheureux console la douleur. »
Il dit : et Salius reçoit pour récompense
La peau d'un fier lion, dont la dépouille immense
Forme un riche trophée, et s'embellit encor
Et de ses crins touffus et de ses ongles d'or.
« Ah ! si les vaincus même ont un si beau partage,
» Si le malheur de vous obtient un tel hommage,
» Que réservez-vous donc, s'écrie alors Nisus,
» A moi, qu'un même sort égale à Salius,
» Et qui, s'il ne l'obtient, mérite la couronne? »
Ainsi Nisus aux cris, aux plaintes s'abandonne,
Et montre en même-temps ses vêtemens mouillés,
Et de fange et de sang ses bras encor souillés.
Le prince avec bonté console sa tristesse,
Prend un beau bouclier, dépouille de la Grèce,
Au souverain des mers autrefois consacré,
Et que Didymaon lui-même a décoré,
Met aux mains de Nisus cet admirable ouvrage,
Et de sa chûte ainsi console au moins l'outrage.
Quand le prince troyen à ces jeunes rivaux
Eut fermé la carrière et payé leurs travaux,

Sic ait; et geminum pugnæ proponit honorem:
Victori velatum auro vittisque juvencum;
Ensem, atque insignem galeam, solatia victo.
Nec mora; continuò vastis cum viribus effert
Ora Dares, magnoque virûm se murmure tollit:
Solus qui Paridem solitus contendere contra;
Idemque ad tumulum quo maximus occubat Hector
Victorem Buten immani corpore, qui se
Bebrycià veniens Amyci de gente ferebat,
Perculit, et fulvâ moribundum extendit arenâ.
Talis prima Dares caput altum in prœlia tollit:
Ostenditque humeros latos, alternaque jactat
Brachia protendens, et verberat ictibus auras.
Quæritur huic alius: nec quisquam ex agmine tanto
Audet adire virum, manibusque inducere cestus.
Ergo alacris, cunctosque putans excedere palmâ,
Æneæ stetit ante pedes; nec plura moratus,
Tum lævâ taurum cornu tenet, atque ita fatur:

« Maintenant, que celui qui brûle pour la gloire,
» Vienne, le ceste en main, disputer la victoire. »
Il dit : et, pour flatter les vœux des concurrens,
Leur propose deux prix, deux honneurs différens;
Au vainqueur un taureau, dont la corne dorée
De longs festons de laine et de fleurs est parée;
D'une éclatante épée, et d'un casque brillant,
Le vaincu recevra le tribut consolant.

Aussitôt, au milieu d'un doux et long murmure,
Darès paroît, tout fier de sa haute stature;
Darès, qui de Pâris seul balança le nom;
Darès, de qui le bras, sous les murs d'Ilion,
Près du tombeau d'Hector, par un combat célèbre,
Honorant ce héros et sa pompe funèbre,
De l'énorme Butès, ce Bébryce orgueilleux,
Qui comptoit Amicus au rang de ses ayeux,
Terrassa la fureur, et, de sa main puissante,
Coucha son front altier sur la poudre sanglante.
Il se lève, il prélude : étendus en avant,
Ses deux bras tour à tour battent l'air et le vent.
Il montre leur vigueur, montre sa taille immense,
Et du prix qui l'attend s'enorgueillit d'avance.

Nate deâ, si nemo audet se credere pugnæ,
Quæ finis standi? quò me decet usque teneri?
Ducere dona jube. Cuncti simul ore fremebant
Dardanidæ, reddique viro promissa jubebant.
Hîc gravis Entellum dictis castigat Acestes,
Proximus ut viridante toro consederat herbæ:
Entelle, heroum quondam fortissime frustra,
Tantane tam patiens nullò certamine tolli
Dona sines? ubi nunc nobis deus ille, magister
Nequidquam memoratus Eryx? ubi fama per omnem
Trinacriam, et spolia illa tuis pendentia tectis?
Ille sub hæc: Non laudis amor, nec gloria cessit
Pulsa metu; sed enim gelidus tardante senectâ
Sanguis hebet, frigentque effetæ in corpore vires.
Si mihi, quæ quondam fuerat, quâque improbus iste
Exsultat fidens, si nunc foret illa juventas;
Haud equidem pretio inductus pulchroque juvenco
Venissem: nec dona moror. Sic deinde locutus,

On cherche un adversaire à ce jeune orgueilleux ;
Mais nul n'ose tenter ce combat périlleux.
Alors, fier, et déjà d'une main assurée
Saisissant le taureau par sa corne dorée,
« Fils d'Anchise, dit-il, si, glacé par l'effroi,
» Nul n'ose à ce combat s'exposer contre moi,
» Pourquoi ces vains délais et cette attente vaine ?
» Ce taureau m'appartient, ordonnez qu'on l'emmène. »
Ainsi parle Darès, d'un air triomphateur :
Les Troyens font entendre un murmure flatteur,
Et réclament pour lui les honneurs qu'il demande.
Alors, le vieil Aceste avec douceur gourmande
Entelle, son ami, son digne compagnon,
Assis à ses côtés sur un lit de gazon :
« Entelle, lui dit-il, de ton antique gloire
» N'as-tu donc conservé qu'une oisive mémoire ?
» Et d'un cœur patient verras-tu sous tes yeux
» Enlever sans combat un prix si glorieux ?
» Où donc est cet Éryx, autrefois notre maître,
» Ce dieu que la Sicile en toi crut voir renaître ?
» Où sont ces fiers combats, ces dépouilles, ces prix,
» En pompe suspendus à tes nobles lambris ?

In medium geminos immani pondere cestus
Projecit, quibus acer Eryx in prœlia suetus
Ferre manum, duroque intendere brachia tergo.
Obstupuere animi: tantorum ingentia septem
Terga boum plumbo insuto ferroque rigebant.
Ante omnes stupet ipse Dares, longèque recusat:
Magnanimusque Anchisiades et pondus et ipsa
Huc illuc vincli rum immensa volumina versat.
Tum senior tales referebat pectore voces:
Quid, si quis cestus ipsius et Herculis arma
Vidisset, tristemque hoc ipso in littore pugnam?
Hæc germanus Eryx quondam tuus arma gerebat:
Sanguine cerui adhuc fractoque infecta cerebro.
His magnum Alciden contra stetit: his ego suetus,
Dum meli r vires sanguis dabat, æmula necdum
Temporibus geminis canebat sparsa senectus.
Sed, si nostra Dares hæc Troius arma recusat,
Idque pio sedet Æneæ, probat auctor Acestes,

» — La peur, dit le vieillard, gardez-vous de le croire,
» N'affoiblit point en moi l'ardeur de la victoire ;
» Mais l'âge éteint ma force ; et, de ce foible corps,
» La glace des vieux ans engourdit les ressorts.
» Si j'étois jeune encor, si j'étois à cet âge
» Qui de cet insolent enhardit le courage,
» Sans prétendre à ce prix, dont je suis peu flatté,
» J'aurois d'un tel rival rabattu la fierté. »
Il dit : et de ses mains fait tomber sur le sable,
De cestes menaçans un couple épouvantable,
Arme affreuse qu'Éryx, en marchant aux combats,
Autrefois enlaçoit à ses robustes bras.
Tout le monde en silence en contemple la forme ;
Chacun tremble à l'aspect de cette masse énorme,
Où, du fer et du plomb couvrant le vaste poids,
La peau d'un bœuf entier se redouble sept fois.
Darès même a senti reculer son audace.
Énée avec effort soulève cette masse ;
Il déroule en ses mains, il mesure des yeux,
Et son volume immense, et ses immenses nœuds.
« Darès, reprend Entelle, à cet aspect recule ;
» Et que seroit-ce donc, si du terrible Hercule

Æquemus pugnas. Erycis tibi terga remitto;
Solve metus; et tu Trojanos exue cestus.

Hæc fatus, duplicem ex humeris rejecit amictum;
Et magnos membrorum artus, magna ossa, lacertosque
Exuit, atque ingens mediâ consistit arenâ.
Tum satus Anchisâ cestus pater extulit æquos,
Et paribus palmas amborum innexuit armis.

» Il avoit vu le ceste et le combat fameux
» Qui de sang autrefois rougit ces mêmes lieux ?
» L'arme que vous voyez, si vaste, si pesante,
» De votre frère Éryx chargea la main vaillante ;
» Et des crânes rompus, et des os fracassés,
» Les vestiges sanglans y sont encor tracés.
» Avec elle il lutta contre le grand Alcide ;
» Par elle, j'illustrai ma jeunesse intrépide,
» Avant qu'un si long âge eût blanchi mes cheveux,
» Et que le temps jaloux domptât ces bras nerveux.
» Mais si ce fier Troyen craint ce terrible ceste,
» Si c'est le vœu d'Énée et le desir d'Aceste,
» De cette arme à Darès je fais grâce encore jour ;
» A son ceste troyen qu'il renonce à son tour.
» Marchons ; portons tous deux, dans ces luttes rivales,
» Et des dangers égaux, et des armes égales. »
Alors, montrant tout nus et tout prêts aux combats,
Son corps, ses reins nerveux, ses redoutables bras,
Et sa large poitrine, où ressort chaque veine,
Seul il avance, et seul semble remplir l'arène.
Puis le héros troyen prend deux cestes égaux ;
Lui-même il les enlace aux bras des deux rivaux,

Constitit in digitos extemplo arrectus uterque,
Brachiaque ad superas interritus extulit auras.
Abduxere retro longè capita ardua ab ictu;
Immiscentque manus manibus, pugnamque lacessunt.
Ille pedum melior motu, fretusque juventâ:
Hic membris et mole valens; sed tarda trementi
Genua labant; vastos quatit æger anhelitus artus.
Multa viri nequidquam inter se vulnera jactant,
Multa cavo lateri ingeminant, et pectore vastos
Dant sonitus; erratque aures et tempora circum
Crebra manus; duro crepitant sub vulnere malæ.
Stat gravis Entellus, nisuque immotus eodem,
Corpore tela modò atque oculis vigilantibus exit.
Ille, velut celsam oppugnat qui molibus urbem,
Aut montana sedet circum castella sub armis,
Nunc hos, nunc illos aditus, omnemque pererrat
Arte locum, et variis assultibus irritus urget.

Prêts à lutter d'ardeur, de courage et d'adresse.
Sur ses pieds à l'instant l'un et l'autre se dresse;
Tous deux, les bras levés, d'un air audacieux,
Se provoquent du geste, et s'attaquent des yeux.
Soudain commence entre eux la lutte meurtrière.
Leur tête loin des coups se rejette en arrière;
L'un, jeune, ardent, léger, frappe et pare à la fois:
Entelle, plus pesant, se défend par son poids;
Mais ses genoux tremblans le portent avec peine;
Son vieux flanc est battu de sa pénible haleine:
Mille coups, à la fois hâtés ou suspendus,
Sont reçus ou portés, détournés ou perdus.
Tantôt dans leurs flancs creux les cestes retentissent,
Sur leur robuste sein tantôt s'appesantissent;
L'infatigable main erre de tous côtés,
Marque leurs larges fronts de ses coups répétés,
Frappe, en volant, la tempe et l'oreille meurtrie;
Sous le ceste pesant la dent éclate et crie.
Entelle, courageux avec tranquillité,
Oppose à son rival son immobilité,
Et, par un tour adroit, par un coup-d'œil habile
Brave, trompe ou prévient sa menace inutile.

Ostendit dextram insurgens Entellus, et altè
Extulit; illè ictum venientem à vertice velox
Prævidit, celerique elapsus corpore cessit.
Entellus vires in ventum effudit, et ultro
Ipse gravis graviterque ad terram pondere vasto
Concidit: ut quondam cava concidit, aut Erymantho,
Aut Idâ in magnâ, radicibus eruta pinus.
Consurgunt studiis Teucri et Trinacria pubes:
It clamor cœlo; primusque accurrit Acestes,
Æquævumque ab humo miserans attollit amicum.
At, non tardatus casu neque territus, heros

Tel qu'un fier assaillant, contre un antique fort
Qui sur le haut des monts brave son vain effort,
Ou, contre une cité, théâtre d'un long siège,
Tantôt presse l'assaut, tantôt médite un piège,
Autour de ses remparts, va, vient, et sans succès
Tente dans son enceinte un périlleux accès :
Tel, autour du vieillard, défendu par sa masse,
Darès joignant la ruse, et la force et l'audace,
Tourne, attaque en tous sens, frappe de tous côtés.
Entelle, résistant aux assauts répétés,
Lève son bras, suspend l'orage qu'il médite ;
Darès prévoit le coup, se détourne et l'évite :
Entelle, frappant l'air de son effort perdu,
Tombe de tout son poids sur la terre étendu :
Tel, aux sommets glacés que l'aquilon tourmente,
Tombe et roule un vieux pin de l'antique Érymanthe.
Troyens, Siciliens, par mille cris divers,
De joie et de regrets frappent soudain les airs.
Aceste le premier accourt ; et sa tendresse,
Dans son vieux compagnon plaint sa propre foiblesse.
Le héros se relève ; et la honte, et l'honneur,
La confiante audace, aiguillonnent son cœur ;

Acrior ad pugnam redit, ac vim suscitat ira;
Tum pudor incendit vires, et conscia virtus:
Præcipitemque Daren ardens agit æquore toto,
Nunc dextrâ ingeminans ictus, nunc ille sinistrâ.
Nec mora, nec requies: quàm multâ grandine nimbi
Culminibus crepitant, sic densis ictibus heros
Creber utràque manu pulsat versatque Dareta.
Tum pater Æneas procedere longiùs iras
Et sævire animis Entellum haud passus acerbis:
Sed finem imposuit pugnæ, fessumque Dareta
Eripuit, mulcens dictis; ac talia fatur:
Infelix! quæ tanta animum dementia cepit!
Non vires alias, conversaque numina, sentis?
Cede deo. Dixitque, et prœlia voce diremit.
Ast illum fidi æquales, genua ægra trahentem,
Jactantemque utroque caput, crassumque cruorem
Ore ejectantem mixtosque in sanguine dentes,
Ducunt ad naves: galeamque ensemque, vocati,

Son courage s'irrite encor par sa colère.
Il s'élance et poursuit son superbe adversaire;
Et tantôt tour à tour, et tantôt à la fois,
Les deux cestes ligués l'accablent de leur poids.
Moins prompte, moins pressée, et moins tumultueuse,
Sur nos toits retentit la grêle impétueuse :
La main suit l'autre main, les coups suivent les coups;
Point de paix, point de trêve à son bouillant courroux;
Il le chasse d'un bras; de l'autre le ramène,
Et Darès, en tournant, parcourt toute l'arène.
Empressé de calmer ce combat trop ardent,
Énée avec pitié voit ce jeune imprudent,
L'arrache à son rival; et, plaignant sa disgrâce,
« Malheureux! où t'emporte une indiscrète audace?
» Pourrois-tu méconnoître une invisible main,
» Et dans les bras d'un homme un pouvoir plus qu'humain?
» Fléchis devant un dieu, les destins te l'ordonnent. »
De Darès aussitôt les amis l'environnent;
Chacun d'eux à l'envi soutient entre ses bras
Ce malheureux qu'on vient d'arracher au trépas,
Tremblant, abandonnant sa tête chancelante,
Vomissant à grands flots de sa bouche écumante

Accipiunt; palmam Entello taurumque relinquunt.
Hic victor, superans animis, tauroque superbus:
Nate deâ, vosque hæc, inquit, cognoscite, Teucri,
Et mihi quæ fuerint juvenali in corpore vires,
Et quâ servetis revocatum a morte Dareta.
Dixit, et adversi contra stetit ora juvenci,
Qui donum adstabat pugnæ; durosque reductâ
Libravit dextrâ media inter cornua cestus
Arduus, effractoque illisit in ossa cerebro.
Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.
Ille super tales effundit pectore voces:
Hanc tibi, Eryx, meliorem animam pro morte Daretis
Persolvo: hîc victor cestus artemque repono.

Des torrens d'un sang noir, et les tristes débris
De ses os, de ses chairs, déchirés et meurtris.
Pour conduire aux vaisseaux la victime échappée,
Ils partoient, oubliant et le casque et l'épée;
On leur remet le prix de ce combat fatal,
Et le taureau doré demeure à son rival.
Tout rayonnant d'orgueil, et de gloire et de joie,
« Soyez témoins ici, fiers habitans de Troie,
» Dit-il d'un ton superbe; et toi, fils de Vénus!
» Vois, par ce que je suis, ce qu'autrefois je fus
» Dans ma jeune saison; et quel sort ma vieillesse
» Gardoit à ce Darès, si fier de sa jeunesse. »
Il dit, et se présente en face du taureau
Dont fut récompensé son triomphe nouveau,
Se dresse, et, de sa main ramenée en arrière,
Entre sa double corne atteint sa tête altière,
Brise son large front : du crâne fracassé,
Le cerveau tout sanglant rejaillit dispersé;
Et, tel qu'un bœuf sacré sous la hache succombe,
Le taureau, sous le coup, tremble, chancelle et tombe.
» Éryx! s'écrie alors le vainqueur orgueilleux,
» Reçois cette victime, elle te plaira mieux

Protenus Æneas celeri certare sagittâ
Invitat qui fortè velint; et præmia ponit:
Ingentique manu malum de nave Seresti
Erigit; et volucrem trajecto in fune columbam,
Quò tendant ferrum, malo suspendit ab alto.
Convenere viri, dejectamque ærea sortem
Accepit galea: et primus clamore secundo
Hyrtacidæ ante omnes exit locus Hippocoontis:
Quem modò navali Mnestheus certamine victor
Consequitur, viridi Mnestheus evinctus olivâ.
Tertius Eurytion, tuus, o clarissime, frater,
Pandare, qui quondam, jussus confundere fœdus,
medios telum torsisti primus Achivos.
Extremus galeâque imâ subsedit Acestes;
Ausus et ipse manu juvenum tentare laborem.
Tum validis flexos incurvant viribus arcus

» Que ce Troyen sauvé de ma main meurtrière :
» J'ai vaincu, c'en est fait, j'ai rempli ma carrière ;
» Je dépose mon ceste, et renonce à mon art. »
« Maintenant, que celui dont la main, le regard
» Sait mieux d'un trait léger diriger la vîtesse,
» Vienne aux combats de l'arc signaler son adresse. »
Ainsi s'exprime Énée ; et, d'un bras vigoureux,
Lui-même élève un mât où, fixant tous les yeux,
Une colombe en l'air se débat suspendue.
Des rivaux près de lui la foule est répandue :
Un casque dans ses mains devient l'urne du sort ;
Les noms y sont jetés ; et le premier qui sort
Annonce Hyppocoon qu'Hyrtacus a fait naître ;
Après cet heureux nom le destin fait paroître
Un nom déjà fameux ; c'est Mnesthée encor fier
D'avoir dompté le sort, ses rivaux et la mer,
Mnesthée encor paré des rameaux de Minerve.
Pour le troisième rang la fortune réserve
L'adroit Eurytion, frère de ce guerrier,
De ce grand Pandarus dont le trait meurtrier,
Lorsqu'un traité de paix alloit calmer la terre,
Atteignit Ménélas et ralluma la guerre.

Pro se quisque viri, et depromunt tela pharetris:
Primaque per cœlum nervo stridente sagitta
Hyrtacidæ juvenis volucres diverberat auras,
Et venit, adversique infigitur arbore mali.
Intremuit malus, timuitque exterrita pennis
Ales, et ingenti sonuerunt omnia plausu.
Pòst acer Mnestheus adducto constitit arcu,
Alta petens; pariterque oculos telumque tetendit:
Ast ipsam miserandus avem contingere ferro
Non valuit; nodos et vincula linea rupit,
Queis innexa pedem malo pendebat ab alto.
Illa Notos atque atra volans in nubila fugit.
Tum rapidus, jam dudum arcu contenta parato
Tela tenens, fratrem Eurytion in vota vocavit,
Jam vacuo lætam cœlo speculatus; et alis
Plaudentem nigrâ figit sub nube columbam.
Decidit exanimis, vitamque reliquit in astris
Ætherïis, fixamque refert delapsa sagittam.

Aceste par le sort est nommé le dernier,
Et sa vieillesse encor veut cueillir un laurier.
Chacun courbe son arc, et le carquois fidèle
Rend à chaque rival les flèches qu'il recèle.
Par le fils d'Hyrtacus le premier trait lancé
Part, vole, et dans le mât il demeure enfoncé:
L'arbre tremble, l'oiseau s'effraie et bat de l'aile.
Mille cris frappent l'air. Une palme nouvelle
De Mnesthée à son tour tente le bras heureux.
Vers le but il dirige et sa main et ses vœux;
Mais, sans toucher l'oiseau, la flèche décochée
Rompt le nœud qui retient la colombe attachée;
L'oiseau part, prend l'essor, s'élève jusqu'au ciel.
Alors, fier de sa force et de l'art fraternel,
Déjà tenant son arc et sa flèche perçante,
A l'oiseau qui fend l'air d'une aile triomphante,
Tandis qu'il s'applaudit dans l'empire azuré,
Eurytion prépare un coup plus assuré.
Le trait rapide vole au séjour des orages:
Arrêté dans son vol au milieu des nuages,
Le malheureux oiseau perd le jour dans les cieux,
Et rapporte en tombant le trait victorieux.

Amissâ solus palmâ superabat Acestes;
Qui tamen aërias telum contendit in auras,
Ostentans artemque pater, arcumque sonantem.
Hic oculis subitum objicitur magnoque futurum
Augurio monstrum; docuit pòst exitus ingens:
Seraque terrifici cecinerunt omina vates.
Namque volans liquidis in nubibus arsit arundo,
Signavitque viam flammis, tenuesque recessit
Consumpta in ventos: cœlo ceu sæpè refixa
Transcurrunt crinemque volantia sidera ducunt.
Attonitis hæsere animis, superosque precati,
Trinacrii Teucrique viri: nec maximus omen
Abnuit Æneas; sed lætum amplexus Acesten
Muneribus cumulat magnis, ac talia fatur:
Sume, pater; nam te voluit rex magnus Olympi
Talibus auspiciis exsortem ducere honores.
Ipsius Anchisæ longævi hoc munus habebis,
Cratera impressum signis, quem Thracius olim

Nul prix d'Aceste encor n'honore la vieillesse :
Tout à coup signalant son arc et son adresse,
De la corde bruyante un trait part ; et soudain
Aux regards se présente un présage divin.
D'un sillon enflammé marquant au loin sa route,
Le trait vole et se perd sous la céleste voûte :
Tel, détaché des cieux, courent en traits brûlans
D'un astre chevelu les crins étincelans.
Troyens, Siciliens, tout s'étonne et s'incline :
Le héros, admirant la volonté divine,
Embrasse ce vieillard, le comble de présens :
« Le ciel d'un prix à part honore vos vieux ans,
» Lui dit-il ; recevez cette coupe gravée,
» Par Anchise mon père avec soin conservée,
» Et dont le grand Cissée autrefois lui fit don,
» Comme un gage sacré de leur tendre union. »
Il dit, met sur son front la première couronne :
Le bon Eurytion sans regret l'abandonne,
Quoique seul dans les airs il ait atteint l'oiseau.
Ensuite est proclamé celui dont le roseau
Dégagea de ses nœuds la colombe timide.
Enfin, pour prix du mât percé du trait rapide,

Anchisæ genitori in magno munere Cisseus
Ferre sui dederat monumentum et pignus amoris.
Sic fatus, cingit viridanti tempora lauro,
Et primum ante omnes victorem appellat Acesten.
Nec bonus Eurytion prælato invidit honori,
Quamvis solus avem cœlo dejecit ab alto.
Proximus ingreditur donis, qui vincula rupit:
Extremus, volucri qui fixit arundine malum.

At pater Æneas, nondum certamine misso,
Custodem ad sese comitemque impubis Iuli
Epytiden vocat; et fidam sic fatur ad aurem:
Vade age, et Ascanio, si jam puerile paratum
Agmen habet secum, cursusque instruxit equorum,
Ducat avo turmas, et sese ostendat in armis,
Dic, ait. Ipse omnem longo decedere circo
Infusum populum, et campos jubet esse patentes.
Incedunt pueri, pariterque ante ora parentum
Frenatis lucent in equis; quos omnis euntes

Celui qui, l'arc en main, se montra le premier,
Aux honneurs de la palme est admis le dernier.

Cependant, au Troyen de qui l'expérience
Soigne le tendre Ascagne et conduit son enfance,
Énée, en se baissant, donne un ordre secret :
« Va, des jeunes Troyens si l'escadron est prêt,
» Lui dit-il, qu'au tombeau de son ayeul Anchise,
» Dans leur pompe guerrière, Ascagne les conduise. »
Il dit : et, faisant place à ces aimables jeux,
Il écarte les flots de ce peuple nombreux.
Sur des coursiers vêtus avec magnificence,
Dans un ordre pompeux la jeunesse s'avance ;
Des yeux de tout un peuple avidement suivis,
Ils défilent aux yeux de leurs parens ravis :

Trinacriæ mirata fremit Trojæque juventus.
Omnibus in morem tonsâ coma pressa coronâ:
Cornea bina ferunt præfixo hastilia ferro;
Pars leves humero pharetras; it pectore summo
Flexilis obtorti per collum circulus auri.
Tres equitum numero turmæ, ternique vagantur
Ductores; pueri bis seni, quemque secuti,
Agmine partito fulgent, paribusque magistris.
Una acies juvenum, ducit quam parvus ovantem
Nomen avi referens Priamus, tua clara, Polite,
Progenies, auctura Italos; quem Thracius albis
Portat equus bicolor maculis, vestigia primi
Alba pedis frontemque ostentans arduus albam.
Alter Atys, genus unde Atii duxere Latini;
Parvus Atys, pueroque puer dilectus Iulo.
Extremus, formâque ante omnes pulcher, Iulus
Sidonio est invectus equo, quem candida Dido
Esse sui dederat monumentum et pignus amoris.

L'olivier sur leur front presse leur chevelure;
Deux traits d'un fer poli composent leur armure;
Plusieurs ont un carquois, et d'un riche collier
La flottante parure orne chaque guerrier.
Trois escadrons divers courent la même plaine,
Chacun d'eux à pas lents suit le chef qui les mène;
Douze jeunes guerriers composent chacun d'eux.
Le premier de leurs chefs est l'enfant généreux
De Polite, un des fils du vieux roi de Pergame,
C'est le jeune Priam : son beau nom, sa grande ame
Un jour doit aux Latins rappeler à la fois,
Et le plus malheureux et le plus grand des rois.
Un poil taché de blanc peint son coursier de Thrace,
Dont le pied blanchissant marque à peine sa trace;
Un blanc pur de son front relève la beauté,
Et la vigueur en lui s'unit à la fierté.
Le second est Atys, qui, d'une colonie,
Fière encor de son nom, enrichit l'Ausonie;
Le bel Atys, qu'Iule admet à tous ses jeux :
Même âge, même goût, les unissent tous deux.
Iule, enfin, l'espoir et l'honneur de sa race,
S'avance, et devant lui tout autre éclat s'efface :

Cetera Trinacriis pubes senioris Acestæ
Fertur equis.

Excipiunt plausu pavidos, gaudentque tuentes
Dardanidæ, veterumque agnoscunt ora parentum.
Postquam omnem læti consessum oculosque suorum
Lustravere in equis, signum clamore paratis
Epytides longè dedit, insonuitque flagello.
Olli discurrêre pares, atque agmina terni
Diductis solvêre choris; rursusque vocati
Convertêre vias, infestaque tela tulere.
Inde alios ineunt cursus, aliosque recursus,
Adversis spatiis; alternisque orbibus orbes

Son beau coursier, nourri dans les prés de Sidon,
Lui fut donné des mains de la tendre Didon.
Sur des coursiers d'Aceste, enfans de la Sicile,
Les escadrons divers suivent d'un pas docile;
Ils avancent: le cirque à leur marche applaudit
Leur timide pudeur par degrés s'enhardit;
Et des héros troyens, sur leur jeune visage,
Les yeux avec transport reconnoissent l'image.
Le cirque est traversé: des spectateurs joyeux,
Long-temps leurs traits chéris ont enivré les yeux.
Tout à coup un cri part, un fouet bruyant résonne:
Les guerriers, attentifs au signal qu'on leur donne,
Partent en nombre égal, et se rangent par trois;
Rappelés par leurs chefs, reviennent à sa voix,
Réunissent encor leurs bandes divisées,
Et, tendant en avant leurs lances opposées,
D'un escadron serré présentent le rempart:
Tour à tour on s'éloigne, on revient, on repart,
On s'aligne, on se mêle, on s'atteint, on s'évite;
C'est tantôt un combat, et tantôt une fuite;
Tantôt la paix suspend leur choc tumultueux.
Tel, dans ce labyrinthe oblique et tortueux,

Impediunt, pugnæque cient simulacra sub armis.
Et nunc terga fugâ nudant; nunc spicula vertunt
Infensi; factâ pariter nunc pace feruntur.
Ut quondam Cretâ fertur labyrinthus in altâ
Parietibus textum cæcis iter, ancipitemque
Mille viis habuisse dolum, quâ signa sequendi
Falleret indeprensus et irremeabilis error:
Haud alio Teucrûm nati vestigia cursu
Impediunt, texuntque fugas et prœlia ludo;
Delphinum similes, qui per maria humida nando
Carpathium Libycumque secant, luduntque per undas.
Hunc morem, hos cursus, atque hæc certamina, primus
Ascanius, longam muris quum cingeret Albam,
Retulit, et priscos docuit celebrare Latinos,
Quo puer ipse modo, secum quo Troïa pubes:
Albani docuere suos: hinc maxima porrò
Accepit Roma, et patrium servavit honorem;
Trojaque nunc, pueri, Trojanum dicitur agmen,

Mille feintes erreurs, mille fausses issues,
En un piège invisible adroitement tissues,
De sentier en sentier, de détour en détour,
Embarrassent les pas égarés sans retour;
Tel on voit des dauphins les troupes vagabondes
Se chercher, s'éviter, se jouer sur les ondes:
Tels jouoient ces guerriers; tels, dans ces doux combats,
Ils enlaçoient leur course et confondoient leurs pas.
Ces courses, ces tournois, et ces feintes batailles,
Ascagne, lorsque d'Albe il fonda les murailles,
Les transmit à son peuple; et, des premiers Albains,
Leur pompe héréditaire est passée aux Romains.
A ce dépôt sacré, Rome est encor fidèle;
Rome, renouvelant leur pompe solemnelle,
Rassemble pour les jeux ses jeunes citoyens:
Ce sont les fils de Troie et les combats troyens;
Leurs usages, leurs lois, leurs noms vivent encore.
Énée alloit quitter les mânes qu'il honore,
Quand, troublant cette fête et ces pompeux honneurs,
La Fortune un instant démentit ses faveurs.
Junon envoie Iris, sa courrière fidèle,
Ordonne aux vents soumis de seconder son aile:

Hâc celebrata tenus sancto certamina patri.
Hîc primùm fortuna fidem mutata novavit.
Dum variis tumulo referunt solemnia ludis,
Irim de cœlo misit Saturnia Juno
Iliacam ad classem, ventosque adspirat eunti,
Multa movens, necdum antiquum saturata dolorem.
Illa, viam celerans per mille coloribus arcum,
Nulli visa, cito decurrit tramite virgo.
Conspicit ingentem concursum, et littora lustrat,
Desertosque videt portus classemque relictam.
At procul in solâ secretæ Troades actâ
Amissum Anchisen flebant, cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes: Heu! tot vada fessis
Et tantùm superesse maris! vox omnibus una.
Urbem orant; tædet pelagi perferre laborem.
Ergo inter medias sese, haud ignara nocendi,
Conjicit, et faciemque deæ vestemque reponit.
Fit Beroë, Tmarii conjux longæva Dorycli,

Son antique dépit dans son cœur vit encor.
Sur son arc radieux Iris a pris l'essor,
Vole aux vaisseaux troyens, parcourt au loin la plage,
Tout est désert au port, désert sur le rivage,
Et le peuple est en foule à la solemnité.

Seulement, sur un bord solitaire, écarté,
Les Troyennes en pleurs, des noirs gouffres de l'onde
Contemploient tristement l'immensité profonde:
Elles pleuroient Anchise; et leurs chagrins amers
Sembloient s'accroître encore au sombre aspect des mers.
« Eh quoi! toujours errer sur cet espace immense!
» A peine interrompu, notre exil recommence!
» Il faut braver encore et les vents et les flots! »
Elles parloient. Iris, méditant ses complots,

Cui genus, et quondam nomen, natique fuissent;
Ac sic Dardanidûm mediam se matribus infert:
O miseræ, quas non manus, inquit, Achaïca bella
Traxerit ad letum, patriæ sub mœnibus! o gens
Infelix, cui te exitio fortuna reservat!
Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas,
Quum freta, quum terras omnes, tot inhospita saxa,
Sideraque, emensæ ferimur; dum per mare magnum
Italiam sequimur fugientem, et volvimur undis.
Hîc Erycis fines fraterni, atque hospes Acestes:
Quid prohibet muros jacere, et dare civibus urbem?
O patria! et rapti nequidquam ex hoste Penates!
Nullane jam Trojæ dicentur mœnia? nusquam
Hectoreos amnes, Xanthum et Simoënta, videbo?
Quin agite, et mecum infaustas exurite puppes.
Nam mihi Cassandræ per somnum vatis imago
Ardentes dare visa faces: Hîc quærite Trojam,
Hîc domus est, inquit, vobis. Jam tempus agi res;

Dépouille la déesse, et prend la forme humaine,
Imite en ses faux traits une vieille Troyenne,
Femme de Doryclé, Béroé, qui jadis
Eut un nom, eut un rang, un époux et des fils:
Rien ne lui reste plus que les chagrins et l'âge.
La fausse Béroé vient, leur tient ce langage:
« Ah! peuple infortuné! faut-il que de tes jours
» Ilion embrasé n'ait pas fini le cours!
» A quel triste avenir le sort te garde en proie,
» Depuis ce long exil et la chûte de Troie!
» Flots grondans, bords affreux, rocs inhospitaliers,
» Que n'as-tu pas souffert pendant sept ans entiers!
» Traînés de mers en mers, de naufrage en naufrage,
» Du repos fugitif nous poursuivons l'image.
» Pourquoi tant de travaux? pourquoi tant de dangers?
» Ces rivages pour nous ne sont pas étrangers:
» Ici regnoit Eryx, frère du fils d'Anchise;
» Ici commande Aceste: à sa noble franchise
» Que ne confions-nous les malheureux Troyens,
» Si long-temps vagabonds, une fois citoyens?
» O terre où je suis née! ô malheureux Pergame!
» O mes dieux! vainement échappés de la flamme,

Nec tantis mora prodigiis : en quatuor aræ
Neptuno; deus ipse faces animumque ministrat.

Hæc memorans, prima infensum vi corripit ignem;
Sublatâque procul dextrâ connixa coruscat,
Et jacit. Arrectæ mentes stupefactaque corda
Iliadum. Hîc una e multis, quæ maxima nātu,
Pyrgo, tot Priami natorum regia nutrix:

» Ne pourrai-je de vous revoir au moins le nom,
» Retrouver quelque lieu qu'on appelle Ilion!
» Quand verrai-je d'Hector la cité renaissante,
» L'aimable Simoïs, les bords heureux du Xanthe?
» Cassandre cette nuit s'est montrée à mes yeux,
» Croyons-en une fois l'interprète des dieux:
« — Depuis assez long-temps le Destin vous exile;
» Voici votre Ilion, et voici votre asile,
» M'a-t-elle dit: brûlez ces poupes et ces mâts
» Qui promènent vos maux de climats en climats.»
» Alors j'ai vu sa main remettre dans la mienne
» La torche destinée à la flotte troyenne.
» Le temps presse; courons, secondez mes transports;
» Vous voyez quatre autels élevés sur ces bords;
» La flamme y fume encore en l'honneur de Neptune:
» Saisissez ces flambeaux, saisissez la fortune.»
Elle dit; et, d'un bras par la rage animé,
Saisit, agite, et lance un brandon enflammé;
Il vole: la terreur remplit toutes les ames.
Pyrgo, la plus âgée entre toutes ces femmes,
Qui nourrit tant de fils du plus puissant des rois:
« Non, ce n'est pas ici Béroé que je vois,

Non Beroë vobis, non hæc Rhœteïa, matres,
Est Dorycli conjux: divini signa decoris
Ardentesque notate oculos; qui spiritus illi,
Qui vultus, vocisve sonus, vel gressus eunti.
Ipsa egomet dudum Beroën digressa reliqui
Ægram, indignantem tali quòd sola careret
Munere, nec meritos Anchisæ inferret honores.
Hæc effata.

At matres, primò ancipites, oculisque malignis
Ambiguæ, spectare rates, miserum inter amorem
Præsentis terræ, fatisque vocantia regna;
Quum dea se paribus per cœlum sustulit alis,
Ingentemque fugâ secuit sub nubibus arcum.
Tum verò attonitæ monstris, actæque furore,
Conclamant, rapiuntque focis penetralibus ignem:
Pars spoliant aras, frondem ac virgulta facesque
Conjiciunt: furit immissis vulcanus habenis
Transtra per, et remos, et pictas abiete puppes.

» Dit-elle; croyez-m'en. Tantôt je l'ai trouvée
» Languissante, et pleurant d'être seule privée
» Du plaisir de mêler à ces tristes honneurs
» Le tribut de ses dons, le tribut de ses pleurs.
» Eh! voyez, sont-ce là les traits d'une mortelle?
» Observez ses regards où la flamme étincelle,
» Cette marche, ce port, et cet éclat divin. »

Elle dit; et, d'un œil et d'un cœur incertain,
Sur les vaisseaux, objets de crainte et d'espérance,
Long-temps leurs sombres yeux s'arrêtent en silence.
Faut-il quitter la terre, objet de tant de vœux,
Ou faut-il renoncer aux promesses des dieux?
Elles doutoient encor, quand l'agile courrière
S'envole, et trace en arc un sillon de lumière.
Ce prodige frappant étonne les regards:
Les acclamations partent de toutes parts;
Et leur main saisissant le feu du sacrifice
Qui dut rendre à leurs vœux le dieu des mers propice,
Ou dépouillant l'autel de feuilles, de rameaux,
Le feu part, vole, tombe, et court sur les vaisseaux;

Nuntius Anchisæ ad tumulum cuneosque theatri
Incensas perfert naves Eumelus; et ipsi
Respiciunt atram in nimbo volitare favillam.
Primus et Ascanius, cursus ut lætus equestres
Ducebat, sic acer equo turbata petivit
Castra; nec exanimes possunt retinere magistri.
Quis furor iste novus? quò nunc, quò tenditis, inquit,
Heu! miseræ cives? non hostem, inimicaque castra
Argivûm, vestras spes urilis. En ego vester
Ascanius. Galeam ante pedes projecit inanem,
Quâ ludo indutus belli simulacra ciebat.
Accelerat simul Æneas, simul agmina Teucrûm.
Ast illæ diversa metu per littora passim
Diffugiunt; silvasque, et sicubi concava furtim
Saxa, petunt: piget incepti, lucisque; suosque
Mutatæ agnoscunt; excussaque pectore Juno est.

Et la poupe et la proue, et les mâts et les rames,
Du rapide incendie alimentent les flammes.
Soudain Eumèle vole; et son récit affreux,
Près du tombeau d'Anchise a suspendu les jeux.
On regarde; déjà, s'élançant de sa proie,
En tourbillons fumans la flamme se déploie.
Ascagne, au lieu fatal accourant le premier,
Vole et pousse en avant son superbe coursier;
Rien ne peut l'arrêter, ni les jeux, ni leurs charmes,
Ni ses parens troublés, ni ses maîtres en larmes:
« Arrêtez! arrêtez! leur dit-il. Ces vaisseaux
» Ne sont pas ceux qu'Hector poursuivoit sur les eaux:
» C'est votre flotte, hélas! c'est votre espoir qu'on brûle;
» Iule est devant vous, reconnoissez Iule. »
Il dit, et jette au loin le casque radieux
Qui, dans ses jeux guerriers, couvroit ses beaux cheveux.
Énée accourt lui-même, et les Troyens le suivent.
Mais ces cœurs égarés, que leurs forfaits poursuivent,
A peine du héros ont reconnu les traits,
Dans les bois, les rochers, les lieux les plus secrets,
Vont cacher, vont pleurer leur délire funeste:
Junon sort de leur cœur, le remords seul y reste.

Sed non idcirco flammæ atque incendia vires
Indomitas posuere : udo sub robore vivit
Stuppa, vomens tardum fumum; lentusque carinas
Est vapor, et toto descendit corpore pestis;
Nec vires heroum infusaque flumina prosunt.
Tum pius Æneas humeris abscindere vestem,
Auxilioque vocare deos, et tendere palmas :
Juppiter omnipotens, si nondum exosus ad unum
Trojanos, si quid pietas antiqua labores
Respicit humanos; da flammam evadere classi
Nunc, pater, et tenues Teucrûm res eripe leto;
Vel tu, quod superest, infesto fulmine morti,
Si mereor, demitte, tuâque hîc obrue dextrâ.
Vix hæc ediderat, quum effusis imbribus atra
Tempestas sine more furit, tonitruque tremiscunt
Ardua terrarum, et campi; ruit æthere toto
Turbidus imber aquâ, densisque nigerrimus Austris;
Implenturque super puppes; semiusta madescunt

Mais le feu destructeur n'est pas encor dompté;
Ni les eaux, ni des bras l'ardente activité
Ne peuvent appaiser la flamme dévorante;
Et l'étoupe enflammée, et la poix odorante,
D'une lente fumée exhalent la vapeur:
Dans le sein du vaisseau se cache un feu trompeur,
L'invisible ennemi lentement le dévore,
Et jusqu'au sein des mers la flamme vit encore.
Énée élève au ciel et ses cris et ses vœux,
Déchire ses habits, et conjure les dieux:
« O Jupiter! dit-il, si le courroux céleste,
» Des malheureux Troyens n'a pas proscrit le reste,
» Si Troie est chère encore à tes yeux attendris,
» Épargne sa misère, et sauve ses débris!
» Ou, si je suis coupable, arme-toi, prends ta foudre,
» Que leur chef malheureux tombe réduit en poudre! »
Il parloit: tout à coup les Autans pluvieux,
De leur souffle ont noirci l'immensité des cieux;
Tout à coup l'éclair brille, et les tonnerres grondent;
Les monts, les vallons creux et les bois leur répondent;
L'Olympe entier se fond en rapides torrens:
Sur les bancs, sur la poupe, en proie aux feux errans,

Robora; restinctus donec vapor omnis, et omnes,
Quatuor amissis, servatæ a peste carinæ.

At pater Æneas, casu concussus acerbo,
Nunc huc ingentes nunc illuc pectore curas
Mutabat, versans, Siculisne resideret arvis,
Oblitus fatorum, Italasne capesseret oras.
Tum senior Nautes, unum Tritonia Pallas
Quem docuit, multâque insignem reddidit arte;
Hic responsa dabat, vel quæ portenderet ira
Magna deûm, vel quæ fatorum posceret ordo;
Isque his Ænean solatus vocibus infit:
Nate deâ, quò fata trahunt retrahuntque sequamur:
Quidquid erit, superanda omnis fortuna ferendo est.
Est tibi Dardanius divinæ stirpis Acestes:
Hunc cape consiliis socium, et conjunge volentem.
Huic trade amissis superant qui navibus, et quos
Pertæsum magni incepti rerumque tuarum est;

Au haut des mâts, au fond des carènes profondes,
La flamme en mugissant se débat sous les ondes;
Mais enfin elle cède, et, de tous les vaisseaux,
Quatre succombent seuls au feu vainqueur des eaux.
Cependant du héros la constance abattue,
De mille soins divers est encor combattue.
Doit-il chercher sur l'onde un empire incertain?
Doit-il dans la Sicile oublier son destin?
Son cœur irrésolu flotte en proie à l'orage.
Enfin le vieux Nautès relève son courage;
Nautès, à qui Pallas enseigna ses secrets;
Retrace à son esprit les éternels décrets,
Les promesses du sort, et même ses menaces:
« Prince, sachez du sort supporter les disgrâces;
» L'infortune aux grands cœurs commande un grand effort.
» Sachons souffrir le flux et le reflux du sort;
» Toujours la patience asservit la Fortune.
» Et d'Aceste et de vous l'origine est commune;
» Consultez sa sagesse; et, puisqu'un coup affreux
» A livré votre flotte au ravage des feux,
» Confiez à ces bords, à la bonté d'Aceste,
» Ceux qui de vos vaisseaux surchargeroient le reste;

Longævosque senes, ac fessas æquore matres,
Et quidquid tecum invalidum metuensque periculi est,
Delige: et his habeant terris sine mœnia fessi.
Urbem appellabunt permisso nomine Acestam.
Talibus incensus dictis senioris amici:
Tum verò in curas animum diducitur omnes.

Et nox atra polum bigis subvecta tenebat:
Visa dehinc cœlo facies delapsa parentis
Anchisæ subitò tales effundere voces:
Nate, mihi vitâ quondam, dum vita manebat,
Care magis, nate, Iliacis exercite fatis,
Imperio Jovis huc venio, qui classibus ignem
Depulit, et cœlo tandem miseratus ab alto est.
Consiliis pare quæ nunc pulcherrima Nautes
Dat senior: lectos juvenes, fortissima corda,
Defer in Italiam; gens dura atque aspera cultu

» Tout ce qui, peu touché d'un empire lointain,
» Renonce à partager votre illustre destin;
» Et cette foule enfin, languissante, inutile,
» A qui le poids de l'âge ou son sexe débile,
» Ou le dégoût des mers, ou la crainte des flots,
» Font négliger la gloire ou chérir le repos.
» Là, que leur main se fasse un séjour plus tranquille,
» Et que du nom d'Aceste ils appellent leur ville. »
Le héros se ranime à ces accens divins,
Et, plein d'un noble espoir, poursuit ses grands desseins.
Phébé brilloit au ciel : tout à coup, ô surprise!
A ses yeux apparoît l'ombre auguste d'Anchise.
« O toi! triste jouet des fureurs de Junon;
» Toi, que poursuit partout le destin d'Ilion;
» Toi, que j'aimai vivant cent fois plus que la vie;
» Toi, qui des Grecs vainqueurs évitas la furie;
» Le dieu par qui ta flotte a triomphé des feux,
» A, du trône des airs, jeté sur toi les yeux.
» Du prévoyant Nautès écoute la sagesse.
» Que des Troyens choisis la brillante jeunesse
» Te suive aux champs latins; des peuples belliqueux,
» Des peuples indomptés t'attendent en ces lieux.

Debellanda tibi Latio est. Ditis tamen antè
Infernas accede domos; et Averna per alta
Congressus pete, nate, meos. Non me impia namque
Tartara habent, tristes umbræ; sed amœna piorum
Concilia Elysiumque colo. Huc casta Sibylla
Nigrarum multo pecudum te sanguine ducet.
Tum genus omne tuum, et quæ dentur mœnia, disces.
Jamque vale: torquet medios nox humida cursus;
Et me sævus equis Oriens afflavit anhelis.
Dixerat, et tenues fugit, ceu fumus, in auras.
Æneas, Quò deinde ruis? quò proripis? inquit;
Quem fugis? aut quis te nostris complexibus arcet?
Hæc memorans, cinerem et sopitos suscitat ignes;
Pergameumque Larem, et canæ penetralia Vestæ,
Farre pio et plenâ supplex veneratur acerrâ.
Extemplo socios primùmque arcessit Acesten;
Et Jovis imperium, et cari præcepta parentis,
Edocet, et quæ nunc animo sententia constet.

» Mais avant il te faut, passant la rive sombre,
» Visiter les beaux lieux où repose mon ombre;
» Car je n'habite pas le séjour des forfaits,
» Mais le vert Élysée et sa tranquille paix.
» Pour y guider tes pas, par plus d'un sacrifice
» La Sibylle à tes vœux rendra l'enfer propice.
» Là, tu verras ton père et ta postérité.
» Adieu : Phébé déjà voit pâlir sa clarté;
» Et, me privant trop tôt d'une vue aussi chère,
» Les coursiers du Soleil nous soufflent la lumière. »
Il dit, s'évanouit, et disparoît dans l'air.
Énée alors s'écrie : « O des biens le plus cher!
» O mon père! pourquoi fuir un fils qui t'adore?
» O mon père! demeure, attends, attends encore! »
Il dit, le cherche en vain, il n'est plus; et son fils
Court réveiller les feux sous la cendre assoupis,
De la chaste Vesta ressuscite la flamme,
Invoque tous les dieux protecteurs de Pergame,
Et les dieux de l'empire, et les dieux des foyers;
Puis il rejoint Aceste et ses braves guerriers,
Leur annonce des dieux la volonté suprême,
Ce qu'ordonne le sort, ce qu'il résout lui-même.

Haud mora consiliis, nec jussa recusat Acestes.
Transcribunt urbi matres, populumque volentem
Deponunt, animos nil magnæ laudis egentes.
Ipsi transtra novant, flammisque ambesa reponunt
Robora navigiis, aptant remosque rudentesque;
Exigui numero, sed bello vivida virtus.

Interea Æneas urbem designat aratro;
Sortiturque domos; hoc Ilium, et hæc loca Trojam,
Esse jubet. Gaudet regno Trojanus Acestes,
Indicitque forum, et patribus dat jura vocatis.
Tum vicina astris Erycino in vertice sedes
Fundatur Veneri Idaliæ; tumuloque sacerdos
Ac lucus latè sacer additur Anchiseo.

Jamque dies epulata novem gens omnis, et aris
Factus honos: placidi straverunt æquora venti,
Creber et adspirans rursus vocat Auster in altum.
Exoritur procurva ingens per littora fletus;

Aceste approuve tout. On dépose en ces lieux
Tout ce qui, peu touché des promesses des dieux,
Volontaire habitant de l'heureuse Sicile,
Préfère à tant d'éclat un destin plus tranquille.
Cependant, des vaisseaux au départ préparés,
Les cordages, les mâts, les bois sont réparés;
Et les Troyens choisis, prêts à ce grand voyage,
S'ils n'ont pour eux le nombre, ont pour eux le courage.
Cependant le héros, des murs décrit le tour;
Le sort marque à chacun le lieu de son séjour:
Ces murs portent le nom, le nom sacré de Troie.
Aceste à ses sujets les unit avec joie.
Au rendez-vous du peuple un lieu vaste est marqué;
On désigne une enceinte au sénat convoqué;
Sur le mont, appelé du nom d'Éryx son frère,
Énée élève ensuite un beau temple à sa mère;
Enfin un prêtre, un bois, un culte solemnel,
Consacrent à jamais le tombeau paternel.
Durant neuf jours entiers, les festins, les offrandes,
Les prières, les vins couronnés de guirlandes,
Ont imploré les dieux et de l'onde et des airs.
Un souffle bienfaisant leur applanit les mers;

Complexi inter se noctemque diemque morantur.
Ipsæ jam matres, ipsi quibus aspera quondam
Visa maris facies, et non tolerabile numen,
Ire volunt, omnemque fugæ perferre laborem.
Quos bonus Æneas dictis solatur amicis,
Et consanguineo lacrymans commendat Acestæ.
Tres Eryci vitulos, et tempestatibus agnam,
Cædere deinde jubet, solvique ex ordine funem.
Ipse, caput tonsæ foliis evinctus olivæ,
Stans procul in prorâ, pateram tenet, extaque salsos
Porricit in fluctus, ac vina liquentia fundit.
Prosequitur surgens a puppi ventus euntes:
Certatim socii feriunt mare, et æquora verrunt.

L'Autan les encourage. Alors, le long des rives,
De leurs derniers adieux roulent les voix plaintives;
Et le jour et la nuit, de longs embrassemens
Du départ douloureux retardent les momens.
Tous brûlent de partir : ceux même que leur âge,
Que leur sexe timide attachoit au rivage,
Ont oublié la crainte en ces momens de deuil;
L'air n'a plus de tempête, et la mer plus d'écueil,
Et la terre à leurs yeux a perdu tous ses charmes.
Leur monarque attendri joint ses pleurs à leurs larmes;
Et, du dépôt sacré qu'il laisse sur ce bord,
A son auguste ami recommande le sort.
Éryx, de trois taureaux reçoit le sacrifice;
Le sang d'une brebis rendra la mer propice.
Les cables sont rompus, le signal est donné;
Chaque navire flotte, aux vents abandonné.
Une coupe à la main, l'olive sur la tête,
Le héros, pour calmer le dieu de la tempête,
Des intestins sanglans qu'il jette dans les mers,
Et des flots d'un vin pur, rougit les flots amers.
On part; la terre fuit, un vent frais les seconde,
L'eau blanchit sous la rame, et le vaisseau fend l'onde.

At Venus interea Neptunum, exercita curis,
Allcquitur, talesque effundit pectore questus :
Junonis gravis ira, nec exsaturabile pectus,
Cogunt me, Neptune, preces descendere in omnes :
Quam nec longa dies, pietas nec mitigat ulla ;
Nec Jovis imperio fatisve infracta quiescit.
Non medià de gente Phrygum exedisse nefandis
Urbem odiis satis est, nec pœnam traxe per omnem
Reliquias ; Trojæ cineres atque ossa peremptæ
Insequitur : causas tanti sciat illa furoris.
Ipse mihi nuper Libycis tu testis in undis
Quam molem subitò excierit : maria omnia cœlo
Miscuit, Æoliis nequidquam freta procellis :
In regnis hoc ausa tuis.
Per scelus ecce etiam Trojanis matribus actis
Exussit fœdè puppes, et classe subegit
Amissà socios ignotæ linquere terræ.
Quod superest, oro, liceat dare tuta per undas

Cependant, à Neptune ouvrant son tendre cœur,
Vénus exprime ainsi sa touchante douleur :
« De la fière Junon l'insatiable haine,
» O Neptune ! vers vous de nouveau me ramène.
» Le temps qui détruit tout, les prières, l'encens,
» Devant ce cœur d'airain deviennent impuissans ;
» La voix du Destin même en vain parle à son ame.
» C'est peu pour son courroux d'avoir détruit Pergame,
» Peu de s'être acharné sur ses restes proscrits,
» Elle poursuit sa cendre et ses derniers débris !
» Quelle offense peut donc exciter tant de haine ?
» Junon seule le sait. Sur la mer africaine,
» Tout récemment encore, ô comble d'attentats !
» Devant vos propres yeux, dans vos propres États,
» Son Éole, à mon fils osant livrer la guerre,
» A ligué contre lui le ciel, l'onde et la terre ;
» Et voilà qu'aujourd'hui, dans des timides cœurs,
» Par un nouveau forfait allumant ses fureurs,
» A brûler leurs vaisseaux elle excite leur rage !
» La flamme a dévoré ce qu'épargna l'orage,
» Et force, hélas ! mon fils, après tant de dangers,
» D'abandonner les siens sur des bords étrangers.

Vela tibi; liceat Laurentem attingere Thybrim;
Si concessa peto, si dant ea mœnia Parcæ.

Tum Saturnius hæc domitor maris edidit alti:
Fas omne est, Cytherea, meis te fidere regnis,
Unde genus ducis: merui quoque; sæpè furores
Compressi et rabiem tantam cœlique marisque.
Nec minor in terris, Xanthum Simoëntaque testor,
Æneæ mihi cura tui. Quum Troïa Achilles
Exanimata sequens impingeret agmina muris,
Millia multa daret leto, gemerentque repleti
Amnes, nec reperire viam atque evolvere posset
In mare se Xanthus; Pelidæ tunc ego forti
Congressum Æneam, nec dîs nec viribus æquis,
Nube cavâ rapui, cuperem quum vertere ab imo
Structa meis manibus perjuræ mœnia Trojæ.
Nunc quoque mens eadem perstat mihi; pelle timorem.

» Je n'ai plus qu'un desir : qu'un destin moins funeste,
» Des Troyens opprimés respecte au moins le reste,
» Et, si l'arrêt du sort ne dément pas mes vœux,
» Conduise aux champs latins ce peuple malheureux :
» Voilà l'ambition du fils et de la mère. »

Neptune, en souriant, entend sa plainte amère,
Console sa douleur, et dit : « Non, ce n'est pas
» A la fille des mers à craindre mes États :
» Vénus dans mon empire a reçu la naissance ;
» Moi-même ai quelques droits à votre confiance.
» Souvent, pour votre Énée employant mon pouvoir
» J'ai fait rentrer les vents et l'onde en leur devoir
» Et sur la terre encor, dans plus d'une journée,
» Vénus, vous m'avez vu soigner sa destinée.
» Quand le terrible Achille, au milieu des combats,
» Des Troyens haletans, que poursuivoit son bras,
» Moissonnoit des milliers, ou, contre leurs murailles,
» Écrasoit leurs débris échappés aux batailles ;
» Lorsque, chargé de morts, le Xanthe épouvanté,
» Suivoit péniblement son cours ensanglanté
» Alors vous m'avez vu du fier vainqueur de Troie
» Sauver dans un nuage une si noble proie,

Tutus quos optas portus accedet Averni:
Unus erit tantùm, amissum quem gurgite quæret;
Unum pro multis dabitur caput.

His ubi læta deæ permulsit pectora dictis,
Jungit equos auro genitor, spumantiaque addit
Frena feris, manibusque omnes effundit habenas.
Cæruleo per summa levis volat æquora curru:
Subsidunt undæ, tumidumque sub axe tonanti
Sternitur æquor aquis; fugiunt vasto æthere nimbi.
Tum variæ comitum facies; immania cete,
Et senior Glauci chorus, Inoüsque Palæmon,
Tritonesque citi, Phorcique exercitus omnis.
Læva tenent Thetis, et Melite, Panopeaque virgo,
Nesæe, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque.

» Et, trompant de ce fils le terrible rival,
» L'arracher malgré lui d'un combat inégal.
» Pourtant, vous le savez, une cruelle injure
» Livroit à mon courroux cette cité parjure.
» Même intérêt m'anime ; et, conduits jusqu'au port,
» Ses vaisseaux de l'Averne iront toucher le bord :
» Un seul de ses Troyens périra dans l'abîme ;
» Pour le salut de tous un seul sera victime. »
Vénus calme à ces mots ses déplaisirs cruels.
Le char du dieu l'attend : ses coursiers immortels
Ont reconnu sa voix et ses mains souveraines.
A leur bouche écumante il a rendu les rênes ;
Il vole ; et d'un côté le jeune Palémon,
Et les fils de Glaucus, et l'agile Triton,
De l'autre Panopée, et Thalie et Mélite,
Et Nisée et Clio sont sa brillante suite ;
De déesses, de dieux l'Immortel entouré,
Rase, en volant, les eaux sur son char azuré.
Dès qu'elle entend rouler sa conque impétueuse,
Autour d'elle se tait l'onde respectueuse ;
Les vents tombent, les flots s'applanissent sous lui,
Et des cieux épurés les nuages ont fui.

Hîc patris Æneæ suspensam blanda vicissim
Gaudia pertentant mentem : jubet ociùs omnes
Attolli malos, intendi brachia velis.
Unà omnes fecere pedem; pariterque sinistros,
Nunc dextros, solvêre sinus; unà ardua torquent
Cornua, detorquentque : ferunt sua flamina classem.
Princeps ante omnes densum Palinurus agebat
Agmen; ad hunc alii cursum contendere jussi.
Jamque ferè mediam cœli nox humida metam
Contigerat; placidâ laxârant membra quiete
Sub remis fusi per dura sedilia nautæ :
Quum levis ætheriis delapsus Somnus ab astris
Aëra dimovit tenebrosum, et dispulit umbras,
Te, Palinure, petens, tibi somnia tristia portans
Insonti; puppique deus consedit in altâ,
Phorbanti similis; funditque has ore loquelas :
Iaside Palinure, ferunt ipsa æquora classem;
Æquatæ spirant auræ; datur hora quieti;

Le héros s'applaudit : dans son ame flottante
L'espoir d'un sort meilleur verse la douce attente.
Par son ordre, on relève, on redresse les mâts ;
La vergue sur leur tige étend son double bras :
A ce mobile appui la voile suspendue,
Et tantôt resserrée et tantôt étendue,
Tourne d'un bord à l'autre, et de ses plis mouvans
Interroge, et saisit, et recueille les vents.
La flotte agile vole, et d'une main habile
Palinure conduit sa vitesse docile.
La nuit avoit rempli la moitié de son cours,
Et chacun du sommeil imploroit le secours ;
Les nautonniers lassés sous leurs oisives rames,
Aux songes de la nuit abandonnoient leurs ames ;
Quand le dieu du sommeil, sous les traits les plus doux,
Fend l'ombre, conduisant le plus cruel de tous.
Il cherche Palinure : au milieu de la troupe
Sous les traits de Phorbas, il s'assied sur la poupe,
S'adresse au vieux nocher, et lui parle en ces mots :
« Palinure, tu vois, tout se livre au repos ;
» D'elle-même, et docile au souffle qui la guide
» La flotte sans effort suit sa course rapide ;

Pone caput, fessosque oculos furare labori.
Ipse ego paulisper pro te tua munera inibo.
Cui vix attollens Palinurus lumina fatur :
Mene salis placidi vultum fluctusque quietos
Ignorare jubes? mene huic confidere monstro?
Ænean credam quid enim fallacibus Austris,
Et cœli toties deceptus fraude sereni?
Talia dicta dabat; clavumque affixus et hærens
Nusquam amittebat, oculosque sub astra tenebat :
Ecce deus ramum Lethæo rore madentem,
Vique soporatum Stygiâ, super utraque quassat
Tempora; cunctantique natantia lumina solvit.
Vix primos inopina quies laxaverat artus;
Et super incumbens, cum puppis partè revulsâ,
Cumque gubernaclo, liquidas projecit in undas
Præcipitem, ac socios nequidquam sæpè vocantem.
Ipse volans tenues se sustulit àles ad auras.

» Dors, dérobe un instant à ton pénible emploi :
» Auprès du gouvernail je veillerai pour toi.
» Qui? moi! moi! je pourrois du généreux Énée
» Confier à la mer la haute destinée :
» Non, non, je connois trop les flots capricieux,
» Et du traître élément le calme insidieux;
» Du ciel le plus serein, de la mer la plus belle,
» Écoute qui voudra la promesse infidèle :
» Je ne me livre point à ces garants trompeurs. »
Il dit; et du sommeil repoussant les vapeurs,
Tient constamment les yeux fixés sur les étoiles,
S'attache au gouvernail, et dirige les voiles.
Alors le dieu sur lui secouant ses pavots,
Que du Léthé paisible abreuvèrent les flots,
Sur sa paupière humide, et déjà languissante,
Il épanche en secret la sève assoupissante;
Et son œil vers le ciel, levé non sans effort,
Tombe, s'ouvre à demi, se referme et s'endort.
A peine il sommeilloit, soudain le dieu sinistre,
De la cruelle Mort le frère et le ministre,
Avec le gouvernail, avec une moitié
De la poupe en éclats, d'une main sans pitié

Currit iter tutum non seciùs æquore classis,
Promissisque patris Neptuni interrita fertur.
Jamque adeo scopulos Sirenum advecta subibat,
Difficiles quondam, multorumque ossibus albos:
Tum rauca assiduo longè sale saxa sonabant;
Quum pater amisso fluitantem errare magistro
Sensit, et ipse ratem nocturnis rexit in undis,
Multa gemens, casuque animum concussus amici:
O nimiùm cœlo et pelago confise sereno,
Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ!

Pousse le malheureux : précipité dans l'onde,
Il appelle les siens ; sous la vague profonde
Sa voix meurt avec lui dans le gouffre des mers,
Et le dieu malfaisant disparoît dans les airs.
Cependant, sur la foi de l'époux d'Amphitrite,
Le vaisseau sans effort suit sa course prescrite.
Des Sirènes bientôt s'offrent les bords affreux,
Blanchis des ossemens de tant de malheureux,
Où, par les rocs bruyans sans cesse repoussée,
Sans cesse vient mugir la vague courroucée.
Le héros se réveille : il voit tous ses vaisseaux
Sans guide, abandonnés à la merci des eaux ;
Lui-même il les conduit dans la nuit ténébreuse,
Et, pleurant d'un ami la perte douloureuse :
« Infortuné, dit-il, dont l'œil fut trop séduit
» Par le perfide éclat d'une brillante nuit,
» Sur des bords inconnus, malheureux Palinure,
» Ton corps va donc languir privé de sépulture ! »

REMARQUES

SUR LE LIVRE CINQUIÈME.

Ce cinquième livre est peut-être celui dont Virgile a travaillé tous les détails avec le plus d'art et de soin. Dans ceux qui précèdent et dans ceux qui suivent, l'imagination et l'ame sont intéressées par des tableaux tour à tour sublimes ou touchans. Le naufrage des Troyens, leur arrivée à Carthage, leur séjour dans cette ville qui s'élève pour être un jour l'ennemie de celle qu'ils vont fonder en Italie, le récit de leurs longs malheurs, l'incendie de Troie et la chûte de l'Empire de Priam, la rencontre d'Énée et d'Andromaque en Épire, les amours et la fin tragique de Didon, la descente aux enfers, les grandeurs futures du peuple Romain annoncées de loin dans des visions prophétiques, enfin, ce *long enfantement* d'un Empire qui doit soumettre le monde, et qui commence dans les cabanes du Latium : tous ces sujets ont dû facilement élever le génie de l'épopée, et sont faits pour plaire à tous les lecteurs. Mais ici le poëte n'a

peint que des jeux ; il n'étoit plus soutenu par l'intérêt des grands évènemens ou d'une grande passion, et dès-lors il ne pouvoit attacher qu'à l'aide d'une versification parfaite. Aussi n'a-t-il jamais porté plus loin le talent de la difficulté vaincue et les effets du style pittoresque. Chaque vers est un prodige d'harmonie, et c'est pour cette raison sans doute que Montaigne préféroit ce livre à tous les autres.

Ce jugement n'a pas été celui de quelques critiques, d'ailleurs estimables, qui veulent retrouver partout le genre d'émotions nécessaire à la scène tragique. Le cinquième livre leur paroît froid après le quatrième. Ces critiques ont oublié que les règles de la tragédie et de l'épopée ne sont pas les mêmes. C'est ici le lieu d'insister sur cette différence essentielle, déjà indiquée dans la Préface.

La tragédie développant un seul fait, dans un seul lieu et dans un seul jour, doit, jusqu'au dénouement, agiter l'ame des spectateurs par le passage continuel de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte. Elle doit les effrayer ou les attendrir, sans leur permettre aucun repos. Si elle leur laisse quelque distraction, la terreur et la pitié s'éloignent et disparoissent. Mais l'épopée a plus d'espace et de temps pour disposer son action : en marchant toujours vers le même but, elle peut prendre

quelques détours agréables pour embellir son chemin. Tour à tour pathétique et riante, voluptueuse et terrible, guerrière et champêtre, elle doit avoir, en quelque sort, la variété de toutes les scènes de la nature qu'elle embrasse. Les épisodes, qui sont un défaut dans la tragédie, deviennent, au contraire, l'ornement de l'épopée, quand le goût sait les choisir et les placer, en les subordonnant à l'action générale. Ces principes sont fondés sur la nature des divers genres, et ne peuvent être contestés. Ainsi donc l'auteur de l'*Enéide* a pu, comme l'auteur de l'*Iliade*, passer des plus fortes émotions dramatiques à d'amusantes descriptions qui varient son récit, et reposent ses lecteurs. Achille, encore plein de son désespoir, fait célébrer des jeux autour du bûcher de Patrocle, comme Énée autour du tombeau d'Anchise. On n'ignore pas que ces jeux avoient, dans l'antiquité, la plus haute importance: ils se mêloient aux cérémonies les plus solemnelles; leur établissement et leur retour marquoient les plus grandes époques historiques; et, sous ce point de vue, ils sont très-bien placés dans un poëme où Virgile chante le fondateur de sa nation. Ce cinquième livre a d'ailleurs d'autres avantages: il fait connoître quelques-uns des principaux acteurs qui doivent jouer un rôle dans la suite du poëme. Au nombre

des athlètes, paroissent Nisus et Euryale, dont la mort nous fera verser tant de larmes dans le neuvième livre ; et ce brave Mnesthée, qui défendra le camp des Troyens contre Turnus, pendant l'absence d'Énée.

Nec littora longè
Fida reor fraterna Erycis, portusque Sicanos,

Éryx, selon la fable, étoit fils de Vénus et de Butès; il régnoit sur un canton de la Sicile, appelé de son nom Érycie. Se croyant invincible aux exercices du pugilat et du ceste, il osa défier Hercule, et fut tué dans le combat. Virgile appelle les bords de cette contrée *littora fraterna*, parce qu'Énée étoit aussi fils de Vénus, et par conséquent frère d'Éryx. Non loin même fut bâti un temple à Vénus, qu'on surnomma Érycine,

Tum vicina astris Erycino in vertice sedes
Fundatur Veneri Idaliæ;

comme le dit Virgile à la fin de ce même livre.

Hæc ubi dicta, petunt portus, etc.

Le port où relâche Énée est celui de Drépane, maintenant Trapano, au pied du mont Saint-Julien, autrefois le mont Éryx, dans le val de Mazara. Il faut se rappeler ces vers du troisième livre :

Hinc Drepani me portus et illætabilis ora
Accipit. Hic, pelagi tot tempestatibus actus,

Heu! genitorem, omnis curæ casûsque levamen,
Amitto Anchisen :

C'est en sortant du port de Drépane, où il a perdu Anchise, que le héros troyen est jeté par la tempête sur les côtes de Carthage ; c'est en quittant la cour de Didon qu'il revient à ce même port, et qu'il y célèbre les funérailles de son père. Un an s'est écoulé dans l'intervalle, dit Énée lui-même :

Annuus exactis completur mensibus orbis,

Ainsi la durée de l'action épique n'a point de bornes précises ; elle comprend plus d'une année dans *l'Enéide*, et n'a pas deux mois dans *l'Iliade*.

Occurrit Acestes,
Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ ;
Troïa Criniso conceptum flumine mater
Quem genuit. Veterum non immemor ille parentum,
Gratatur reduces ;

Veut-on voir avec quelle exactitude Virgile avoit rassemblé toutes les anciennes origines, toutes les traditions nationales ? il faut ouvrir Denis d'Halicarnasse. Il conduit Énée par la même route, il le fait aborder aux mêmes lieux, bâtir les mêmes villes, et combattre les mêmes peuples : il nous apprend aussi qu'Aceste ou Égeste (car divers auteurs lui donnent indifféremment ces deux

noms,) étoit d'origine troyenne, et gouvernoit une partie de la Sicile. Voici à peu près les paroles de l'historien :

« Quand Énée, dit-il, approcha de la Sicile, la violence des vents, si fréquens sur cette mer, le contraignit à descendre dans l'île, en un endroit appelé Drépane, où il rencontra une colonie de ses compatriotes, sortis de Troie avant lui, sous la conduite d'Élyme et d'Égeste ou Aceste. Ceux-ci, dont le vent avoit favorisé la route, étoient arrivés promptement en Sicile; ils s'y étoient établis près du fleuve Crinise, dans un canton que leur avoient cédé les Sicaniens, en considération d'Aceste, né et élevé dans leur patrie, par l'aventure que je vais raconter :

» L'aïeul d'Aceste, homme illustre et de race troyenne, eut quelque différend avec Laomédon. Le roi le fit mourir avec tous ses enfans mâles : il épargna ses filles; mais, trouvant dangereux de leur permettre quelqu'alliance avec les Troyens, il les remit à des marchands, avec ordre de les mener dans une contrée lointaine. Un jeune homme d'une naissance distinguée, amoureux de l'une d'elles, la suivit, et l'épousa en Sicile. Il en eut un fils nommé Aceste, qui fut élevé dans les mœurs et la langue du pays. Quand il eut perdu son père et sa mère, Aceste obtint de Priam la

» permission de retourner dans la patrie de ses ancêtres : » mais, après avoir soutenu la guerre contre les Grecs, » il revint en Sicile avec Élyme..... Énée, accueilli par » ces deux Troyens, bâtit sur leur territoire deux villes » qu'il appela de leur nom : il y laissa tous ceux de son » armée qui ne pouvoient plus résister aux fatigues d'un » plus long voyage, et les femmes troyennes, qui, lasses » de traverser les mers, avoient brûlé, dit-on, une » partie de sa flotte, dans l'espérance de l'arrêter en » Sicile. »

On voit que le récit de Virgile est presque en tout conforme à celui de Denis d'Halicarnasse. Il ajoute seulement quelque chose de plus merveilleux à l'origine d'Aceste, en lui donnant pour père le fleuve Crinise :

Troïa Criniso conceptum flumine mater
Quem genuit.

Mais il suffisoit que l'amant de la mère d'Aceste vécût près du fleuve Crinise, pour autoriser cette fable. La naissance de tous ces héros issus des dieux de la mer et des fleuves, s'explique aisément par le joli conte de La Fontaine, intitulé *le fleuve Scamandre*.

Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ;

Desfontaines, ainsi que Ségrais, habille Aceste d'une

peau de panthère, et non d'une peau d'ourse, sous prétexte qu'il n'y a point d'ours en Libye ; mais Buffon soutient l'autorité de Virgile contre ces deux traducteurs.

« Les ours noirs, dit l'auteur de *l'Histoire naturelle*, » n'habitent guères que les pays froids ; mais on trouve » des ours bruns ou roux dans les climats tempérés, et » même dans les régions du midi. Les Romains en faisoient venir de Libye pour servir à leurs spectacles. Il » s'en trouve à la Chine, au Japon, en Arabie, en » Égypte, et jusque dans l'île de Java, etc. etc. »

Ille è concilio multis cum millibus ibat
Ad tumulum, etc.

Ceux qui ont dit que Virgile avoit voulu réunir dans le caractère d'Énée toutes les qualités propres au fondateur d'un grand empire, me paroissent avoir bien saisi le caractère du poëte. Il donne tour à tour à son héros les vertus religieuses, politiques et guerrières. Les honneurs rendus à la mémoire des morts sont peut-être ce qu'il y a de plus touchant et de plus moral dans le culte de tous les peuples : Énée a donc soin d'instituer les rites funèbres sur le tombeau d'Anchise. On ne peut se méprendre à l'intention de Virgile, puisqu'Ovide, dans son second livre des *Fastes*, en recommandant la piété envers les morts, dit positivement que le culte qu'on doit leur ren-

dre fut enseigné par Énée aux peuples de l'ancienne Italie.

> Hunc morem ÆEneas, pietatis idoneus auctor
> Attulit in terras, juste latine, tuas.

Et, pour mieux connoître toute l'importance que les anciens attachoient aux funérailles, il faut lire ce qu'ajoute le même Ovide, après l'éloge qu'il vient de donner à la piété d'Énée.

« Il fut un temps, dit-il, où les Romains négligèrent » de célébrer les jours consacrés aux mânes; ils en furent » bientôt punis, car on dit que dès ce moment tous les » faubourgs de Rome furent éclairés du feu des bûchers; » nos aïeux sortirent de la poussière des tombeaux; leurs » voix plaintives retentirent dans le silence des nuits; » et les peuples tremblans rendirent aux tombeaux leur » culte, trop long-temps négligé, etc. »

Heureux les siècles où de semblables prodiges obtiennent la foi des peuples, et où les sages et les poëtes montrent les dieux toujours armés pour venger les lois de la morale!

> Dixerat hæc, adytis quum lubricus anguis ab imis
> Septem ingens gyros, septena volumina, traxit,
> Amplexus placidè tumulum, etc.

L'apparition de ce serpent merveilleux doit être admi-

rée sous plus d'un rapport. Premièrement, la marche des vers, qui s'enchaînent avec tant de facilité les uns aux autres, et le long développement de la période, imitent en quelque sorte les paisibles ondulations de cet énorme reptile, qui se promène sept fois autour du tombeau dont il est sorti. De plus, cette espèce de prodige réunit, à toutes les beautés poétiques, toutes les convenances religieuses. On sait que le serpent a joué le plus grand rôle dans la mythologie de tous les peuples. En faisant un cercle de son corps, il figuroit tour-à-tour, chez les anciens, le soleil ou l'éternité; aussi le serpent a tout l'éclat de l'astre dont il est l'emblème dans ce beau vers :

Mille trahit varios adverso sole colores.

C'est le gardien mystérieux des secrets de la tombe; c'est le génie attaché au service d'Anchise; et les couleurs brillantes de l'animal symbolique semblent réfléchir une partie de ce jour immortel que voit le héros dont on fait l'apothéose.

Et tuba commissos medio canit aggere ludos, etc.

On peut voir, dans le vingt-troisième chant de *l'Iliade*, la description des jeux, faite par Homère. Virgile n'en a véritablement imité que trois, ceux de la course à pied, de l'arc et du ceste. Pope a fort bien observé que la

course des chars est ce que le poëte grec a décrit avec le plus de soin ; et que Virgile, désespérant peut-être d'embellir un semblable tableau, l'avoit fort judicieusement remplacé par une course de galères, J'ajouterai deux autres observations à celle de Pope ; c'est que d'abord les descriptions des courses de chars étoient fort multipliées dans les poëtes : on en trouve de très-belles jusque dans l'*Electre* de Sophocle, sans compter toutes les odes en l'honneur des athlètes couronnés aux jeux olympiques. Il est vraisemblable que Virgile a voulu traiter un sujet moins usé pour ses contemporains, et qui pût lui fournir des couleurs plus originales. Il faut avouer ensuite qu'une joute navale est bien mieux assortie aux mœurs d'un peuple qui voyage sur les mers depuis sept années.

Terno consurgunt ordine remi.

« C'est une grande question, et qui a donné lieu à » beaucoup de savantes dissertations, de savoir comment » les rangs de rames étoient disposés dans les navires des » anciens. Il y en a qui veulent qu'ils fussent mis en » long, et à peu près comme sont aujourd'hui les rangs » de rames dans les galères. D'autres soutiennent que les » rangs des birèmes, des trirèmes, des quinquérèmes, » étoient les uns sur les autres. On cite, pour ce dernier

» sentiment, des passages sans nombre d'auteurs an-
» ciens, qui semblent ne laisser aucun doute, et qui
» sont considérablement fortifiés par le témoignage de
» la colonne trajane, qui représente ces rangs les uns
» sur les autres. Cependant le père Montfaucon avoue
» que tout ce qu'il a consulté de gens plus habiles dans
» la marine, déclarent que la chose, conçue de cette
» manière, leur paroît impossible; mais le raisonnement
» est une foible preuve contre l'expérience de tant de
» siècles, et attestée par tant d'auteurs. Il est vrai qu'en
» supposant ces rangs de rames perpendiculairement les
» uns sur les autres, il n'est pas aisé de comprendre
» comment se pouvoit faire la manœuvre; mais, dans
» les birèmes et les trirèmes de la colonne trajane, les
» rangs de dessous sont mis obliquement et comme par
» degrés. »

(Mœurs et Coutumes des Grecs; Histoire ancienne de Rollin; *Dissertation sur les Navires des anciens*, par Leroi, etc. etc. *)*

Au reste, Virgile donne ici les arts de son temps au siècle d'Enée A l'époque du siège de Troie, on ne connoissoit point les navires à plusieurs rangs. C'est par le

même privilège qu'il a placé des tableaux dans le palais de Didon, quoiqu'on n'eût pas encore découvert l'art de la peinture :

Totumque dehiscit
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

Le Tasse admiroit singulièrement ce vers, où la rudesse des syllabes exprime si bien le bruit des rames et des proues qui fendent la mer. Mais si on vouloit remarquer toutes les beautés de ce genre, il faudroit presque s'arrêter à toutes les expressions de ce livre : le talent de décrire ne peut aller plus loin, comme on l'a déjà dit, et surtout dans la course des galères et dans la lutte d'Entelle et de Darès. Le vers, dans ses mouvemens variés, peint aux yeux et à l'oreille tous les efforts, toutes les attitudes des athlètes ; il est vif et pesant tour à tour ; il se précipite avec le vaisseau de Cloanthe ou de Mnesthée ; il se brise et se traîne avec celui de Sergeste ; il semble retentir des coups portés alternativement par les robustes lutteurs ; il s'élève avec la souplesse de leurs bras, ou retombe avec le poids du ceste. A la vérité, l'auteur de *l'Enéide* a pris dans *l'Iliade* un assez grand nombre de traits de ce tableau ; mais que de fois il perfectionne ce qu'il emprunte, et surpasse ce qu'il imite !

Qualis speluncâ subito commota columba,
Cui domus et dulces latebroso in pumice nidi,
Fertur in arva volans, plausumque exterrita pennis
Dat tecto ingentem; etc.

Dans cette foule de vers également admirables, où Virgile porte à un si haut degré l'art d'imiter par les sons, et varie avec une oreille si juste et si savante tous les effets du rythme poétique, il est quelques endroits qui réclament une admiration plus particulière : telle est, si je ne me trompe, cette image si heureuse sous laquelle il peint la rapidité de la course de Mnesthée. Ce vaisseau qui, libre de tous les obstacles, gagne, après quelques efforts, le milieu des mers, et devance tous ses rivaux, est comparé à la colombe qui chassée tout à coup de son nid, bat des ailes, s'essaye quelque temps à prendre l'essor, et s'élançant enfin au plus haut des airs, les fend d'un vol précipité, et semble immobile à force de vitesse.

Mox ăĕrĕ lăpsā qŭiētī,
Rădĭtŭtĕr lĭquĭdūm, cĕlĕrēs nĕqŭe cōmmŏvĕt ālās :

Dans ces dactyles multipliés, dans ces sons si vifs et si doux à la fois, ne croit-on pas entendre glisser l'aile légère de la colombe? et peut-on mieux exprimer l'agi-

lité d'un navire qui vole sur l'onde, que par celle d'un oiseau qui nage au milieu des airs ?

Plus bas, un effet tout contraire est rendu par une comparaison non moins riche, et non moins originale. Le poëte veut peindre la marche embarrassée de Sergeste, dont le vaisseau s'est brisé contre l'écueil. Il compare ses efforts à ceux d'un serpent, dont une blessure a roidi les anneaux :

Qualis sæpè viæ deprensus in aggere serpens,
Ærea quem obliquum rota transiit, aut gravis ictu
Seminecem liquit saxo lacerumque viator,
Nequidquam longos fugiens dat corpore tortus;
Parte ferox, ardensque oculis, et sibila colla
Arduus attollens; pars vulnere clauda retentat
Nexantem nodis, seque in sua membra plicantem :

Ici, dans sept vers savamment travaillés, la période marche avec lenteur, et revient en quelque sorte sur elle-même, comme les mouvemens tortueux du reptile. Des suspensions imitatives semblent quelquefois arrêter la phrase avec lui.

Ærea quem obliquum rota transiit,

Les syllabes lourdes et traînantes ont été multipliées à essein.

Nexantem nodis, seque in sua membra plicantem.

Ne voit-on pas dans ce dernier vers les pénibles replis

du serpent qui cherche et ne retrouve plus son agilité première ?

Emicat Euryalus, et munere victor amici
Prima tenet,

Madame Dacier, qui, jusque dans les moindres détails, défend toujours la prééminence d'Homère, se fâche sérieusement contre Nisus. « Son injustice, dit-elle, mérite punition. » C'est pousser un peu loin l'amour de la justice. Ce stratagême de Nisus, en faveur de son cher Euryale, jette, au contraire, le plus tendre intérêt sur tous les deux. Madame Dacier aime-t-elle mieux qu'Apollon, irrité contre Diomède, lui arrache le fouet des mains pour lui faire perdre le prix, ou que la haine de la sage Minerve brise le char d'Eumelus, quand il est prêt à passer la borne ? C'est pourtant ce qu'on voit dans Homère; et madame Dacier ne veut pas qu'un jeune homme se serve d'un innocent artifice pour faire triompher son ami

Hæc germanus Eryx quondam tuus arma gerebat :

(Voyez plus haut la note sur Éryx.)

Palmam Entello taurumque relinquunt.

Des critiques, plus équitables que madame Dacier, ont observé que Virgile, en montrant l'arrogance de Darès

punie, avoit marqué plus de jugement qu'Homère qui fait triompher l'orgueil présomptueux d'Épée.

> Olli discurrère pares, atque agmina terni
> Diductis solvêre choris; etc.

Virgile n'a point imité Homère dans ce dernier jeu, et, comme dit Pope, il s'y montre inimitable.

Au reste, Auguste aimoit beaucoup ce genre de spectacle. Lorsqu'après la bataille d'Actium il célébra la dédicace du temple de César, il fit exécuter des courses de chevaux par les enfans de la première noblesse; Tibère commandoit le premier escadron. Cet exercice s'appeloit le *jeu de Troie :* il flattoit l'opinion des Jules, qui vouloient remonter jusqu'à Énée. (*Voyez* Suétone, et l'HISTOIRE ROMAINE de Rollin continuée par Crevier, tom. 8e. de l'édit. in-4°.)

Cette ressemblance des jeux décrits par Virgile avec ceux que fit célébrer Auguste, justifie l'opinion de quelques critiques éclairés, qui croient voir dans l'apothéose d'Anchise une image de l'apothéose de César.

> At procul in solâ secretæ Troades actâ
> Amissum Anchisen flebant, cunctæque profundum
> Pontum adspectabant flentes:

On admire justement l'image de ces femmes troyennes

qui pleurent assises au bord des mers, en songeant au malheur de l'exil et au charme de la patrie ; leur douleur, qui contemple l'abîme immense des eaux, semble s'accroître et s'approfondir dans l'harmonie douloureusement prolongée de ces vers, tout remplis de spondées :

Cūnctaēquĕ prŏfūndūm
Pōntūm ădspĕctābānt flĕntēs :

Mais les mouvemens qui suivent ne sont pas moins dignes de remarque, et ne me paroissent pas moins beaux :

Nullane jam Trojæ dicentur mœnia ? nusquam
Hectoreos amnes, Xanthum et Simoënta, videbo ?

« N'habiterai-je jamais une ville qui porte le doux nom » de Troie ? Ne verrai-je point les eaux d'un autre » Xanthe, d'un autre Simoïs, de ces fleuves défendus par » Hector ?.... » Je m'étonne qu'aucun critique n'ait observé la ressemblance de ce tableau avec celui des *tribus captives, qui, assises au bord des fleuves de Babylone, pleurent au souvenir de Sion.* C'est le même fonds de sentimens, et quelquefois exprimé par les mêmes tours.

On avoit déjà remarqué plusieurs traits de conformité entre la quatrième églogue de Virgile et divers passages

d'Isaïe. Virgile a-t-il eu quelque notion des livres hébreux ? Je n'oserois soutenir cette opinion, quoiqu'ils aient pu à toute force lui être connus par la version grecque faite du temps des Ptolémées ; mais il faut plutôt penser que la nature et le génie ont le même accent dans tous les siècles.

Tum pius Æneas humeris abscindere vestem,
Auxilioque vocare deos, et tendere palmas :
. . . . . .
Vix hæc ediderat, quum effusis imbribus atra
Tempestas sine more furit,

Godefroy, à peu près dans la même situation, prie le ciel ; et les nues et les torrens descendent à sa voix. C'est le même tableau.

Cosi dicendo il capo mosse : e gli ampi
Cieli tremaro, etc.

(Voyez la JÉRUSALEM DÉL., *74e stance, 13e. ch.)*

Ipsæ jam matres, ipsi quibus aspera quondam
Visa maris facies, et non tolerabile nomen,
Ire volunt, omnemque fugæ perferre laborem.

Ces femmes qui ont brûlé la flotte troyenne, pour contraindre Énée à séjourner en Sicile, veulent, au moment

de la séparation, le suivre sur toutes les mers; elles sont prêtes à braver tous les périls; elles ne peuvent se détacher de leurs compatriotes.

Complexi inter se noctemque diemque morantur.

Rien n'est plus vrai que ce contraste ; rien n'est plus touchant que cette peinture.

Cæruleo per summa levis volat æquora curru :
Subsidunt undæ, etc.

Cette description de Neptune, faisant voler son char sur la surface des eaux, et des monstres marins, *immania cete*, qui bondissent autour de lui, est imitée de l'*Iliade*; et, quoiqu'elle soit très-belle, elle n'est pourtant pas égale à l'original, à l'image de ce dieu, qui atteint en trois pas au but de sa course. Mais, dans d'autres passages, les dieux de l'*Enéide* ont un caractère non moins imposant que ceux de l'*Iliade*. Si les dieux d'Homère paroissent avoir quelquefois des traits plus fiers et plus hardis, Virgile donne aux siens une majesté plus soutenue, et les fait agir avec plus de jugement. « Homère, » dit Pope, ressemble à son Jupiter qui, lorsqu'il veut » effrayer le monde, ébranle l'Olympe, lance la foudre » et les éclairs. Virgile aussi ressemble à Jupiter, mais à

» Jupiter bienfesant, lorsqu'il délibère avec les dieux, » trace le plan des empires, et dispose tout avec une » souveraine sagesse. »

FIN DU TOME SECOND.

THE BORROWER WILL BE CHARGED THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

CAL BOOK [illegible] WID
NOV 2 6 1980
DEC 8 1980